


BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
18
NAPOLI

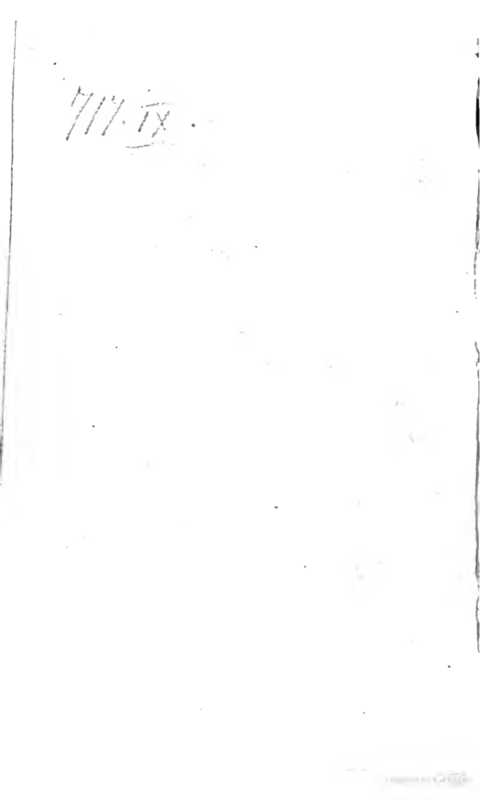


MÉLANGES

TIRÉS D'UNE GRANDE

BIBLIOTHEQUE.

E



DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

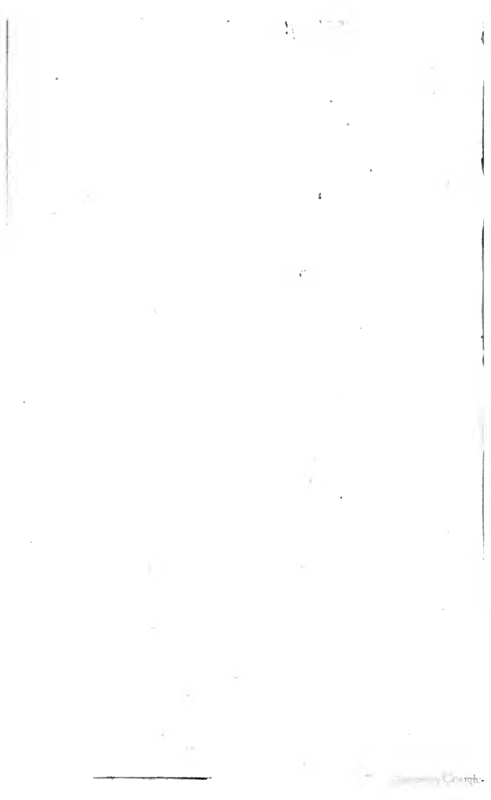
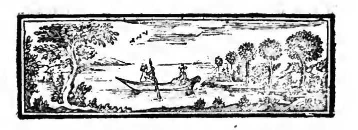


TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

FIN de la Table.

DE



DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

POUR faire connoître les Auteurs qui ont écrit avec quelque ſuccès en proſe au quinzieme ſiecle, & qui ont pu procurer aux Dames & aux gens du monde de ce temps-là des lectures utiles & agréables, nous croyons devoir ſuivre la même méthode que nous avons déjà employée dans l'examen des Livres du ſiecle précédent. Ainſi, nous donnerons des exemples du langage & du ſtyle de ces anciens Ecrivains, en nous attachant d'abord aux Livres de dévotion, enſuite à ceux de Science & de Littérature, & enfin aux Hiſtoriens. Livres du quinzieme ſiecle.

Il y a toujours un certain nombre de Dames dévotes, qui ſe contentent

de tout ce qui peut entretenir en elles l'eſprit de piété & la ſincere dévotion dont elles ſont pénétrées : mais celles qui ſont plus difficiles dans le choix des Livres de dévotion, trouvent avec raiſon que les bons Livres de piété écrits en François au quinzieme ſiecle étoient en petit nombre. On ſe fit encore pendant tout ce ſiecle un ſcrupule de traduire la Bible en entier ; on ſe contenta de copier les anciennes Hiſtoires du Vieux & du Nouveau Teſtament, qui avoient été rédigées en François-Roman par Pierre Deſmoulin & Raoul de Preſle. Pierre Ferget, Auguſtin de Lyon, fit imprimer à la fin de ce ſiecle ces anciennes Hiſtoires ſaintes, après les avoir un peu corrigées. On traduiſit auſſi le grand *Vita Chriſti*, ou la Vie de Jéſus-Chriſt, écrite en Latin par Ludolphe, Chartreux Allemand ; & on ne s'apperçut pas qu'il y avoit quelques fables, & un aſſez grand nombre de ridiculités dans cet Ouvrage, dont l'objet étoit ſi ſacré, & le fond tiré du Nouveau Teſtament.

Livres de dévotion.

On n'oſoit pas plus traduire la Liturgie en entier que l'Ecriture Sainte ; & les Livres de prieres en François ne conte-

noient que des oraiſons toujours plates & ridicules, la dévotion des vrais Catholiques n'ayant point encore été éclairée par les ſoins que prirent à cet égard les Prélats & les Docteurs de l'Egliſe Romaine, pour éviter ce qu'il y avoit de bien fondé dans les reproches des Hérétiques. Quelques mauvaiſes traductions des SS. Peres ne pouvoient ſe faire lire avec plaiſir. Il n'y avoit encore aucun Sermon imprimé en François; & nous doutons qu'il y en eût de manuſcrits en cette Langue, qui ſe ſoient débités avant que l'impreſſion fût commune; les plus anciens Ouvrages des Prédicateurs François que nous connoiſſions, qui ſont ceux de Michel Menot, Cordelier, & d'Olivier Maillard, du même Ordre, étant écrits pour la plus grande partie en Latin. Ce Latin eſt à la vérité mêlé de beaucoup de mots François; mais il n'y a pas d'apparence que les Dames priſſent la peine de ſe le faire expliquer. Au reſte, ils ne ſont remarquables que par les ridiculités, on peut même dire les impertinences, dont ils ſont remplis : c'eſt ce qui les fait conſerver dans les bibliotheques des curieux. L'ignorance du ſiecle étoit peut-être cauſe que ces Sermons ne ſcandali-

ſoient pas beaucoup de gens ; mais ils ne pouvoient ni amuſer ni édifier ceux qui avoient l'eſprit bien fait dans l'un & dans l'autre ſexe. Au reſte, Maillard doit être certainement mis au nombre des Auteurs du quinzieme ſiecle, car il vivoit ſous Louis XI ; & l'on cite une réponſe hardie qu'il fit à ce Prince. Le Cordelier s'étant aviſé de lâcher dans ſes Sermons des traits que l'on pouvoit appliquer au Roi même, le Monarque irrité fit dire au Prédicateur qu'il le feroit noyer. *Le Roi eſt le maître*, répondit le Moine, *mais dites-lui que je ſerai plutôt en Paradis par eau, qu'il n'y arrivera avec ſes chevaux de poſte.* (Il faut remarquer que c'eſt Louis XI qui a inventé la poſte ; & qui, le premier, a fait diſpoſer des relais de chevaux de diſtance en diſtance.) Apparemment que cette réponſe ferme & piquante plut au Monarque, car il laiſſa Maillard prêcher tant qu'il voulut & tout ce qu'il voulut. Nous voyons dans ſes Sermons imprimés, qu'il haſarde des choſes fort extraordinaires : cependant il jouit de la plus grande eſtime, & fut Confeſſeur de Charles VIII, fils & ſucceſſeur de Louis XI. Nous avons de Maillard un Livre tout entier en François ; mais ce n'eſt aſſurément pas une

Sermons de Maillard.

lecture de Dames. Il est intitulé Exemplaire de Confession ; c'est un examen de tous les péchés que peuvent commettre les personnes de tout sexe, de tout âge, & de tous états. On y reconnoît si bien l'Auteur des Sermons, qu'on ne pourroit être curieux de lire aujourd'hui cet Ouvrage que dans des intentions qui ne seroient point du tout édifiantes.

J'ai un grand nombre de manuscrits d'Ouvrages pieux, mystiques & ascétiques ; quelques-uns même sont ornés de belles miniatures, entre autres, les Œuvres de Gabrielle de Bourbon, épouse de Louis, Seigneur de la Trémouille, Amiral de France en 1486 : mais je ne crois pas qu'aucun de ces Ouvrages soit agréable à lire. Le précieux & excellent Livre de l'Imitation de Jésus-Christ n'a été traduit que dans le siecle suivant ; ainsi je ne m'arrêterai que sur deux seuls Ouvrages Théologiques, tous deux singuliers & curieux, & imprimés à la fin du quinzieme siecle. L'un est le Trésor de l'Ame, traduit du Latin en François. Il paroît que l'Auteur original s'appeloit Robert ; peut être est-ce Robert-Grosse-tête, Evêque de Lincoln en 1250, dont nous avons plusieurs Livres de dévotion assez singuliers,

Œuvres de Gabrielle de Bourbon, Dame de la Trémouille.

Trésor de l'Ame.

tels que le Teſtament des douze Patriarches, & le Château d'Amour (ſous entendu divin), *de Caſtro amoris*. Le Tréſor de l'Ame eſt un recueil d'Hiſtoires édifiantes : la naïveté & la bonne foi avec leſquelles elles ſont racontées font leur plus grand mérite ; car d'ailleurs il n'y en a pas une ſeule, quoi qu'en diſe l'Auteur dans ſa Préface, qui ſoit tirée ni de l'Ecriture ſainte, ni d'aucun Auteur grave & reſpectable. J'ai reçonnu au contraire dans toutes ces Hiſtoires ce que j'avois lu dans des manuſcrits, tant en vers qu'en proſe, des treizieme & quatorzieme ſiecles, intitulés Miracles de Notre-Dame, Miracles des SS. Peres Hermites, &c......... Mais il faut remarquer qu'il n'y a preſque rien dans ce Livre qui ſoit tiré de la Légende dorée de Jacques de Voraginé, dont nous avons parlé dans le Volume précédent : c'eſt un Ouvrage à part, qui contient en plus grande partie des miracles opérés par l'interceſſion de la Sainte Vierge & par quelques Saints, mais rien de ce qu'ils ont fait eux-mêmes pendant le cours de leur vie. Le plus long morceau de tous ceux que l'on trouve dans cet Ouvrage, eſt la deſcription du Purgatoire de S. Patrice, qui n'eſt qu'indiqué dans

la Légende dorée, & qui eſt ici décrit avec toutes ſes circonſtances, d'après le récit d'un Chevalier Eſpagnol, qui, ayant commis de grands crimes, vint en Irlande les expier dans ce Purgatoire. Il s'en tira heureuſement après y avoir paſſé neuf jours. Certainement il falloit que le Chevalier fût brave pour avoir réſiſté à toutes ces épreuves qu'on lui fit ſubir. Tous les détails de cette aventure ont été copiés dans un Livre qui fait actuellement partie de la Bibliotheque bleue, & qui eſt intitulé le Purgatoire de Saint Patrice. Sans entrer dans de nouveaux détails à ce ſujet, diſons ſeulement que lors du ſchiſme d'Angleterre, la fameuſe Abbaye ſituée en Irlande, dédiée à Saint Patrice, Archevêque d'Armagh, & Apôtre de ce Royaume, fut détruite; & que ſous le regne d'Eliſabeth il fut ordonné de boucher le trou par lequel on croyoit pénétrer dans ce Purgatoire: mais aucune ſuperſtition n'a eu plus de peine à être abolie que celle-là. Les Catholiques Irlandois ſe ſont, à différentes repriſes, révoltés pour la ſoutenir : ils ſe ſont obſtinés à aller faire leurs dévotions ſur les ruines du Couvent; les Etrangers ont continué pendant long-temps d'y venir en pélerinage, &

peut-être ſubſiſte-t-il encore quelques reſtes de cette ancienne habitude.

Il n'eſt point préciſément queſtion dans ce Livre, du Roſaire ni du Scapulaire, parce qu'il eſt, au moins quant à la compoſition, de plus vieille date que ces inſtitutions pieuſes : mais je crois voir ici l'inſtitution du Roſaire indiquée par l'Hiſtoire d'un jeune Moine, qui s'étoit accoutumé à faire pendant tout l'été des couronnes de fleurs, dont il décoroit l'image de la Ste. Vierge. Comme il en cherchoit en vain pendant l'hiver, le Maître des Novices lui dit qu'il feroit choſe auſſi agréable à Notre-Dame de dire cinquante *Ave Maria* tous les jours, que de lui offrir cinquante roſes. Le jeune Moine s'en rapporta à ſon Supérieur, & eut raiſon; car des voleurs ayant voulu l'attaquer dans une forêt qu'il traverſoit pour aller à la proviſion du Couvent, ils l'abandonnerent, voyant que la Sainte Vierge étoit perchée ſur ſes épaules, & faiſoit pour lui une couronne de roſes, qu'elle lui mettoit ſur la tête. Les voleurs ayant bien admiré ce miracle, ſe convertirent; & le Moine étant rentré dans ſon Couvent, ſe trouva effectivement couronné de roſes. J'ai trouvé ce prodige déjà inſéré dans

un manuſcrit qui traite des miracles de Notre-Dame, écrit au treizieme ſiecle. Ce manuſcrit eſt embelli de miniatures preſque à chaque miracle ; il y en a une à celle-ci ; & la plupart de ceux dont je vais dire un mot, ſe trouvent avec le même ornement.

Il y avoit, dit l'Auteur, une pucelle qui tiroit tant de vanité de la bonne conduite qu'elle avoit eue juſqu'alors, qu'elle ſe moquoit de Sainte Marie-Magdeleine, parce qu'elle avoit entendu dire que cette Sainte n'avoit pas toujours mené une vie bien réguliere. Dieu & la Sainte Vierge, pour punir cette Demoiſelle, permirent qu'elle tombât dans l'égarement, & qu'elle commît encore bien plus de fautes que la Magdeleine : mais enſuite elle en fit pénitence comme elle, & apprit par cet exemple, qu'une ſage Demoiſelle ne doit point ſe moquer des autres.

L'Auteur annonce l'excommunication comme la choſe du monde la plus redoutable, & en donne pour preuve deux aventures effrayantes arrivées à deux excommuniés. Le premier avoit diſpoſé le faîte de ſa maiſon de maniere que les oiſeaux pouvoient y faire leurs nids ; mais le maître ayant été excommunié, les oiſeaux,

par un instinct vraiment miraculeux, ne voulurent plus loger sous le même toit avec un homme coupable envers l'Eglise, & condamné comme tel. Un autre excommunié avoit un cochon auquel il étoit accoutumé de donner du pain, que l'animal prenoit dans sa main : mais, dès que le maître eut été excommunié, le pourceau cessa d'avoir cette complaisance.

Il faut respecter les Eglises & craindre de les profaner, même les Cimetieres. Certains gaillards de l'un & de l'autre sexe s'étant avisés de danser un jour dans un Cimetiere, à la porte d'une Eglise, furent condamnés par la justice divine à danser pendant un an & un jour sans se reposer, boire ni manger, pour servir d'exemple aux bons Paroissiens, & leur prouver qu'il ne faut pas profaner les lieux saints. La date de ce singulier miracle est fixée à l'an 1110 ; il s'est passé, dit-on, dans un village du Diocese de Cologne.

Après les Eglises, il n'y a rien que l'on doive tant honorer que ses pere & mere. Un fils en ayant mal agi avec son pere, qui lui avoit cédé tout son bien en le mariant, & l'ayant même accablé d'injures pendant qu'ils dînoient ensemble,

un chapon rôti qui ſe trouvoit devant le fils ſe trouva converti en un crapeau horrible. Ce miracle eſt encore beaucoup plus beau, étant repréſenté en miniature, qu'écrit dans le ſtyle de l'Auteur dont il eſt ici queſtion.

Il y a d'honnêtes perſonnes qui portent ſi loin la délicateſſe & les ſentimens de vertu & de piété, qu'elles ne veulent pas être attaquées, déſirées, pas même regardées avec mauvaiſe intention. Une jolie Villageoiſe très-bien élevée étoit du nombre de ces perſonnes ſcrupuleuſes. Le Seigneur de ſon village en étant devenu amoureux, vouloit en faire ſa maîtreſſe; &, pour la ſéduire, lui parloit ſans ceſſe de ſes beaux yeux. La bonne Payſanne, qui comprit que c'étoit-là ce qui faiſoit concevoir à ſon Seigneur tant de criminels déſirs, ſe les arracha; & les ayant mis dans un plat, les lui envoya, en lui faiſant dire, que puiſqu'il trouvoit ſes yeux ſi beaux, il pouvoit en faire ce qu'il voudroit; mais qu'elle le prioit de ne plus penſer au reſte de ſa perſonne.

Dieu récompenſe tôt ou tard, dans ce monde-ci ou dans l'autre, les perſonnes charitables. Un galant homme avoit coutume de bien recevoir dans ſa maiſon tous

les pauvres passans ; il n'en refusoit aucun, & ne les renvoyoit qu'après les avoir bien soignés & régalés. Ayant été obligé de faire un voyage, il s'égara dans une forêt ; & couroit risque de coucher à la belle étoile, ou même d'être dévoré par les bêtes féroces, lorsque tout-à-coup il apperçut un Château, dont il s'approcha. Le maître parut à la fenêtre ; & ayant appris que c'étoit un voyageur égaré qui demandoit à entrer, il appela Maître Pierre, son Majordome, & lui ordonna de bien traiter l'étranger. Effectivement, Pierre lui ayant ouvert la porte, lui fit servir un excellent souper, dont le pain, la viande & le vin lui parurent si délicieux, qu'il n'en avoit jamais goûté de pareils. On le coucha dans un bon lit, où il passa la meilleure nuit de sa vie. Le lendemain, avant que de partir, ayant bien déjeûné, il voulut faire la révérence au Seigneur qui l'avoit si bien traité : mais le Majordome lui dit qu'il n'étoit pas encore temps qu'il le vît face à face ; & lui apprit que c'étoit Jésus-Christ même qui l'avoit si bien hébergé, en récompense de sa conduite charitable envers les autres pauvres ; & que lui, qui lui parloit, étoit Saint Pierre. En même temps, le

Château disparut, & l'homme charitable se retrouva au milieu de la forêt : mais comme il étoit jour, il reprit aisément son chemin, & fut préservé de tout autre accident.

La dévotion à la Sainte Vierge est d'une grande ressource pour les pécheurs ; en voici plusieurs exemples. Il y avoit un Clerc, qui, malheureusement pour lui, étoit très-libertin ; il attaquoir toutes les femmes & les filles qu'il rencontroit ; il ne laissoit pas cependant d'être très-dévot à la Sainte Vierge, & il s'informoit exactement du nom de Baptême de celles qu'il vouloit séduire ou forcer ; & quand elles s'appeloient Marie il les respectoit. Notre-Dame lui fut si bon gré de ce ménagement, qu'elle obtint sa conversion & son salut.

Tout le monde sait l'histoire de cette Religieuse nommée Béatrix, qui étoit Sacristine d'une Abbaye de filles, & avoit un soin particulier des images de la Sainte Vierge. Cette pauvre Religieuse fut tentée de sauter les murs du Couvent, & de passer quelque temps dans le monde. Elle y vécut sept ans d'une maniere très peu édifiante ; mais personne ne s'en apperçut dans son Couvent ; car Notre-Dame eut la bonté

de tenir sa place pendant tout ce temps-là ; si bien que, quand, après s'être repentie de sa mauvaise conduite, elle revint dans son Abbaye, elle trouva que personne ne s'étoit apperçu de son absence.

Un bon homme, qui ne savoit ni lire ni écrire, mais qui avoit seulement appris par cœur l'Office & la Messe de la Vierge, trouva moyen de se faire Prêtre, & obtint une Cure. Quelques années après, l'Evêque, en faisant la visite de son Diocese, vint dans sa Paroisse, & voulut interroger ce Curé. S'appercevant qu'il ne savoit qu'une Messe, & qu'il ne comprenoit pas pas même celle qu'il récitoit, il lui ôta sa Cure : mais la Sainte Vierge apparut à l'Evêque, & ordonna de la lui rendre, en lui disant qu'on en savoit assez pour être Curé, lorsqu'on savoit sa Messe & son Office ; & le bon homme rentra dans son Bénéfice.

Un Peintre habile s'étoit chargé de faire un tableau dans lequel il peignît la Sainte Vierge & le Diable à ses pieds : il avoit si bien réussi, qu'autant la figure de la Vierge étoit belle, autant le Diable étoit laid. Le Démon lui-même se trouva si horrible, qu'il se fâcha contre le Peintre, & vouloit l'assommer : mais Notre-

Dame prit cet homme ſous ſa protection, & chaſſa le Diable.

Je n'ai lu ni trouvé nulle part ailleurs que dans le Tréſor de l'Ame, ce trait de l'Hiſtoire des Empereurs de Conſtantinople. Un Empereur Grec, nommé Alexis, avoit fait ouvrir une mine pour y chercher de l'or. Un jour qu'il y étoit deſcendu, les terres, ſans doute mal étayées, s'écroulerent; l'Empereur reſta enſeveli dans la mine, & on le crut mort : mais la Sainte Vierge, à qui l'Impératrice adreſſoit des prieres pour ſon mari, dans le temps même qu'il deſcendoit dans la mine, le protégea, & l'empêcha d'être étouffé. Elle ajouta même à ce premier miracle un ſecond, qui fut de le nourrir pendant ſept ans qu'il y reſta. Au bout de ce temps, la mine ayant été rouverte, on fut très-étonné d'y trouver l'Empereur ſain & bien portant. Il ſortit, & remonta ſur ſon trône, qui étoit occupé par un autre Prince, qui ne fit point difficulté de le lui rendre.

Enfin, pour bien faire juger du ſtyle & de l'ortographe du Livre intitulé le Tréſor de l'Ame, nous nous croyons obligés d'en tranſcrire un court Chapitre : le voici.

Comment les biens multiplient à ceulx qui bien paient leurs disſmes.

» Qui bien paie ſes diſmes, les biens » temporels en multiplient. Ceſar nous » racompte que il fut ung Chevallier qui » eſtoit moult curieulx de bien paier ſes » diſmes, & grant dévotion y avoit. Si » avoit entre les aultres une très-bone » vigne, qui portoit largement chacun an, » tant que le Preſtre en voit aune charetée » de vin à ſa part pour la diſme. Advint » une année que la vigne faillit, que il » n'y euſt par-tout qu'une charetée. Quant » le Chevallier vit que il n'y avoit fors ce » que il avoit acouſtumé de paier pour la » diſme, ſi diſt : Se Dieu m'a tollu ce que » il me ſouloit envoyer, pourtant ſi ne » touldray-ie mie ſa diſme telle come je la » ſouloie paier. Quant ce vint un pou » après, le Preſtre alla en la vigne & la vit » toute pleine de raiſins. Si s'en vint au » Chevallier, & comença à blaſmer de ce » que il n'avoit vendengé ſa vigne ; & le » Chevallier diſt que elle avoit été venden- » gée, & que il lui avoit paiée ſa diſme. » La ! diſt le Preſtre, que il ne ſembloit » pas que on y euſt touché : & allerent en » la vigne, & la trouverent tant chargée,

« que

» que oncques tant n'y en avoit eu pour » une année. Or povés veoir que Dieu eſt » courtois, & ſaichès que ceulx qui ſont » *Barat* & paient mal leurs diſmes, com» munément leurs biens faillent, & ne » peulvent venir à planté de biens, & » ſi ſe dampnent, qui pis vault «.

Ceux qui voudroient reprocher au Clergé de notre ſiecle les traits d'ignorance & de ſimplicité que nous venons de rapporter, ſeroient de bien mauvaiſe foi & bien injuſtes. La Religion Catholique eſt aujourd'hui ſi épurée & ſi bien entendue, qu'on ne doit s'occuper qu'à en conſerver précieuſement les ſaines maximes, ſans ſuppoſer mal-à-propos qu'elle eſt encore chargée des erreurs groſſieres & des ſuperſtitions qui étoient propres à des ſiecles reculés, dans leſquels tous les Livres étoient remplis de véritables âneries. Et comment des Auteurs, qui confondoient tous les temps en fait d'Hiſtoire, tous les lieux en fait de Géographie, & tous les principes en matiere de Philoſophie, n'auroient-ils pas adopté quelques contes en matiere de dévotion ?

Ce que je viens de dire ſur le Tréſor de l'Ame, me diſpenſe de m'étendre ſur le Livre des SS. Anges, imprimé à Ge- Le Livre des SS. Anges.

neve en 1478, par conséquent un des premiers Livres François imprimés, & le premier qui soit sorti des presses de cette ville, qui dans ce temps-là étoit encore bien éloignée d'être la Rome (*Métropole*) des Calvinistes. Cet Ouvrage est traduit du Latin de Françôis Ximenès, Cordelier, mort Evêque d'Elne ou Perpignan, en 1392. Ce Religieux écrivit ce Livre en Latin, & le dédia à Pierre Dartès, Chambellan du Roi Jean d'Arragon. Par conséquent, c'est bien à tort que l'on a voulu attribuer cet Ouvrage au fameux Cardinal Ximenès, aussi Cordelier, qui fut Régent d'Espagne au commencement du seizieme siecle, & ne mourut qu'en 1517. Ce Livre eut une si grande réputation & un tel succès, qu'avant l'an 1500, il y en avoit déjà trois éditions en François, sans compter les manuscrits ou éditions Latines. Celle-ci est la premiere Françoise; il y en a une seconde de 1496, & une troisieme en Languedocien, imprimée en 1494. Les éditions postérieures sont de 1516, 1518, 1527. Il n'y a aucun Livre qui établisse mieux la doctrine des Anges Gardiens que ce Livre-ci; peut-être même pourroit-on dire que c'est le premier qui

l'établisse clairement & précisément. Cette doctrine étant satisfaisante & consolante pour les ames pieuses, ce Livre a été fort accueilli, sur-tout par les femmes dévotes; d'ailleurs, les principes qui y sont établis sont accompagnés de beaux & curieux exemples. Je soupçonne que le Traducteur est le Pere Pierre Ferget, Augustin, dont j'ai déjà parlé plus haut, & que c'est lui qui a aussi traduit le Trésor de l'Ame.

On est un peu plus certain que ce même Religieux est le Traducteur du seul Livre de Jurisprudence composé dans ce siecle, que les Dames ayent pu lire (si l'on en excepte les Arrêts d'amour). Le Livre de Jurisprudence dont je parle est intitulé Bélial, ou Procès de Bélial (*Diable*) à l'encontre de J. C. On prétend que cet Ouvrage est traduit du Latin de Ancaramo, Jurisconsulte Napolitain. L'original Latin existe en manuscrit dans quelques bibliotheques, & a été aussi anciennement imprimé; mais ce qu'il a de curieux en François, c'est qu'il nous montre les anciennes formes de notre Jurisprudence auxquelles ce Livre est accommodé. La premiere édition Françoise est de Lyon, 1482; la seconde de 1484. Cet Ouvrage extraordinaire & ridicule a eu

Procès de Belial à l'encontre de J.C.

un ſi grand ſuccès, qu'il a été traduit en Allemand dès 1472. par-tout où il a été imprimé, il a été accommodé aux formes judiciaires de ce pays-là ; ainſi la traduction Françoiſe nous apprend la maniere de procéder uſitée au quinzieme ſiecle, de ſorte qu'il n'eſt preſque beſoin que de la lire pour en juger. On peut ſuivre dans les gravures en bois au trait, qui ſont extrêmement ridicules, mais fort nettes, toute la marche des procédures. On y voit les Diables habillés en Huiſſiers, Sergens, Procureurs, Greffiers, & Avocats-conſultans de l'enfer. Salomon eſt le premier Juge de cette grande affaire, & Moïſe eſt l'Avocat de Jéſus-Chriſt. Le Diable plaide ſa cauſe lui-même, car il eſt plus fort en chicane que tout le Barreau. On fait une enquête, on entend des témoins ; David, Iſaïe, Ezéchiel & Saint Jean-Baptiſte ſont du nombre. Ces témoins ſont favorables à Jéſus-Chriſt ; cependant Bélial ſe défend comme un Diable. On plaide ſur le poſſeſſoire & ſur le pétitoire. Enfin, Salomon prononce en faveur du fils de Dieu. On croit le Diable vaincu, mais il en appelle au Juge ſouverain, qui ne peut-être que Dieu le Pere. L'affaire eſt

portée devant ce suprême Magistrat, quoiqu'il soit pere de sa Partie adverse. Le Diable ne le récuse pas, mais propose un compromis. Aristote est arbitre du côté de Jésus-Christ (1); mais Jérémie est du côté du Diable. Isaïe, qui est le troisieme, décide la question. On juge bien que le Diable perd enfin son procès. Les Juifs & les Païens, qui sont intervenans, sont également condamnés; les Chrétiens pécheurs, de tous états, seroient peut-être traités plus sévérement, si la Sainte Vierge n'intercédoit pour eux. Telle est la substance de ce Livre, qui a passé dans son temps pour être non seulement un des plus curieux & des plus intéressans, mais des plus instructifs.

Le Traducteur, le Pere Julien Ferget, Augustin, a encore traduit un autre Ouvrage, moitié philosophique & moitié théologique : c'est le Miroir de la vie humaine, dont l'original Latin est de Roderique, Evêque de Zamora. Nous connoissons cinq éditions Latines & deux

Le Miroir de la vie humaine.

(1) Le respect extrême qu'on avoit alors pour Aristote, & l'opinion qu'on avoit de sa Logique, étoient cause qu'on n'osoit supposer qu'il fût contraire à Jésus-Christ.

Françoises de ce Livre, avant l'an 1500; preuve de sa grande réputation, & non pas assurément de sa bonté, car c'est un très-mauvais Ouvrage; & nous ne prononçons son nom que par égard pour cette étonnante réputation qu'il a usurpée.

Il y a eu peu de Livres de Sciences & Arts tout-à-fait nouveaux, qui aient paru dans ce siecle; mais ceux dont nous avons parlé dans le Volume précédent, & qui étoient en manuscrit aux treizieme & quatorzieme siecles, ont été imprimés dans les dernieres années de celui-ci. Tels sont, par exemple, le Livre de Politique de Gilles de Rome, celui de Christine de Pisan, le Propriétaire des choses de Corbichon, &c. Le siecle suivant a produit beaucoup d'autres Livres de Sciences & Arts, parmi lesquels il y auroit bien du malheur s'il ne s'en trouvoit pas quelques-uns d'assez curieux pour que nous en dissions quelque chose : mais, quant à ceux de ce siecle-ci, nous ne parlerons que du seul Rosier des guerres, qui a été composé dans l'année 1470. Il est assez généralement attribué au Roi Louis XI : cependant d'habiles gens, en convenant de la date & de l'ordre que le Monarque donna de

Le Rosier des guerres & le Rosier historial.

le rédiger, l'attribuent à deux autres Auteurs; l'un, nommé Etienne Porcher, & l'autre, Etienne Cousinot. Il n'a certainement été imprimé qu'au seizieme siecle; mais il est probable qu'il a été lu avec empressement, dès le quinzieme, par la plupart des Dames & par les Cavaliers de la Cour de France, puisqu'on étoit persuadé qu'il avoit pour Auteur le Roi alors régnant. Il parle lui-même dans ce Livre; & s'il ne s'en déclare pas l'Auteur unique, il convient du moins qu'il l'a fait faire pour l'instruction de son fils.

On sait que le Roi Louis XI ne faisoit pas un grand cas de l'érudition; on prétend même qu'il disoit que son fils sauroit assez de Latin, s'il pouvoit entendre & retenir ces quatre mots. *Qui nescit dissimulare, nescit regnare.* Il étoit convaincu que toutes les maximes utiles à un Roi peuvent se réduire en peu de pages, & qu'un seul Volume est capable de contenir toute la science qui lui est nécessaire. D'après ce principe, il commence son Ouvrage par un petit Traité de Morale, dont les maximes sont fort justes, mais assez communes. Il passe rapidement de la morale propre à tous les hommes

à celle plus particuliere aux Rois. Il y parle de la justice, en Souverain qui l'auroit aimée & rendue toute sa vie : on voit du moins qu'il sentoit la nécessité d'en suivre strictement & rigoureusement les loix. On trouve entre autres, dans le Chapitre suivant, un excellente maxime ; elle est rendue en mauvais termes, mais en voici le sens. *Ce ne sont point les bons & sages Conseillers qui font les grands & sages Rois ; mais au contraire, le bon Roi amende* (c'est-à-dire forme) *ses Conseillers.* Effectivement on craint de hasarder un mauvais conseil devânt un Roi que l'on sait être sage & éclairé.

Les trois Chapitres de la justice, du bien commun, & de ceux qui doivent y concourir avec le Roi, contiennent d'excellentes observations : le Livre traite ensuite fort en abrégé de l'administration politique. Louis XI passe à ce qui regarde la guerre : il explique quelles sont les dispositions & les talens propres à faire un bon Militaire ; il considere le Prince ou Souverain comme Général d'armée, & lui donne des principes pour ranger une armée en bataille, pour combattre, & pour profiter des avantages de la victoire,

Enfin, il revient encore une fois aux maximes d'après lesquelles un Prince doit gouverner ses Etats.

Ce que l'on vient de lire est l'extrait du véritable Rosier des guerres, qui ne forme que la moindre partie du Volume attribué au Roi Louis XI. Le reste est intitulé second Rosier, ou le Rosier historial. Pour bien distinguer ces deux parties, nous n'avons besoin que de transcrire en entier le titre de cet Ouvrage : le voici, d'après l'édition de 1522, que nous avons sous les yeux, qui n'est pas la premiere de l'Ouvrage, mais qui est la plus complette, parce qu'elle contient une continuation de la partie historique.

Le Rosier historial de France, contenant deux Rosiers.

Le premier Rosier contient plusieurs belles roses & boutons de instructions & beaulx enseignemens pour Rois, Princes, Chevaliers, Capitaines & gens de guerre, comme ils se doivent maintenir, gouverner & conduire pour mener ostz & batailles contre leurs ennemis, tant par mer que par terre.

Le second Rosier, autrement Chroniques abrégées, contient plusieurs belles roses & boutons extraits & issus de la Maison de France & de Angleterre, tant en ligne directe que collatérale. Pareillement d'Allemaigne, Espaigne, Escoce, Sicile, Flandres, & autres, tant des Royaumes Chrestiens que des Infideles.

Après ce titre, on voit une eſtampe curieuſe & aſſez inſtructive : elle repréſente quatre différentes manieres dont on rangeoit une armée en bataille dans le temps de Louis XI, & ces manieres ſont expliquées dans le Roſier des guerres. On peut auſſi remarquer dans cette eſtampe la façon dont le Militaire de France étoit vêtu & armé à la fin du quinzieme ſiecle. Quelques ſoldats portent encore l'armure complette de fer, le caſque & la cuiraſſe; mais la plupart des fantaſſins ſont habillés de pourpoints avec des manches tailladées : ils ont des eſpeces de chapeaux rattachés ſous le menton; les Officiers ont des plumes à leurs coëffures, & leurs habits paroiſſent plus magnifiques. Il y a de vieux Officiers & Généraux qui portent la barbe, & des chapeaux plus élevés ; mais ceux du commun des ſoldats ſont bas, & pourroient paſſer pour des toques. Les Cavaliers ſont plus ou moins couverts de fer, ainſi que leurs chevaux. Preſque tous portent des écus & des lances ; les uns ont un ſimple plaſtron, les autres la cuiraſſe entiere. On en voit encore qui ont le caſque entier fermé à viſiere, mais la plupart n'ont que le demi-caſque ou ſalade. Preſque toute l'infan-

terie eſt armée d'épées & de piques ; on y remarque quelques Arbalêtriers, & nombre de petits canons, qu'il paroît que les compagnies traînoient à leur ſuite. La plupart de ces pieces ſont longues, & quelques-unes courtes comme des mortiers. Je n'ai remarqué dans cette eſtampe qu'un ſeul ſoldat grand & fort, portant ſur ſes épaules une groſſe arquebuſe. Au reſte, chaque troupe eſt précédée de beaucoup de tambours & de fifres. Ceux qui jouent de ces inſtrumens ne paroiſſent avoir d'autres armes offenſives & défenſives qu'une épée à leur côté ; d'ailleurs, ils ſont vêtus d'une maniere aſſez bizarre, & propres à égayer la troupe. La deſcription du coſtume de cette eſtampe peut s'appliquer à toutes celles jointes aux Livres imprimés à la fin du quinzieme ſiecle, ou dans les premieres années du ſeizieme, toutes les fois qu'il eſt queſtion de repréſenter une troupe militaire marchante, ou combattante, ou aſſiégeante. C'eſt ainſi qu'elle eſt équipée, ſoit que le ſujet du Livre ſoit tiré de l'Hiſtoire Grecque, de la Romaine, de celle des Juifs, ou des anciens temps de la Monarchie : les Peintres, Graveurs & Deſſinateurs ne ſavoient alors qu'imiter ce qu'ils avoient vu de leur

temps ; & il n'y avoit que les plus éclairés & les plus érudits qui ſe diſpenſoient de faire marcher du canon au ſiége de Troie.

La ſeconde partie des deux Roſiers de Louis XI eſt tout-à-fait hiſtorique. Le Monarque, toujours perſuadé que la ſcience des Rois peut être contenue dans un très-petit nombre de Livres, après avoir employé moins de cent pages à y donner des principes de politique & de l'art militaire, croit qu'il n'a plus à inſtruire ſon fils que de l'Hiſtoire de ſon Royaume. Il remonte fort haut, mais il paſſe très-vîte ſur les premiers temps, & ne s'arrête avec complaiſance que ſur les derniers regnes ; il adopte ſi bien toutes les fables débitées ſur l'origine des François, que le premier Héros dont il parle eſt Dardanus, premier Roi de Troie, qui vivoit, dit-il, du temps que Joſué gouvernoit le peuple d'Iſraël. Nous avons dit ailleurs comment on fait deſcendre les Francs des Troyens : tous ces contes ſont ici rapportés, mais en aſſez peu de mots. Il paroît que l'Auteur n'a fait qu'abréger les Chroniques de Saint-Denis pour tous les temps avant Clovis, & ceux pendant leſquels les Rois de la premiere & de la ſeconde Race occuperent le trône. Quand

il eſt parvenu au temps de Hugues Capet, il s'étend un peu davantage ; mais il n'y a que les faits des quatorzieme & quinzieme ſiecles qui ſoient ici traités en détail ; le dernier même occupe ſeul plus de la moitié du Volume. Je n'ai rien vu dans toute cette partie hiſtorique qui ne ſoit conforme aux Chroniques & autres Hiſtoires dont j'ai déjà parlé, ſi ce n'eſt ce qui intéreſſe perſonnellement Louis XI, ſous le regne de ſon pere Charles VII & ſous le ſien. Alors on s'apperçoit bien que l'Hiſtoire a été écrite, ou par la perſonne même qui y étoit la plus intereſſée, ou par ſon ordre & ſous ſes yeux. Par exemple, il s'étend avec complaiſance ſur le procès & l'exécution du Connétable de Saint-Pol, auquel il fit couper la tête en place de Greve. On ſait que ce Connétable étoit de la Maiſon de Luxembourg. On apprend dans ce Livre-ci juſques au nom du Bourreau qui l'exécuta : il ſe nommoit Petit-Jean, fils de Henri Couſin, Maitre Exécuteur de la haute Juſtice de Paris. On lit des vers François fort plats faits ſur cet événement, &c. De même, il raconte que l'on exécuta à Paris un nommé Hardi, qu'il prétend que le Duc de Bourgogne

avoit chargé de l'empoiſonner, & qui avoit, dit la Chronique, offert vingt mille écus à un Officier de la bouche du Roi pour commettre ce crime. L'empriſonnement du Cardinal de la Balue y eſt conté de même. Enfin, la guerre du bien public y eſt préſentée avec aſſez d'adreſſe; mais il eſt aiſé de voir ce que le Roi, Auteur, en penſoit. Le Roſier hiſtorial eſt en général écrit avec la plus grande ſimplicité & du plus mauvais ſtyle; on eſt étonné d'y trouver des traits de crédulité & de naïveté, qu'un Roi auſſi habile que Louis XI ne devoit ni écrire lui-même, ni faire écrire pour l'inſtruction d'un fils deſtiné à lui ſuccéder. Au reſte, dans toutes les éditions de ce Livre imprimées au ſeizieme ſiecle, la Chronique eſt continuée juſques après la mort du Monarque qui en a été le premier Auteur, & même pendant tous les regnes de ſes ſucceſſeurs Charles VIII & Louis XII, toujours avec la même ſimplicité de ſtyle.

Les Cent Nouvelles nouvelles.

Tout le monde ſait que le recueil des Contes intitulé Cent Nouvelles nouvelles, faits à l'imitation du Décaméron de Boccace, dès le quinzieme ſiecle, & tant de fois réimprimé, entre autres avec les figures de Romain de Hooge, eſt attribué

au Roi Louis XI. Il a été composé dans le temps que ce Roi, encore Dauphin, étoit réfugié à la Cour de Bourgogne. Nous prions nos Lecteurs de lire sur cet Ouvrage la Bibliotheque des Romans, tome II du mois de Juillet 1775.

Le Pas de Sandricourt.

Après avoir parlé du Rosier des guerres, il convient que nous disions un mot d'un beau manuscrit que nous possédons, qui n'est point un Roman de Chevalerie, mais qui contient la description d'une espece de fête trop militaire & trop galante, pour que le récit ne doive pas en plaire aux Dames, qui s'intéressent toujours aux fêtes de ce genre. Celle-ci est connue sous le nom du Pas de Sandricourt. Ce fut en 1493, que dix jeunes Seigneurs de la Cour de Charles VIII firent publier (avec la permission du Monarque) par toute la France, qu'ils défendroient un Pas d'armes auprès du Château de Sandricourt, près Pontoise. Un Héraut d'armes du Duc d'Orléans se chargea de distribuer le cartel, qui portoit, que le 15 Septembre de ladite année, dix Chevaliers ou Ecuyers se trouveroient prêts à combattre en différens lieux voisins dudit Château : savoir, à pied à la barriere périlleuse, qu'ils défendroient contre tous

ceux qui voudroient s'y présenter avec l'épée tranchante sans estoc ; à cheval à la lance, soit à la foule, c'est-à-dire, tous les dix contre autant qu'il s'en présenteroit, soit un contre un ; en donnant à ceux qui voudroient mesurer leurs armes avec eux, le choix de la lance ou de l'épée. Ces derniers combats devoient se passer au Pin verd, au carrefour ténébreux, & au champ de l'Epine ; enfin ils devoient courir chacun de leur côté dans la forêt dévoyable, pour y chercher des aventures & combattre au hasard contre ceux qu'ils rencontreroient.

Ces Seigneurs étoient partie Chevaliers, partie encore simples Ecuyers, mais qui avoient déjà acquis de la réputation à la guerre. A leur tête étoient Jean de Poitiers, Seigneur de Saint-Vallier (il fut pere de la fameuse Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois) ; Bernardin de Clermont, Vicomte de Tallard ; Louis de Hédouville, Seigneur de Sandricourt, à qui appartenoit le Château auprès duquel devoit se passer le combat (1). Jean

(1) Ce Château ayant été abandonné pour ses reprises à Françoise de Saint-Simon, veuve de Louis de Hédouville, Seigneur de Sandricourt, dont elle n'avoit point de

de Hédouville, Seigneur de Frémicourt, ſon frere ou ſon couſin; Georges de Sully, Gouverneur de Coucy; Pierre d'Orgemont, Seigneur de Mery; Jacques de Tinteville, Grand-Veneur du Duc d'Orléans; Dom Jean, qui ne prend d'autre qualité que celle de Chef de guerre: c'étoit probablement un Eſpagnol, du nombre de ceux qui levoient des troupes de gens de guerre, & ſe mettoient au ſervice des Princes étrangers qui vouloient les ſolder. Ces gens étoient communément très-braves, & très au fait des exercices militaires. Enfin, le dixieme étoit un ſimple Ecuyer, nommé Jean de Saint-Souldain.

Ils ſe chargeoient de régaler & défrayer, depuis le 15 Septembre juſques à la fin du mois, tous ceux qui voudroient venir faire aſſaut contre eux. Il ſe préſenta, du 12 au 15, quatre petites troupes d'aſſaillans, chacune compoſée, comme celle des tenans, de dix combattans. Suivant l'uſage de la Chevalerie, ils firent ſucceſſivement préſenter leurs écus armoriés de

eû d'enfans, cette Dame laiſſa ce Château, en 1507, à ſon neveu Jean de Rouvroi Saint-Simon. La branche qui en deſcend a pris le nom de Saint-Simon Sandricourt. C'eſt cette même Dame qui fit avec ſon époux les honneurs de la fête dont nous parlons.

leurs armes au Héraut d'Orléans ; & celui-ci les ayant reconnus pour appartenir à des Gentilshommes d'ancienne extraction, & à des Militaires déjà renommés, ils furent admis, & placés des deux côtés du portail de Sandricourt, les écus des tenans étant au dessus de la porte. Les Chefs de ces quatre troupes d'assaillans étoient, pour la premiere, Jacques de Coligny, Seigneur de Châtillon-sur-Loing & d'Andelot, & Gaspard de Coligny son frere (l'un fut l'oncle, & le second le pere de l'Amiral de Coligny). Le Chef de la seconde troupe d'assaillans se nommoit André de Valois : On remarquoit dans sa troupe, Guillaume de Saulx (*Tavanes*), & François de Teligny, dont le fils fut gendre de l'Amiral de Coligny, & tué à la Saint-Barthelemi avec ce grand homme. A la tête de la troisieme division, étoit Antoine Martel, Seigneur de Beaumont, accompagné de neuf Gentilshommes de Normandie, bien disposés à soutenir la gloire de leur Province. Enfin, la quatrieme avoit pour Chef Jacques de Campanes, qui étoit suivi, entre autres, de François de Sassenage. Aux approches du jour destiné pour la fête, on vit arriver

aussi au Château les vieux & respectables Seigneurs choisis pour juger des exploits des Chevaliers, & les Dames en l'honneur desquelles ils devoient combattre. Ils étoient au nombre de six. Le premier étoit le Seigneur de la Rocheguyon : il s'appeloit Bertin de Sully, & avoit épousé l'héritiere de la Rocheguyon, dont la terre est restée dans sa Maison jusqu'au dix-septieme siecle, qu'elle passa dans celle de Duplessis-Liancourt, & peu après dans celle de la Rochefoucault, où elle est encore. Le second, Guillaume de Montmorenci, qui fut pere d'Anne de Montmorenci, Connétable de France, si fameux sous les regnes de François premier & Henri II. Le troisieme, le Bailli de Gisors : il étoit de la Maison de la Vieuville, & Seigneur du Fretoi en Picardie. Le Bailli de Senlis étoit le quatrieme, & étoit Seigneur de Sains. Le cinquieme, le Seigneur du Bellai, d'une Maison qui, sous les regnes suivans, fut si fort illustrée par les armes, les négociations & les Lettres. Enfin, Ambroise de Villiers, Seigneur de Vallers Engomart, de l'illustre Maison de Villiers l'Isle-Adam. Les Dames qui assisterent aux joûtes étoient au nombre de

quatorze. La relation du Héraut Orléans les diſtingue, en appelant celles dont les maris étoient Chevaliers, *Madames*, & les autres ſeulement *Mademoiſelles*, quelques beaux noms qu'elles portaſſent. Nous n'en nommerons que quelques-unes. Madame de Montmorenci, Mademoiſelle de Foſſeuſe, dont le mari étoit auſſi de la Maiſon de Montmorenci, mais apparemment fort jeune, & pas encore admis au rang de Chevaliers; Madame de Sandricourt, Dame du Château, & Mademoiſelle du Bellai, qui apparemment n'étoit pas la femme de celui qui ſe trouvoit au nombre des Juges, car celui-ci étoit appelé *Monſeigneur*, & étoit par conſéquent Chevalier.

Tout étant ainſi préparé pour la fête, les combats commencerent le 16 de Janvier. Les belles miniatures du précieux manuſcrit que je poſſede repréſentent bien mieux encore que la deſcription, ce qui ſe paſſa juſques à la fin du mois de Septembre, dans les différens exercices des tenans & aſſaillans de ce Pas d'armes. Il paroît que le premier jour (le 16) on combattit à la barriere, à la pique ou lance à pied: deux des troupes d'aſſaillans s'exercerent contre les tenans, mais ſans

avantage bien marqué. Un autre jour, la troisieme combattit aussi à pied à l'épée courtoise; & comme les uns & les autres étoient armés de pied en cap, & revêtus de fer, ils ne pouvoient se faire grand mal; cependant on trouva que ce second genre de combat étoit infiniment plus dangereux; & les Juges du camp engagerent la quatrieme troupe à s'en désister, & à se contenter du combat à cheval: ils eurent bien de la peine à les y déterminer. Enfin, l'affaire étant arrangée, le combat à cheval eut lieu d'abord au Carrefour ténébreux, où ils combattirent un à un, au Pin verd. Quelques jours après, ils combattirent à la lance à la foule au champ de l'Epine. Ce dernier combat fut reconnu par les Juges pour n'être pas sans danger: quelques chevaux y furent tués, & quelques Cavaliers culbutés; car les hommes étoient armés de pied en cap, mais les chevaux n'avoient que des chanfreins, armure de tête ordinaire des chevaux, d'ailleurs magnifiquement caparaçonnés, mais susceptibles d'être percés. Les derniers jours se passerent dans des combats de deux contre deux à cheval, de seul contre seul à pied, dans la forêt dévoyable. Ces

» compris les Servans, Armuriers, Plu-
» maſſiers, & autres; & après ledit ban-
» quet, furent faictes danſes & moriſques
» juſques aux deux heures après minuit «.
La Relation finit par aſſurer que la Dame
de Sandricourt » fut moult aiſe d'avoir
» donné dans ſon Château ſi belle, ſi ma-
» gnifique & gorgiaſe fête«. Elle eut raiſon,
quant à l'honneur qu'en retira le ſieur de
Sandricourt ſon époux, mais la vérité
eſt, qu'il fut entiérement ruiné par
l'énorme dépenſe qu'elle lui occaſionna:
ſa veuve, qui fut depuis Dame d'honneur
de la Reine Anne de Bretagne, eut pour
ſes repriſes toutes les terres de la famille
de ſon mari, qu'elle tranſporta dans la
ſienne, qui eſt celle de Saint-Simon. La
Relation du Héraut d'Orléans finit par les
ſtrophes ſuivantes.

En enſuivant les œuvres de vertus
Et les geſtes par armes exercées,
Dont tant de preux ſont d'honneur revêtus,
Et entichés de graces diſperſées,
Dix Chevaliers François ont avancées
Et publié jouſtes à tous venans;
Et là reçus congnus & ſurvenans,
Prouchains, eſtranges, souldats & gens de Court,
Et contre tous ont eſté les tenans
Du Pas des armes du Chaſteau Sandricourt.

Oncques, depuis le temps du Roi Artus
Ne furent tant les armes exaulcées ;
Ne mieulx les droits d'icelles débattus
Que furent là ; ne de tant efforcées
A deux combats & jouſtes renforcées :
Maintz Chevalierz & preux entreprenans
S'y ſont trouvez, recevans & donnans
Coups forcenez comme fouldre qui court,
Pour eſprouver leſdits entretenans
Du Pas des armes du Chaſteau Sandricourt.

Aux Barrieres ont pluſieurs combattus,
Et par les Champs maintes lances froiſſées ;
A la foule après ſe ſont battus,
A coups de main & à lances baiſſées :
Par les forêts queſtes ont adreſſées ;
Et corps à corps, ſans avoir Lieutenans,
Grans armes faictes contre les ſouſtenans
A eulx contraires ; &, pour le faire court,
Acquis le prix, ſelon les convenans,
Du Pas des armes du Chaſteau Sandricourt.

Princes pluſieurs ont terres déplacées
Pour y venir donner coups & pouſſées,
Qui ont été là tenus ſi de court,
Que par force n'ont priſes & paſſées
Les barrieres, entrées & paſſées
Du Pas des armes du Chaſteau Sandricourt.

Si cette poéſie ne paroît pas bien ingénieuſe dans notre ſiecle, au moins faut-il convenir qu'elle rend, pour ceux qui en entendent le langage, tout ce

qui s'eſt paſſé de plus intéreſſant pendant la tenue de ce magnifique Pas d'armes.

Il parut dans ce ſiecle un aſſez grand nombre de Romans ; car, indépendamment de ceux de la Table ronde & de Charlemagne, qui furent imprimés avant l'an 1500, & qui avoient été écrits en vers au treizieme ſiecle, & en proſe au quatorzieme, il ſe répandit depuis l'an 1400 juſqu'en 1480, beaucoup de manuſcrits, dont la plupart ont été imprimés dans la ſuite. Preſque tous ſont des Romans de Chevalerie ; mais ils ne tiennent à aucune des grandes claſſes, & ſont abſolument iſolés. Sans épuiſer la liſte de tous ces Romans & de tous ces Auteurs, nous ne nous arrêterons que ſur ceux qui nous paroîtront mériter quelque attention, & qui caractériſent mieux que les autres l'eſprit du ſiecle dans lequel ils ont été compoſés.

Antoine de la Salle.

Antoine de la Salle fut Secrétaire de Jean, Duc de Calabre, fils du bon Roi René ; on prétend même qu'il fut ſon Gouverneur. Il vivoit au milieu de ce ſiecle : Lacroix du Maine dit qu'il fleurit depuis 1422 juſqu'en 1459. Il y a lieu de croire que dans cette derniere année il étoit en Brabant, car, dans les Cent

Nouvelles nouvelles; qui furent composées vers ce temps-là dans un Château à quelques lieues de Bruxelles, où le Roi Louis XI, encore Dauphin, étoit retiré, Antoine de la Salle est compté parmi les Seigneurs Chevaliers & gens d'esprit qui s'y assembloient, & y contoient des Histoires pour amuser le Dauphin, qui, à son tour, en contoit aussi.

Quoi qu'il en soit, Antoine de la Salle est Auteur de deux Ouvrages qui certainement ont été lus en manuscrits par les Dames des Cours de Charles VII & de Louis XI, du vivant de l'Auteur, & qui ont été imprimés dans la suite. Le premier est le Roman très-connu du Petit Jean de Saintré, dont il y a eu plusieurs éditions : cependant il étoit très-rare, & s'achetoit fort cher avant l'année 1724, qu'il a été réimprimé par les soins de M. Gueulette, avec une Préface, des Notes & des Additions très-curieuses. Nous avons eu occasion dans un des premiers Volumes de ces Mélanges de recommander aux Dames la lecture de ce Roman rempli de détails instructifs sur les mœurs & usages du quatorzieme siecle, temps où vivoit Jean de Saintré : nous leur avons même conseillé de placer cet

Petit Jean de Saintré.

Ouvrage dans leur bibliotheque ; mais comme nous doutions si quelques-unes d'entre elles auroient le courage de lire en entier trois volumes, assez petits à la vérité, mais écrits en vieux langage, c'étoit en faveur de ces Dames paresseuses que j'avois composé un extrait de ce Roman, qui trouvoit ici naturellement sa place ; lorsque ayant lu dans la Bibliotheque des Romans, second Vol. de Janvier 1780, l'agréable extrait qu'en a fait M. le Comte de Tres*** j'ai cru devoir supprimer le mien, & me contenter de présenter au Lecteur quelques remarques qui ajouteront aux connoissances que M. le Comte de Tres*** nous a données de cette production, rédigée sur des Mémoires du temps du Roi Jean, ou tout au plus tard de celui de Charles V.

Jean, fils du Seigneur de Saintré en Touraine, fut envoyé à la Cour de France, n'étant encore âgé que de douze à treize ans. Il fut admis parmi les Enfans d'honneur ou Pages du Roi Jean. Sa taille n'étoit pas élevée, ce qui fit que le nom de *Petit Jean* lui demeura long-temps : d'ailleurs sa figure étoit charmante ; ses manieres annonçoient de l'esprit, de la vivacité, & ce mélange de hardiesse, de

prudence & de discrétion, qui plaît aux Dames, & assure aux jeunes gens une parfaite réussite dans le monde.

Le jeune Saintré ne fut pas long-temps à la Cour sans y trouver une protectrice qui pouvoit aisément faire sa fortune, & qui la fit en effet. L'Auteur du Roman ne l'appelle point autrement que la *Dame aux belles Cousines*; mais les gens au fait de la vieille Cour d'il y a quatre cents ans, assurent que c'étoit la Princesse Jeanne, fille de Charles le Mauvais, Roi de Navarre, Prince du Sang de France, qui étoit déjà veuve d'un Duc de Bretagne, & avoit annoncé qu'elle ne vouloit point se remarier.

Lorsque la Dame aux belles Cousines eut fait obtenir à notre jeune héros la place de Chambellan du Roi, qui l'approchoit de près de la personne de ce Monarque, & lui donnoit le droit de coucher à certains jours dans sa chambre, Saintré eut occasion de faire connoissance avec Boucicault, qui étoit aussi Chambellan. Ces deux jeunes Seigneurs, aussi braves & aussi galans l'un que l'autre, lierent ensemble une étroite amitié, & le Roi consentit qu'ils couchassent en même temps dans sa chambre. Quelque

temps après, ils tinrent contre les Chevaliers Anglois un Pas d'armes entre Gravelines & Calais, dont ils remporterent tout l'honneur. Nous aurons occasion de parler plus amplement de Boucicault dans le Volume suivant de ces Mélanges, en rendant compte de la vie imprimée de cet illustre Maréchal de France.

Le moment le plus glorieux de la vie du Petit Jean de Saintré, fut sans doute celui où le Roi Charles V, ayant résolu d'envoyer un secours considérable aux Chevaliers Teutoniques contre les Païens qui désoloient la Prusse & la Livonie, confia la banniere de France à ce jeune Héros, qui, par cette faveur, vit sous ses ordres les plus grands Seigneurs du Royaume. Outre les noms cités par M. le Comte de Tres***, il y en a de si illustres qu'il a passés sous silence, que nous ne pouvons nous refuser à réparer cette omission. On y remarque un Seigneur de Gaucourt, un de l'illustre Maison de Châtillon-Sur-Marne, de laquelle sont sortis les Comtes de Soissons & de Blois, qui ont prétendu au Duché de Bretagne; un Henri, Sire de Joinville, Comte de Vaudemont, dont l'héritage a passé dans les Maisons de Luxembourg & de Lorraine;

le Seign. de Ghistelle, ceux de Commines & de Beauveau; Guy de Laval, qui épousa la veuve du Connétable Du Guesclin; Jean, Sire de Créqui; Guy de la Tour d'Auvergne, qui avoit épousé la fille du Comte Roger de Beaufort Canillac; Guyot de Chalençon, mari d'Isabelle, Dauphine d'Auvergne; un Comte de Saint-Pol, de la Maison de Luxembourg : enfin, le Duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, marcha d'abord en personne à cette espece de Croisade, mais il n'arriva pas jusques en Prusse. Il étoit accompagné des Seigneurs de Montaigu, de Vergi, & de beaucoup d'autres, dont quelques-uns acheverent l'expédition. Les Seigneurs de Clermont & de Sassenage étoient à la tête de la Noblesse du Dauphiné.

Lorsque le Petit Jean de Saintré eut eu le chagrin d'être convaincu de l'infidélité de sa Dame, il renonça absolument à s'en choisir une autre, mais *il continua encore long-temps*, dit son Roman, *à faire de beaux actes de Chevalerie, & hauts faits de vaillantise, & de sa vie naturelle fina ses jours en la ville du Pont-Saint-Esprit, sur le Rhône, & mourut bien confès, & ayant pris tous ses Sacremens, comme bon & loyal Chrétien*,

& fut écrit ſur ſa ſépulture : Cy repoſe le corps du Chevalier de France le plus vaillant qui a été, eſt, & ſera.

La Dame aux belles Couſines, après ſa rupture avec Jean de Saintré, accepta (dit le Roman) la propoſition qui lui fut faite de contracter un nouveau mariage en terre éloignée.

En ſuppoſant toujours que cette Dame aux belles Couſines ſoit la Princeſſe Jeanne de Navarre, veuve du Duc Jean de Bretagne, elle partit de Paris en 1403, pour épouſer le Roi Henri IV d'Angleterre, qui n'avoit alors que trente-ſept ans ; néanmoins elle n'en eut point d'enfans. Ce Roi mourut de la lepre en 1413, & la Reine ſa veuve vécut encore juſqu'en 1437.

A la ſuite de l'Hiſtoire de Petit Jean de Saintré, on trouve imprimée celle de Meſſire Floridan & de la belle Ellinde. Cette Hiſtoire très-courte, mais tragique & intéreſſante, n'eſt ſûrement pas d'Antoine de la Salle, car elle lui eſt dédiée. Dans l'Epître dédicatoire, il eſt traité de Monſeigneur & de Chevalier : en voici le précis.

Meſſire Floridan & la belle Ellinde.

La belle Ellinde, fille d'un ancien Chevalier peu riche, fut promiſe à un vieux

Seigneur qui n'étoit rien moins qu'aimable; mais fort opulent. Elle étoit aimée d'un Chevalier beaucoup plus jeune, plus beau, mais moins riche, nommé Floridan. Ils firent en vain ce qu'ils purent pour détourner le coup qui les menaçoit: enfin l'enlévement leur parut être la seule ressource qui leur restât. Ellinde abandonna la maison paternelle, & partit avec Floridan. Dans la premiere auberge où ils furent obligés de s'arrêter, quatre brigans les attaquerent: Floridan, malgré son extrême valeur, ne put leur résister, & fut tué: mais, tandis que ces coquins se disputoient à qui feroit la premiere insulte à la tendre & malheureuse Ellinde, elle trouva moyen de se plonger un couteau dans le sein, & expira. Ses parens, qui la poursuivoient, arriverent au moment que cette horrible scene venoit de se passer; ils enleverent le corps de cette nouvelle Lucrece, & lui dresserent un superbe mausolée.

Passons au second Ouvrage d'Antoine de la Salle: on ne peut pas douter qu'il ne soit de lui, puisqu'il porte son nom.

Salade. Il est intitulé la Salade: c'est une espece de Roman, ou plutôt un Livre de Philologie bizarrement imaginé, conduit &

& arrangé. Il est impossible de donner l'extrait d'un pareil Ouvrage ; mais on y trouve par-ci par-là des choses intéressantes & singulieres. Voici un Proverbe en quatre vers, qui étoit autrefois très-commun en France, que l'on trouve ici aussi bien que dans d'autres vieux Livres : c'est une très-bonne leçon pour les Rois, Princes & Seigneurs.

Bien doit être Sire clamé (appelé)
Qui de ses hommes est amé ;
Cil n'est pas Sire en son païs
Qui de ses hommes est haïs.

Le premier Maréchal de Boucicault, étant Gouverneur de Gênes pour le Roi de France, étoit également aimé & respecté de tous les habitans, & très-courtois envers les Dames. Un jour il rencontra trois femmes proprement vêtues qui lui firent la révérence ; il la leur rendit d'une maniere gracieuse & respectueuse : mais son Ecuyer, qui marchoit devant lui, s'étant retourné, lui dit : » Sire, vous ne connoissez pas sans » doute ces femmes que vous venez de sa- » luer ; ce sont filles publiques, ne vous y » trompez pas ; car la parure est un des ou- » tils de leur métier. Peu m'importe, ré- » pondit Boucicault ; j'aime mieux honorer

» mal-à-propos dix filles publiques que de » manquer à ce que je dois d'hommage & de » respect à une Dame ou femme honnête».

Le Livre étant adressé au Duc de Calabre, la Salle lui donne beaucoup de bonnes instructions tirées des Livres philosophiques de Ciceron. Je n'y ai rien trouvé de remarquable; mais voici la liste des Livres d'Histoire qu'il conseille au Prince de lire; & nous apprenons par-là quels sont ceux qui étoient connus au milieu du quinzieme siecle : l'Histoire Romaine de Tite-Live; l'Histoire Universelle de Paul Orose; les douze Césars de Suétone; les Faits de Cateline (*c'est-à-dire Catilina*) & sa Conspiration, par Salluste; les Batailles de Julius César, l'Histoire des Rois d'Egypte, par Hérodote; des Indiens, par Darès le Phrygien; des Troyens, par Matastrius (1); des Ptolémées, par Polybe; de la Diversité des Langues, par Arnobe; l'Histoire des Juifs, par Josephe; l'Histoire d'Afrique, par Victor; & du commencement & de la fin du monde par Methodius. L'Auteur donne ensuite quelques extraits traduits de Valere Maxime, & d'autres de Jules Frontin,

(1) Je ne connois point cet Auteur.

Auteur Latin d'un Livre sur les ſtratagêmes de guerre. Je n'en ai trouvé qu'un ſeul de remarquable : le voici. Un Capitaine de vaiſſeau, ou plutôt de galere Romaine, étant imprudemment entré dans le port de Syracuſe, on en ferma la chaîne derriere lui, & on le crut pris : mais il ſe tira d'affaire par un ſtratagême. Il fit paſſer tout ſon équipage de la pouppe à la proue de ſon bâtiment: la pouppe étant ainſi fort élevée, paſſa au deſſus de la chaîne ; & ayant promptement fait revenir ſes gens de la proue à la pouppe, le contraire arriva, & la galere fut hors du port & ſe ſauva.

On trouve enſuite dans l'Ouvrage dont nous parlons, la relation d'un voyage imaginaire dans la grotte d'une prétendue Sybille, que l'on ſuppoſe habiter dans les montagnes du Royaume de Naples : il peut y avoir là-deſſous quelque fineſſe, mais je ne l'ai pas bien compriſe, & je ne crois pas qu'il ſoit fort intéreſſant de pénétrer ce myſtere. Viennent enſuite des notions de Géographie fort imparfaites, & la relation d'un événement de l'an 1406, qui eſt très-ſingulier : c'eſt qu'il ſortit alors de la mer Méditerranée, près de la Sicile, des Iſles qui avoient été juſques alors inconnues, & qui ſont de vrais volcans.

Elles existent encore, & la principale de ces Isles s'appelle *Stromboli*. Le reste du volume est rempli par une espece d'Abrégé de l'Histoire de Sicile, & sur-tout des Princes de la Maison de France qui en ont occupé le trône, & par quelques principes sur l'art de la Chevalerie & les regles qui doivent être observées dans les tournois & combats particuliers. L'Ouvrage en général est bien appelé la Salade, & pourroit l'être l'Oille; vû le mélange de toutes sortes de matieres qui y sont traitées, & qui ne peuvent intéresser, par la maniere dont elles y sont présentées.

Mélusine. On doit sûrement rapporter au quinzieme siecle l'Histoire de Mélusine, écrite par Jean d'Arras. L'on pourroit même dire qu'elle est du quatorzieme, puisque cet Auteur vivoit sous le Roi Jean, & que ce fut par ordre de ce Monarque qu'il écrivit ce Roman en 1387. Nous en connoissons des manuscrits qui sont à peu près de cette ancienneté : il y en a en vers & en prose. Les premiers imprimés sont de l'an 1500, au plus tard ; ils sont conformes aux derniers manuscrits : mais par la suite on a gâté ce Roman, comme tant d'autres, & on l'a réduit dans le dix-septieme siecle dans un état à ne pou-

voir plus être regardé que comme un Livre de la Bibliotheque bleue. En 1700, un M. Nodot a voulu faire de cet Ouvrage un Roman tout-à-fait moderne, & il ne l'a pas rendu aussi intéressant qu'il auroit pu l'être. Nous n'en dirons pas davantage sur cet Ouvrage, parce que nous renvoyons nos Lecteurs à ce qu'ils trouveront à ce sujet dans la Bibliotheque universelle des Romans, second volume de Juillet 1775.

Guérin Mesquin.

Jean de Cuchermois, né à Lyon, qui vivoit en 1490 sous Charles VIII, est le premier Traducteur du Roman Italien de Guérin Mesquin, qui fut imprimé pour la premiere fois cette année-là : l'original Italien a été composé dès le milieu du quinzieme siecle. On en trouvera l'extrait d'après la traduction de Cuchermois, dans la Bibliotheque des Romans, second volume de Janvier 1777.

Voyages de Cuchermois.

Ce Traducteur avoit beaucoup voyagé, & l'on trouve à la fin de sa traduction une courte relation du voyage qu'il fit au St-Sépulcre de Jérusalem en 1486. Il partit de Lyon au mois de Mai, passa les Alpes, & s'embarqua à Venise pour l'Istrie & la Dalmatie. Il arriva à Raguse, & ce fut-là, dit-il, qu'il commença à traduire Guérin

Mesquin en François. Il traversa l'Archipel, aborda en Candie & en Chypre. Il remarqua dans cette derniere isle le tombeau de Raimondin, mari de Mélusine, pere de Géoffroi-à-la-grand-dent; enfin il aborda en Palestine à Jaffa, d'où il gagna Jérusalem. Il satisfit dans la Terre Sainte sa curiositité & sa dévotion pendant environ un mois, retourna en Chypre, à Rhodes, dans le Royaume de Naples; enfin, il se trouva à Rome le premier Décembre de la même année, y fit de nouveau ses dévotions, & fut de retour à Lyon le premier jour de l'année suivante. Ce voyage est curieux, entre autres, parce qu'il nous apprend le chemin que suivoient les Chrétiens d'alors qui vouloient aller à Jérusalem; d'ailleurs, il y a dans cette courte relation des traits de naïveté & d'ignorance assez amusans.

Si Guérin Mesquin fut traduit de l'Italien pendant le quinzieme siecle par Jean de Cuchermois, Laurent de premier Fait & un autre ont pris soin dans le même temps, & même encore plutôt, de nous donner la traduction des Ouvrages historiques de Boccace, & d'une partie de ses Romans & de ses Contes. Nous parlerons des premiers après que nous aurons épuisé

Traduction des Ouvrages de Boccace.

la classe dont les seconds font partie. Ceux-ci consistent dans le fameux Décameron, traduit par Laurent de premier Fait, & dans l'Histoire d'Urbain le Méconnu, qui a été imprimée dans ce siecle, & dont le Traducteur nous est inconnu.

Boccace n'est mort qu'en 1375, & le Décameron a été traduit dès 1414; par conséquent quarante-six ans après la mort de l'Auteur Italien. J'ai sous les yeux un superbe manuscrit de cette ancienne traduction, qui fut faite par les ordres d'un sieur Bureau de Dammartin, Ecuyer & Conseiller du Roi Charles VI, pour l'amusement de ce malheureux Monarque. Elle a été imprimée dès 1485, & réimprimée en 1534; &, environ dix ans après cette derniere édition, Marguerite, Reine de Navarre, sœur de François I, fit faire une nouvelle traduction du Décameron par Antoine le Maçon, Trésorier des guerres sous François I, ne trouvant pas celle de Laurent de premier Fait assez exacte, & le langage ayant vieilli pendant l'espace de cent trente ans. L'on sait combien cette Reine de Navarre faisoit de cas du Décameron, qu'elle a imité elle-même dans son Heptameron. Sa belle-petite-fille, Marguerite de Valois, pre-

miere femme de Henri IV, faisoit aussi sa lecture la plus agréable des Nouvelles de Boccace : ainsi les Reines, Princesses, & Dames Françoises en général des quatorzieme, quinzieme & seizieme siecles, aimoient & estimoient cet Ouvrage. On est devenu plus scrupuleux à cet égard pendant le dix-septieme siecle; on a trouvé les Nouvelles de Boccace, que l'on a généralement qualifiées de Contes, trop libres, quoiqu'un grand nombre d'entre elles ne soient que des Histoires tragiques & touchantes. Les Dames s'en sont interdit la lecture, ou du moins la liberté de convenir qu'elles l'avoient lu. L'illustre La Fontaine, en embellissant les Contes de Boccace les plus gais, a jeté sur tout l'Ouvrage un soupçon d'indécence que pendant long-temps l'on n'avoit pas conçu. Nous n'entreprendrons point de faire revenir de ce préjugé; mais nous allons indiquer, en faveur de ceux qui voudroient connoître le Décameron, dans quels Livres François écrits en style moderne ils peuvent se satisfaire. Premiérement, on trouvera dans la Bibliotheque des Romans, Vol. de Juin 1777, page 154 & suivantes, des Notes assez curieuses sur ce Livre, & des extraits de cinq des Nouvelles les plus inté-

ressantes entre celles que les Dames peuvent lire sans scrupule ; secondement, si l'on veut tout lire, il faut oublier la traduction de Laurent de premier Fait, dont le langage est devenu peu intelligible : 2°. celle d'Antoine le Maçon, qui est aussi écrite dans un vieux langage, & qui n'est point agréable à lire, quoique assez exacte : 3°. la mauvaise traduction ou le mauvais extrait imprimé en Hollande, sans nom d'Auteur, en 1697 & 1700, avec les figures de Romain de Hooge. Ces gravures ont été estimées, je ne sais en vérité pourquoi ; car je les trouve aussi maussades qu'immodestes : mais enfin, il vient de paroître l'année derniere 1779, une nouvelle traduction du Décameron, en dix Volumes. Je n'ai pu encore que la parcourir ; mais il m'a paru qu'elle étoit exacte, & assez bien écrite en François de nos jours ; & j'y ai même remarqué que le Traducteur avoit rendu en assez jolis vers François quelques vers Italiens qui se trouvent à la fin de chaque Livre ou Journée. Je vais parcourir un moment avec mes Lecteurs le beau manuscrit que je possede de la premiere traduction, & donner quelques échantillons du style, pour continuer à faire connoître

le langage & l'esprit du quinzieme siecle dans tous les genres.

Laurent de premier Fait prend la qualité de Familier de Bureau de Dammartin; il intitule son Livre, comme a fait Boccace même, Décameron, ou le Prince Galéot. On a beaucoup disputé sur ce nom de Prince Galéot, & l'on n'a pas réussi à en donner une explication satisfaisante; ce qui, après tout, doit être fort indifférent, car il n'est point du tout question de ce Prince dans l'Ouvrage. L'Introduction aux Nouvelles de Boccace n'offre rien d'intéressant dans cette ancienne traduction, non plus que les huit premieres Nouvelles: nous remarquerons seulement, que les miniatures en sont admirables, ainsi que toutes celles qui sont à la tête de chaque Nouvelle. Nous allons présenter au Lecteur quelques phrases de la neuvieme Nouvelle de la premiere Journée, pour lui faire juger du style du Traducteur.

Décameron.

Du temps que les Chrétiens occupoient le trône de Chypre, il y avoit un Roi si peu sensible à la gloire, si lâche & si paresseux, que non seulement il souffroit toutes les injures & les déprédations des Turcs & des Sarrasins, mais même celles de ses propres Sujets. Une femme ayant été

insultée & maltraitée, & ayant inutilement menacé ceux qui lui faisoient violence, de s'en plaindre au Roi, avoit reçu pour toute réponse, que le Roi ne s'en embarrasseroit guere. Cette Dame désolée ne laissa pas de se présenter devant le Prince; & voici comme Laurent de premier Fait la fait parler : » Monseigneur, Roy de » Cypre, je ay esté offendue (*offensée*) » en corps & dommagée en bien de dens » ton Royaume par tes hommes subgects, » desquels par droit l'inquisition & la pu- » nition appartiennent à Roy, comme » suprême Ministre de justice civile, & » à toi je deusse recourir pour confort & » secours : mais je ne vien pas à ta pré- » sence pour ce que je attende vengence » de l'injure faicte contre moy & mes » choses; mais, pour satisfaction & amende » de mon injure, je te prie que tu me » enseignes maniere par laquele tu souffres » & portes telles injures que j'ai oy comp- » ter à toi faictes & dictes ; afin que, en » apprenant de toi, je puisse paciemment » supporter mon injure ; laquele, comme » Dieu scet, je voulentiens te donne- » roie, puisque tu les scez si bien souffrir » & porter. Après ces choses dictes, le » Roi, qui jusques lors avoit esté tardif

» & pareſſeux à punir injures & meſfaits,
» priſt en ſoi courage & vigueur ; ainſi
» comme ung homme par avant eſtourdi
» qui ſe leve de dormir, & après com-
» mença punition & chaſtoiement (*châ-*
» *timent*) à l'injure faicte contre la noble
» femme ; laquelle injure il vengea & pu-
» gnyt griefment ſelon la qualité du délit :
» & dès-lors le deſſuſdit Roy devint très-
» roide perſécuteur des injures & des
» criſmes d'un chaſcun, qui depuis celluy
» temps en après, faiſoit aucune choſe
» contre lonneur de ſa Couronne, &
» contre tous autres demourans en ſon
» Royaume «.

Il faut convenir que ſi tous les Contes de Boccace étoient auſſi moraux que celui-là, ils ne ſcandaliſeroient perſonne.

Nous ne copierons aucuns morceaux de toutes les Nouvelles de la ſeconde Journée ; nous nous contenterons de remarquer que la cinquieme a fourni à M. Fenouillot de Falbaire le ſujet de ſa Comédie à Ariettes des deux Avares. On trouvera l'extrait de la ſixieme au Tome de la Bibliotheque des Romans que nous avons indiqué plus haut. Peut-être verroit-on encore avec quelque plaiſir la huitieme, réduite en hiſtoriette : le fond en

est intéressant. La neuvieme pourroit encore être tournée de même avec succès. Nous renvoyons aussi pour toutes les Nouvelles de la troisieme Journée à la Bibliotheque des Romans.

La quatrieme Journée commence par l'Histoire très-tragique de Tancrede, Guiscard & Sigismonde, qui a fait la matiere de plusieurs Ouvrages François, Latins & Italiens, tant en vers qu'en prose. Un nommé Fleury en a fait un Poëme Latin, qui a été imprimé in-4°. sans date, mais sûrement avant 1500. Il dit qu'il a tiré cette Histoire du Latin de Léonard Aretin; mais Fleury ignoroit qu'Aretin lui-même l'avoit tiréé de Boccace, qui vivoit quelques années avant lui. La seconde Nouvelle de cette Journée n'est pas trop bonne, mais toutes les autres sont intéressantes & agréables. On est assez étonné de trouver encore dans la neuvieme un cœur mangé, comme dans la premiere : ce sont des imitations de l'Histoire de Couci & de Vergi, qui est plus ancienne que Boccace, puisqu'elle est du treizieme siecle.

Parmi les dix Histoires de la cinquieme Journée, il y en a au moins six d'intéressantes, & trois ou quatre fort gaies :

J'ai quelque regret de n'ofer copier en entier la derniere de toutes ; c'eft un Conte fi plaifant, que je fuis étonné qu'il ait échappé à La Fontaine ; il pourroit même fournir une fituation théatrale dont il feroit facile de tirer parti, en adouciffant quelques circonftances, & en changeant l'état de quelques perfonnages : les détails en doivent faire encore plus de plaifir aux François dans le ftyle de l'ancien Traducteur que dans l'Italien. Je n'ofe en donner qu'une légere efquiffe : la voici.

Vinciolo, citoyen de Péroufe, riche, mais d'une complexion délicate & d'un âge déjà avancé, fe maria à une Demoifelle grande, bien faite, bien portante, & qui efpéroit goûter dans le mariage des douceurs que fon mari ne lui procura pas. C'étoit un fort honnête homme & fort fage ; il ne tourmentoit pas fa femme, mais il ne l'amufoit guere ; & la jeune époufe s'en ennuya bientôt. Elle fit connoiffance avec une vieille qui paffoit généralement pour dévote, mais qui au fond n'étoit rien moins que cela ; car autant fon extérieur paroiffoit auftere, autant fa morale fecrete étoit relâchée. La femme de Vinciolo fe plaignit à elle de ce que fon mari lui avoit à peine donné quel-

ques premieres leçons, qu'il ne répétoit pas, craignant, disoit-il, de la fatiguer. *Mon enfant*, lui dit la maligne vieille, croyez-moi, profitez de votre jeunesse; *car véez-vous, nous autres femmes ne sommes plus bonnes à rien, quand nous sommes vieilles, qu'à garder les cendres au foyer; moi-même, comme vieille, je connois avoir laissé courir le temps sans proufit de plaisance, dont j'ai grant poinctures au cueur. En amour je n'ai pas fait tout ce que je pouvois, & maintenant je ne trouverois homme qui me donnât du feu en tison esprint; & Dieu sait quelle douleur j'en sens en l'ame! Nattends que ton mari te renvoye à la cuisine raconter fables au chat: ne sais-tu pas la chanson qui dit en refrein:*

Aux jeunes, bon lit, bon morceau,
Aux vieilles, pain noir & de l'eau.

mais laisses-moi le soin de tes affaires; je te mettrai de moitié de toutes mes prieres & mes pardons, & te trouverai jouvenceaux, qui, pour le pain qu'on te denie, te donneront du gâteau.

La jeune femme étoit trop bien disposée pour ne pas profiter des offres de la vieille, qui les réalisa, en lui procurant

la connoiſſance de pluſieurs jeunes gens, qui vinrent ſucceſſivement lui rendre viſite, profitant du temps que ſon mari étoit abſent. Le bon homme, contre l'ordinaire des maris Italiens, n'étoit point jaloux; il alloit ſouvent ſouper en ville, & ne s'inquiétoit point de ce que ſa femme faiſoit pendant ce temps-là. La Dame, profitant de cette commodité, ſuivit aſſez long-temps ſans accident les conſeils de la vieille: mais enfin, un jour que ſon mari avoit été ſouper chez un de ſes amis nommé Ercolan, il revint beaucoup plutôt qu'on ne l'attendoit, frappa à ſa porte, & embarraſſa beaucoup ſa jeune épouſe, qui, dans ce moment, étoit avec un jeune Pérugin. Elle ne trouva d'autre expédient que de le faire paſſer dans une écurie, où il ſe cacha derriere une cage à poulets. Vinciolo étant entré chez lui ſans beaucoup de ſoupçon & d'inquiétude, ſa femme lui demanda ce qui l'avoit fait revenir de ſi bonne heure. Je viens, dit le bon homme, d'être témoin d'une ſcene qui a tout-à-fait dérangé le ſouper que je devois faire. Etant rentré avec mon ami Ercolan chez lui, on nous a fait attendre pendant quelque temps à la porte; mais enfin, nous avons été introduits dans la ſalle à manger.

Nous

Nous étions prêts à nous mettre à table, lorsque mon ami a entendu violemment touſſer & éternuer dans une petite chambre voiſine, qui étoit une eſpece de buanderie. Inquiet de ce que ce pouvoit être, il y eſt enfin entré lui-même, quoique ſa femme fit ce qu'elle put pour l'en empêcher; & il y a trouvé un jeune homme preſque étouffé par la vapeur du chaudron préparé pour la leſcive: il l'en a fait ſortir avec violence; & l'on juge bien que cette aventure a fait grande rumeur dans la maiſon. Le mari vouloit battre ſa femme & tuer le galant; mais les voiſins ſont accourus au bruit, & on les à fait ſauver l'un & l'autre. Pour moi, qui n'aime pas à me trouver dans les bagarres, je ſuis revenu chez moi. Mais, que dis-tu, ma chere amie, ajouta le bon Vinciolo, de cette aventure, & de la conduite de l'épouſe d'Ercolan? La jeune femme ne fut embarraſſée qu'un inſtant; & prenant tout d'un coup ſon parti; en vérité, répondit-elle, je la blâme beaucoup; d'autant plus, ajouta-t-elle, mon cher, que votre ami Ercolan eſt grand, bien fait, & que ſa femme n'eſt ni jeune ni belle. -- Il eſt vrai. -- Et le galant, comment l'avez-vous trouvé? -- Ma foi, pas trop joli non

plus. -- Ah ! fi, cette femme eſt horriblement coupable ; c'eſt une coquine qu'il faut faire enfermer.

Tandis que la jeune femme tenoit ce bon propos, le mari entend du côté de l'écurie, un grand cri ſuivi de quelques ſoupirs, & même de quelques juremens faits entre les dents. Il s'étonne, il ſe trouble : enfin, craignant que ce ne fût un voleur, il veut éclaircir le fait. Il prend la chandelle, entre dans l'écurie, & trouve le jeune homme, qu'un âne, qui venoit de rompre ſon licol, avoit pourſuivi juſques derriere la cage à poulets, & qui étoit un peu bleſſé d'un coup de pied ou d'une ruade. Il le prend par la main, & le ramene dans la ſalle auprès de ſa femme. Madame, lui dit-il, vous blâmiez tout à l'heure la femme d'Ercolan ; vous diſiez qu'il falloit l'enfermer : à préſent jugez-vous vous-même : & quels torts puis-je avoir avec vous ? n'etes-vous pas la femme de Pérouſe la mieux vêtue, & celle dont le mari a le plus de complaiſance.......... ? Alte-là, dit la jeune femme : je ne forme aucune plainte contre vous, *fors* un point... Quand j'ai dit que ma voiſine avoit grand tort, c'eſt que ſon mari eſt jeune & vigoureux, qu'elle n'eſt ni jeune ni jolie,

& que le galant, à ce que vous dites, ne l'eſt pas non plus : mais ici tout eſt différent........... Vinciolo, après y avoir réfléchi un moment ; Ma foi, dit-il à ſa femme, vous avez raiſon : Seigneur, ajouta-t-il, en ſe retournant vers le jeune homme, faites-nous l'honneur de ſouper avec nous, après quoi je vous ferai reconduire chez vous en ſûreté : je vous demande votre amitié, & excuſe du coup de pied que mon âne vous a donné.

On eſt bien étonné de trouver un pareil dénouement dans une Nouvelle d'un Auteur Italien, & écrite en Italie au quatorzieme ſiecle.

On ſait que la ſixieme Journée des Nouvelles de Boccace eſt plutôt un recueil de traits & de bons mots que de Contes ; auſſi Marot & Rouſſeau y euſſent-ils plutôt trouvé matiere à des Epigrammes, que La Fontaine à des Hiſtoires de ſon genre. En voici la preuve tirée de la premiere Nouvelle de cette Journée.

Il y avoit à Florence une jeune Dame, jolie, aimable & ſpirituelle, que l'on appeloit Madame Aurette, dont le frere avoit une campagne à quelques milles de la ville. Un jour qu'elle devoit s'y rendre, une voiture ſur laquelle elle avoit compté

lui manqua : un Cavalier Florentin, grand & bien fait, mais qui ne passoit pas pour fort spirituel, & qui étoit son voisin, lui proposa de la mener en croupe sur un bon cheval, &, pour achever de la déterminer, lui promit de lui conter une Histoire qui l'amuseroit infiniment. La Dame y consentit, & ils se mirent en route. Ils ne furent pas plutôt hors de la ville, que le Cavalier commença son récit : mais il s'y embrouilla tellement, qu'il ne savoit déjà plus où il en étoit, lorsqu'ils côtoyoient un petit bois assez agréable & touffu. Madame Aurette, apostrophant alors le beau Conteur : Seigneur Bernardin, lui dit-elle, il me semble que votre talent n'est pas d'abréger les Contes, ni d'en éclaircir les faits : pour moi, qui suis plus vive & plus impatiente, j'aime les dénouemens prompts & agréables : au dénouement donc, Seigneur Bernardin, au dénouement. Le Conteur vouloit poursuivre, mais la Dame en revenoit toujours à son mot : au dénouement. Enfin, Seigneur Bernardin, ajouta-t-elle, votre cheval me fatigue, & votre récit m'excede ; je voudrois bien me reposer. Le Cavalier comprit enfin que ce n'étoit pas par son éloquence qu'il pouvoit séduire

les Dames : ils mirent pied à terre ; & Bernardin ayant confié ſon cheval à la garde de ſon valet, il engagea la Dame à entrer dans le bois, pour ſe repoſer ſur l'herbe verte & fleurie.

La Fontaine, Moliere & Dancourt ont tant puiſé dans la ſeptieme Journée, qu'il m'a paru qu'il n'y avoit plus rien à y prendre.

La huitieme n'a fourni que deux Contes à La Fontaine ; la Femme avare, & les Rémois : les autres ne méritoient pas qu'il en fît uſage.

Il a pris auſſi les trois ſeuls bons Contes qui ſoient dans la neuvieme Journée : tout ce que j'ai à y remarquer d'ailleurs, c'eſt que dans l'avant-dernier on attribue à Salomon, le plus ſage des Rois, & l'un des Patriarches de l'Ancien Teſtament, un Proverbe auquel il n'a ſûrement jamais penſé ; le Conte eſt même fait pour prouver la juſteſſe du Proverbe : le voici en François dans le vieux langage de Laurent de premier Fait.

Bon & mauvais cheval ont beſoin d'éperon ;
Bonne & mauvaiſe femme ont beſoin du bâton.

La dixieme & derniere Journée du Décameron eſt toute remplie d'Hiſtoires

intéressantes & non gaillardes ; les plus fameuses sont celle de Tite & Egesipe, qui a été plusieurs fois ralongée, réimprimée en vers, en prose, en Latin, en François ; on en trouvera l'extrait dans la Bibliotheque des Romans, à la suite de ceux que nous avons déjà cités dans cet article ; & celle de Grisélidis, qui est encore plus connue & plus intéressante que l'autre.

Urbain le Méconnu.

Nous avons annoncé qu'il y avoit un second Ouvrage de Boccace, qui avoit été traduit & même imprimé dès le quinzieme siecle : c'est le petit Roman ou Nouvelle d'Urbain le Méconnu, fils de l'Empereur Fréderic Barberousse. Quelques Auteurs ont douté que cet Ouvrage fût de Boccace ; cependant on y reconnoît son style & sa maniere de conter. Il est assez rare en Italien, & la premiere édition en cette Langue est sans date : mais il faut bien qu'elle soit plus ancienne que l'an 1500, puisque celle en François, qui est sûrement du quinzieme siecle, est annoncée comme traduite de Boccace. Quoi qu'il en soit, le simple canevas que nous allons tracer de cette Histoire prouvera qu'elle est intéressante & singuliere : mais on ne doit pas lui faire l'honneur de

la compter parmi les Romans historiques, quoiqu'elle porte en tête le nom d'un Empereur bien connu, celui de Fréderic Barberousse ; car nous ne voyons aucune circonstance dans la Vie de cet Empereur, sur laquelle puisse être fondé le Conte dont voici le précis.

L'Empereur Fréderic Barberousse étant à Rome s'amusoit souvent à aller à la chasse des bêtes fauves dans les forêts de la Romagne, & à poursuivre des cerfs qui le menoient fort loin. Un jour il se trouva ainsi perdu, à portée d'une petite cabane dans laquelle il apperçut de la lumiere. Il y frappa, y entra, & n'y trouva qu'une fille de quinze ans très-jolie, que sa mere avoit placée assez mal à propos dans cette cabane à l'écart, pour la soustraire au danger qu'elle avoit couru elle-même, étant servante d'une auberge à la porte de Rome. La bonne femme n'avoit pas réfléchi qu'une fille sans défense est aussi exposée qu'une fille souvent attaquée, mais qui peut être communément préservée du danger, à moins qu'elle ne s'y précipite elle-même. L'Empereur passa la nuit dans cette chaumiere, & trouva la belle Sylvestrine aussi innocente que jolie. Elle ne put, ou peut-être ne

voulut point refuser de se prêter aux désirs du Chasseur, qu'elle vit bien qui étoit un grand Seigneur, quoiqu'elle ne connût pas toute la grandeur de son rang. Fréderic lui donna un anneau, & tout l'argent qu'il avoit sur lui, qui faisoit une somme considérable pour une fille de cette espece; & la pauvre fille l'ayant reconduit le lendemain sur le chemin de Rome, elle alla conter à sa mere la mésaventure, ou, si l'on veut, la bonne fortune qu'elle avoit eue la nuit précédente. La bonne femme s'en consola au moyen de l'argent qu'elle reçut; & s'étant apperçue peu de temps après que sa fille étoit grosse, elle la fit accoucher secrétement. Elle mit au monde un garçon, à qui on donna le nom d'Urbain. Il fut élevé comme le fils d'une servante d'auberge; d'ailleurs il montra de bonne heure qu'il avoit de l'esprit, des talens naturels, & les dispositions les plus heureuses pour la Cour & pour la guerre. Il étoit bien fait & beau, & non seulement avoit dans la figure les traits de l'Empereur, mais même il ressembloit, à s'y méprendre, à un fils légitime que ce Monarque avoit eu de l'Impératrice Smaragde, & qui étoit à peu près de l'âge d'Urbain. Ce jeune Prince s'appeloit Spéculo.

Ces deux enfans du même pere, mais élevés si différemment, avoient atteint l'âge de puberté, lorsque des Ambassadeurs du Soudan de Babylone arriverent à Rome chargés de négocier la paix entre le Monarque Mahométan & l'Empereur Chrétien : mais ils ne vinrent à bout que de convenir d'une treve. Ils avoient apporté avec eux le portrait de la fille du Soudan, qui étoit très-belle, & ils le montrerent, dans l'espérance que ses charmes feroient impression sur le Monarque ou sur son fils, & engageroient l'un ou l'autre à désirer de l'épouser, & d'assurer par-là une paix solide entre les deux Empires. Mais Fréderic & Spéculo le virent avec indifférence : il n'y eut que trois Florentins, adroits & fripons, qui fonderent sur ce portrait le projet d'un complot assez singulier. Ils étoient logés dans l'auberge où Urbain servoit avec sa mere, & ils avoient remarqué l'extrême ressemblance qui étoit entre ce garçon & le Prince de Rome; là-dessus ils formerent leur plan : ce fut de conduire Urbain à Babylone; de lui faire jouer le rôle de Spéculo, & de lui faire épouser la fille du Soudan. Ils exécuterent ce projet avec un succès sans doute surprenant; car,

ayant fait équiper ſecrétement un vaiſſeau ſur lequel ils s'embarquerent, ils aborderent en Syrie ; & s'étant rendus à Babylone, ils entrerent dans cette ville avec un air de myſtere, ſe logerent avec leur prétendu Prince dans une maiſon, & firent à pluſieurs perſonnes la fauſſe confidence, que l'héritier de l'Empire Romain s'étoit échappé de la Cour de ſon pere pour venir demander en mariage la Princeſſe de Babylone. Le Sultan, en ayant été informé, crut s'aſſurer de la vérité de cette hiſtoire, en interrogeant ceux de ſes Miniſtres qui avoient été à Rome, & les chargea de voir ſi l'étranger qui étoit arrivé étoit bien véritablement le Prince Spéculo. Urbain lui reſſembloit ſi parfaitement, qu'ils y furent trompés : d'ailleurs le faux Prince ſoutint très-bien la gageure, & répondit à merveille à toutes leurs queſtions. Enfin, le Soudan fut ſi parfaitement la dupe de cette maſcarade, qu'il livra ſa fille, avec des richeſſes conſidérables & des bijoux précieux, aux impoſteurs, dont l'intention étoit d'en fruſtrer non ſeulement ceux au nom de qui ils les avoient obtenus, mais même le pauvre Urbain. Tandis que celui-ci voguoit tranquillement avec eux, & reprenoit le

chemin d'Italie, ces coquins ayant engagé la Princesse & son époux à se reposer pendant un jour & une nuit dans une isle assez agréable, mais déserte, dans laquelle ils avoient fait tendre un pavillon, les y laisserent pendant leur sommeil avec une vieille esclave, & prirent le chemin de Genes, emportant toutes les richesses des nouveaux époux, espérant bien de se mettre à l'abri de toutes les recherches, tant de la part du Soudan que de celles de l'Empereur.

Urbain & la Princesse, à leur réveil, se trouvant abandonnés, se désespéroient, & se croyoient sans ressource, condamnés à mourir de faim dans le pays où on les avoit laissés. Tel eût été effectivement leur sort, si un vaisseau Napolitain, passant près de cette isle, ne les avoit apperçus, & heureusement secourus. Il ne leur restoit aucunes provisions, mais seulement la magnifique tente sous laquelle ils étoient couchés. Elle servit à payer leur passage jusqu'à Naples, & à peine leur resta-il de quoi s'acheter des habits de Pélerins, avec lesquels ils arriverent, en demandant l'aumône, jusques à Rome. Urbain, tombé dans cette détresse, avoit bien été obligé de découvrir son secret à la Princesse;

mais celle-ci, vraiment attachée à lui depuis leur mariage, le ſeconda de ſon mieux, pour le tirer, auſſi bien qu'elle, d'embarras. Ils gagnerent l'auberge dans laquelle la mere d'Urbain étoit encore ſervante : elle reconnut ſon fils, l'embraſſa mille fois, & crut ſans peine l'hiſtoire menſongere qu'il lui fit en lui préſentant la Princeſſe Zaïre comme une Demoiſelle Sarraſine qu'il avoit eu le bonheur d'épouſer, qui lui avoit apporté de grandes richeſſes, qui leur avoient été enlevées par des Florentins avec leſquels ils s'étoient embarqués, & qui les avoient abandonnés dans une iſle déſerte.

Cependant le Prince Spéculo étoit mort, & l'Empereur en étoit inconſolable. Urbain crut que c'étoit-là le moment de ſe préſenter, & que ſa reſſemblance avec le défunt le feroit bien recevoir : il ne ſe trompa pas. L'Empereur alla même juſqu'à s'expliquer avec lui ſur ſa naiſſance. Le jeune Aubergiſte lui dit tout ce qu'il en ſavoit ; ſa mere ſeule pouvoit éclaircir le reſte : on la fit venir. L'Empereur la reconnut, auſſi bien qu'un anneau, dont, entre autres richeſſes, il l'avoit gratifiée dans la ſeule journée pendant laquelle il l'avoit connue vingt-cinq ans auparavant.

Urbain se trouva donc le véritable & même l'unique fils de Fréderic. Cela étant, Zaïre fut présentée à l'Empereur comme une grande Princesse digne en effet d'être sa belle-fille : on juge bien qu'il l'agréa, & qu'on donna à l'occasion de cette reconnoissance & de ce mariage de très-belles fêtes, auxquelles les traîtres Florentins eurent l'imprudence de vouloir assister. Urbain & Zaïre les reconnurent : ils furent arrêtés, & méritoient la mort ; mais ils en furent quittes pour être condamnés à une prison perpétuelle.

Le fameux Roman des sept Sages de Rome, autrement dit le Dolopatos, la Malmarâtre ou le Prince Erastus, qui avoit été connu en manuscrit dès le commencement de ce siecle-ci, dans le précédent, & peut-être même dès le treizieme, car on en fait remonter l'origine jusques au regne de Saint Louis, fut imprimé en 1492. Cette édition, que nous avons sous nos yeux, ainsi que plusieurs des manuscrits, est curieuse & singuliere : mais nous devons encore prier nos Lecteurs d'en rechercher l'extrait dans le premier Volume d'Octobre 1775, de la Bibliotheque des Romans.

Le Dolopatos, ou Roman des sept Sages.

Le Triomphe des neuf Preux a été im-

Le Trio-

phe des neuf Preux.

primé dès 1487, & composé peu avant par l'ordre du Roi Charles VIII. Cet Ouvrage singulier, qui commence par la vie fabuleuse & romanesque d'Hector, fils de Priam, Roi de Troie, & finit par celle du Connétable Du Guesclin, est aussi extrait dans le premier Volume de la Bibliotheque des Romans, Juillet 1775.

Chronique de l'Archevêque Turpin.

La prétendue Chronique de l'Archevêque Turpin, qui est la base de presque tous les Romans de Chevalerie de la classe de Charlemagne, a aussi quantité de manuscrits écrits au commencement du quinzieme siecle, & a été imprimée à la fin de ce même siecle par les soins de Robert Gaguin, Général des Mathurins, Bibliothécaire & Conseiller des Rois Charles VIII & Louis XII, mort en 1501. Nous ne répéterons point ce qui est dit aussi de cette Chronique dans la Bibliotheque des Romans, premier Volume de Juillet 1777. Nous allons passer à d'autres Ouvrages que nous n'avons pas encore eu occasion de faire connoître

Olivier de Castille & Artus d'Algarbe.

Philippe Camus, Flamand, traduisit ou composa, à la requête, dit-on, du Sire de Croy, le Roman d'Olivier de Castille & d'Artus d'Algarbe. Il y en a eu deux éditions de Geneve; la premiere sans

date, & la seconde de 1482. Ainsi c'est bien à présent le moment d'en parler: d'ailleurs, de toute façon, il en vaut la peine : nous allons mettre nos Lecteurs en état d'en juger par un court extrait, que la simplicité du sujet rendra aisé, & auquel la naïveté du style original, que nous employerons quelquefois, pourra fournir quelques agrémens.

Peu de temps après le regne de Charlemagne, la Castille étoit gouvernée par un bon & sage Roi, qui avoit épousé la Princesse de Galice, belle & honnête Dame, dont il fut cependant long-temps sans avoir des enfans. Enfin, ces deux illustres époux adresserent tant de vœux au Ciel, qu'ils en obtinrent un fils, qui fut nommé Olivier; mais la Reine mourut peu de jours après l'avoir mis au monde, & bientôt les Castillans presserent leur Roi de contracter une autre alliance. Après s'en être défendu quelque temps, il y consentit. Son choix tomba sur une jeune Reine, veuve du Roi d'Algarbe. Elle étoit belle, bien faite, vive & galante Elle n'avoit eu du Roi son premier époux qu'un fils nommé Artus, qui étoit de l'âge d'Olivier. Elle le mena avec elle à la Cour de Castille, & il y fut élevé avec

le Prince de ce pays. Bientôt ces deux enfans s'aimerent tendrement. Ils avoient les mêmes inclinations, les mêmes agrémens, les mêmes graces & talens naturels. La Reine avoit pour son fils les sentimens de la mere la plus tendre; malheureusement elle en conçut bientôt d'autres aussi vifs,. mais d'un autre genre, pour le jeune Olivier. Quand il eut atteint, aussi bien que son compagnon, l'âge de porter les armes, le Roi les arma l'un & l'autre Chevaliers, & donna à cette occasion des fêtes & des tournois. La Reine étoit enchantée des succès de son fils; mais ceux d'Olivier l'enflammoient: elle résista tant qu'elle put à la passion impérieuse que son beau-fils lui avoit inspirée, & n'en étant plus la maîtresse, elle résolut de la lui déclarer. Les deux jeunes gens étoient inséparables, & elle fut longtemps sans trouver l'occasion de parler sans témoin à l'objet de son amour: enfin elle en saisit une. Nous ne rapporterons point, d'après l'Auteur original, la conversation de cette Phedre nouvelle avec son Hypolite: elle est écrite avec une naïveté, qui, à certains égards, pourroit paroître fort agréable, & qui n'est cependant point du goût présent. Il suffira à nos Lecteurs

de

de ſavoir que le jeune Prince fut d'abord étonné & enſuite indigné de l'effronterie de ſa belle-mere; qu'il rougit pour elle encore plus que pour lui; & que, comme elle devenoit preſſante, il la repouſſa rudement, & s'attira cette nouvelle déclaration menaçante, qu'elle ſeroit dorénavant ſa plus mortelle ennemie. Le jeune Olivier, déſolé de cette aventure, ne crut pas devoir reſter plus long-temps à la Cour de Caſtille; mais il voulut cacher ſa fuite à ſon pere, & ſur-tout à ſon cher Artus. Dès le ſoir même il ſe confia aux ſoins d'un ſerviteur fidele, qui lui procura la facilité de s'embarquer ſur un navire qui faiſoit voile pour Conſtantinople. Il laiſſa ſur la table de ſa chambre deux lettres: dans l'une adreſſée à ſon pere, il ſe garda bien d'expliquer quel étoit le véritable motif de ſon départ; il lui annonçoit ſeulement qu'il alloit chercher des aventures, & vouloit prouver à tout l'univers qu'il étoit digne du ſang dont il ſortoit: l'autre étoit pour le Prince d'Algarbe; en lui parlant de ſon départ avec la même diſcrétion, & lui témoignant le plus vif regret d'être obligé de s'éloigner de lui, il lui envoyoit un flacon rempli d'une liqueur dont un Magicien lui avoit fait préſent, &

le prioit, au nom de leur tendre amitié, d'en conserver précieusement ce gage, & de regarder tous les jours dans quel état étoit cette liqueur : *Car*, lui disoit-il, *si je ai aulcunes maulvaises aventures, cette eau claire se changera, & deviendra de couleur noire, qui sera signe de mon déplaisir ; & lors, mon loyal frere & compagnon, je vous prie que veulliés partir, & non jamais vous arrêter que vous n'ayiés nouvelles de moi.*

La fuite d'Olivier plongea le Royaume de Castille dans l'inquiétude & l'affliction, quoique personne n'en pénétrât la véritable cause. Le Roi, la Reine & Artus en tomberent tous trois malades de regret, mais par des motifs bien différens. Son pere, comme le plus vieux & le plus foible, mourut. Artus, malgré sa grande jeunesse, déjà reconnu pour sage, prudent & vaillant, fut déclaré Régent du Royaume pendant l'absence d'Olivier, & d'ailleurs n'avoit d'autre consolation que de regarder tous les jours l'eau du flacon, qu'il voyoit constamment claire & nette.

Cependant le Héros de cette Histoire fit connoissance dans le navire sur lequel il s'étoit embarqué, avec un Chevalier étranger qui lui parut digne de son amitié

& de son estime, par les graces de son esprit & l'honnêteté de sa façon de penser. Ils devinrent amis intimes. Au moment qu'ils étoient prêts à passer le Détroit de Gibraltar, un vent terrible les surprit, les empêcha d'entrer dans la Méditerranée, & les écarta si bien de leur route, qu'après avoir été plusieurs jours ballottés par la mer, ils furent jetés sur une côte également inconnue à l'un & à l'autre, mais que bientôt le Chevalier, ami d'Olivier, reconnut pour être celle de sa patrie; car il étoit Anglois, & s'appeloit Talbot. Leur bâtiment ayant échoué sur ce rivage, ils se sauverent comme ils purent, & entrerent dans le pays. Talbot ne put résister au désir de retourner à Cantorberi, lieu de sa naissance; il s'y trouva bientôt assailli d'un nombre considérable de créanciers, qui, quoiqu'il leur eût abandonné tous ses biens, le persécuterent encore pour le reste de ce qui leur étoit dû, non par lui-même, mais par des malheureux pour qui son bon cœur & sa générosité l'avoient engagé à répondre. Talbot succomba au chagrin que lui causerent ces persécutions, & mourut, malgré tous les soins que prit de lui son ami, qui, par bonheur, avoit sauvé sa bourse du nau-

frage. Il y avoit dans cette partie de l'Angleterre une loi assez dure, établie contre ceux qui mouroient insolvables : c'est que leurs corps ne pouvoient recevoir les honneurs de la sépulture qu'ils n'eussent payé ce qu'ils devoient à leurs créanciers. Olivier, voyant la mémoire de son ami exposée à cet affront, employa la meilleure partie de ce qui lui restoit dans sa bourse à satisfaire ses créanciers, & à les engager à consentir que l'on ensevelît Talbot : il fournit encore à tout ce qui étoit nécessaire pour achever la cérémonie ; & ce ne fut qu'après cela qu'il quitta Cantorberi pour se rendre à Londres, où la plus brave Chevalerie de l'Europe étoit invitée à un superbe tournoi. On devoit y combattre trois jours de suite ; le premier, à cheval & à la lance, & les deux autres à pied ; l'un à l'épée tranchante, & l'autre à la hache. Les Juges du camp étoient des personnages très-distingués ; savoir, dix Princes & Chevaliers Anglois du premier rang, & autant de Princesses & de Dames, auxquelles on avoit aussi confié cette commission, parce qu'on devoit juger de la bonne grace & de la courtoisie des Chevaliers, autant que de leur force & de leur valeur. On n'en sera pas étonné,

quand on ſaura que le prix que l'on pouvoit remporter dans cette ſuperbe joûte étoit la main de la Princeſſe Helene, fille unique du Roi d'Angleterre, & ſeule héritiere de ſon trône. Olivier, dès qu'il fut informé de toutes ces circonſtances, eut le plus grand déſir de ſe ſignaler dans une auſſi belle occaſion : malheureuſement il s'étoit ruiné à faire enterrer ſon ami Talbot, & il ne lui reſtoit dans ſa bourſe qu'une ſomme très-mince, dont il employa une partie pour acheter des armes très-communes & un aſſez mauvais cheval. En cet équipage, il prit le chemin de Londres : mais, ayant été obligé de traverſer une forêt, il fut attaqué par une troupe de voleurs : il mit pied à terre & ſe plaçant derriere un arbre pour ſe mieux défendre, il tua deux de ces brigands, & mit les autres en fuite. Ceux-ci, en ſe ſauvant, emmenerent ſon cheval, & le priverent par-là du reſte de ſon argent, ſa bourſe étant attachée à l'arçon de ſa ſelle. Notre Héros ſe trouva alors dans le plus grand embarras : il ne ſavoit comment s'en tirer & continuer ſa route, lorſqu'un grand homme habillé de blanc, avec un viſage pâle & ſépulcral, ſe préſenta à lui. *Olivier de*

Castille, lui dit-il, *ne soyez mal content si je vous ôte de votre triste pensée.* Olivier fut fort étonné de s'entendre nommer dans un pays si éloigné du sien, où il croyoit n'être connu de personne. Cependant il demanda au fantôme à qui il avoit affaire. *Ne t'en inquietes point*, répondit le Chevalier blanc; *promets moi-seulement que, si tu remportes les prix au tournoi, dans quelque temps que je te les demande, tu les partageras avec moi; & aussi-tôt te mettrai en état d'y paroître en noble Chevalier, & d'augmenter en cette occasion ton loz & ta gloire.* Olivier promit au fantôme tout ce qu'il voulut, & celui-ci lui montra de loin un Hermitage, dans lequel il lui conseilla de se rendre. Il y fut très-bien reçu, y soupa bien, y passa la nuit; & le lendemain, reprenant le chemin de Londres, il trouva à la porte un superbe cheval noir, caparaçonné de drap d'or, sur lequel étoit une armure complette d'or bruni. Elle lui fut présentée par un principal Ecuyer suivi de quinze autres, ceux-ci d'un pareil nombre de Pages, après lesquels venoient quinze Palefreniers. Olivier n'hésita pas à se mettre à leur tête, & arriva au camp, où le tournoi étoit déjà commencé. Chaque jour plu-

ſieurs Rois & Princes occupoient la carriere en courant à cheval & rompant des lances : ceux qui s'étoient ſignalés d'abord étoient, 1°. un Prince d'Ecoſſe ; 2°. Maconnor, un des ſept Rois de l'Irlande. La Princeſſe Helene étoit aſſiſe à côté du Roi ſon pere ſur un trône brillant, & ſa vue engagea de plus en plus le Prince d'Eſpagne à ſe ſignaler pour la mériter. Il s'approcha de la barriere ; elle lui fut ouverte, & il commença à courir : mais ne pouvant détacher ſes yeux de deſſus la Princeſſe, il ſe comporta d'abord avec tant de maladreſſe, que du bout de ſa lance il renverſa un échafaud ſur lequel étoient pluſieurs ſpectateurs : heureuſement qu'aucun ne fut tué ; & cet accident donna lieu de rire à toute l'aſſemblée. Le Champion étant tiré par ces huées de ſa diſtraction, en eut honte ; & pour réparer ſa faute, s'adreſſa au redoutable Maconnor, Roi d'Irlande, & le renverſa & ſon cheval ſur lui : auſſi-tôt les Hérauts s'écrierent : *Honneur à l'aventureux Chevalier Noir, qui du premier coup a renverſé cent perſonnes, & du deuxieme un fort Roi !* Olivier, conſolé par cette honorable proclamation, & ayant de nouveau vaincu le Prince

d'Ecoſſe, & un troiſieme Chevalier, remporta le prix, & eut tout l'honneur de cette journée; mais il ſe déroba aux applaudiſſemens, & retourna coucher dans l'Hermitage d'où il étoit parti le matin, & reparut le lendemain dans la lice ſuivi du même cortége; avec cette différence, que lui & toute ſa ſuite étoient vêtus d'écarlate. Il combattit à pied à l'épée, & abattit la tête d'un autre des ſept Rois d'Irlande. Le troiſieme jour, lui & ſes gens étoient armés & vêtus de blanc: le combat à la hache lui fut auſſi favorable; & tout de ſuite, étant ſuivi de quelques étrangers, il eſſaya d'enlever le grand étendard des Anglois, qui étoit défendu par les plus braves Chevaliers de leur nation. Malgré les efforts de ces derniers, il s'en empara, & l'emporta dans ſa tente: mais, comme il n'avoit voulu que donner des preuves de ſa valeur, il le rapporta en triomphe au Roi d'Angleterre, & le mit aux pieds de la Princeſſe. Il fut auſſitôt jugé par les Seigneurs & les Dames, & proclamé par les Hérauts comme vainqueur, & méritant tous les prix du tournoi. Le Monarque Anglois l'accueillit avec diſtinction, & lui demanda à pluſieurs re-

prifes, mais inutilement, de quel pays il étoit Prince, jugeant bien à fon train que c'étoit un grand Seigneur. Il refufa de s'expliquer : on voulut inutilement interroger les gens de fa fuite ; tout avoit difparu. Olivier en fut un moment inquiet ; mais quand on l'eut conduit dans un appartement pour fe défarmer, il y vit avec plaifir de nouveaux Ecuyers qui lui étoient envoyés par le Chevalier blanc, & qui lui préfenterent des habits fuperbes. Il s'en revêtit, & retourna à la Cour, où tout le monde admira fa bonne grace & fa magnificence. Les queftions recommencerent ; mais il n'y répondit autre chofe, finon qu'il étoit un pauvre Gentilhomme Efpagnol. On n'en crut rien ; on vit bien qu'il y avoit là-deffous du myftere ; *&*, dit le Roman, *y avoit peu de Damoifelles à marier qui n'euffent voulu qu'Olivier les eût conquifes à force d'armes, comme avoit fait la belle Helene.* Le foir même il y eut un grand bal : Olivier y danfa d'abord avec Helene, enfuite avec plufieurs autres Dames & Demoifelles : il parla & chanta au fouper qui précéda ; & les Dames qui avoient été choifies pour juger de la bonne grace & des talens, lui en adjugerent le prix d'une voix unanime.

Le lendemain, le Roi d'Angleterre voulut qu'on publiât avec éclat dans toute la ville le triomphe du Chevalier inconnu ; & les Hérauts, s'étant promenés d'abord ſur la grande place du Palais, enſuite dans les principales rues & aux portes de la ville, accompagnés de tymbales & de trompettes, crierent à haute voix : *Honneur au Chelier noir, rouge & blanc, fleur & élite de la Chevalerie, preux & vaillant, qui, par force d'armes, a triomphé de tous combattans, & remporté le prix des joûtes, au jugement des preux & antiques Chevaliers de la Cour de notre Roi ; & qui, au bal, ballets & divertiſſemens, a remporté le doux prix de gentilleſſe & courtoiſie, au jugement des nobles & amoureuſes Dames de la Cour de notre belle Reine* ! Les prix qu'Olivier reçut, furent un magnifique collier d'or enrichi de diamans, que la Reine lui mit au col, & un bouquet de roſes, qu'il reçut des mains de la Princeſſe. Cependant le ſage Roi ne voulut point tout d'un coup livrer ſa fille & l'héritiere de ſon Royaume à un jeune homme dont la naiſſance n'étoit pas encore connue, & dont la conduite devoit être éprouvée pendant un temps ſuffiſant. Il exigea qu'il reſtât pendant un an à ſa Cour

avant que de pouvoir aſpirer à la main d'Helene. Olivier conſentit avec reſpect & ſoumiſſion à cet arrangement, & demanda pour toute grace, d'être pourvu pendant ce temps de la charge de premier Ecuyer tranchant de la Princeſſe, & d'avoir l'honneur de la ſervir tous les jours à table. On trouva que les fonctions de cet emploi étoient un peu ſubalternes pour un homme qui devoit un jour occuper le trône; mais l'amoureux Olivier déclara qu'il s'honoreroit de tout emploi & fonction qui l'approcheroit tous les jours de ſa Princeſſe; *qui tant haulte & belle Dame étoit, qu'elle ne pouvoit être ſervie par trop bon Chevalier.* Il y avoit une circonſtance agréable dans la réception d'Olivier à la charge qu'il briguoit : c'eſt qu'il devoit prêter ſerment entre les mains de la Princeſſe, & ſe déclarer ſon homme lige; & le baiſer de fidélité faiſoit partie de cet hommage : *Ainſi donc*, dit le Roman, *la belle Helene le baiſa moult doucement, couchant ſa bouche contre la ſienne; le baiſer tranſperça à Olivier le cœur, s'y logea bien avant, & onques depuis ne s'en départit.*

Toujours occupé à regarder ſa Princeſſe quand il la ſervoit à table, il étoit inat-

tentif & diſtrait. *A donc un jour la belle & bonne Helene s'apperçevant qu'il pouſſoit des ſoupirs d'amour, avoit les yeux ſur elle, & que cependant elle n'avoit rien devant ſoi de tranché pour manger; pour ce,* lui dit-elle, *Olivier, mon loyal ami, ſi mangerois-je bien ſi vous me donniez de quoi; & lui, tout honteux, commença à la ſervir: mais comme celui-ci n'avoit pas ſon entendement bien préſent, il ſe coupa le pouce preſque tout jus, juſqu'à los. Helene fut déplaiſante quand à ce point le vit pour l'amour d'elle, le conſola, & bientôt par douces paroles rappela la paix dans ſon ame: mais la grevoit autant le long délai apporté par ſon pere, comme déplaiſoit à ſon amant.* Heureuſement ce délai fut abrégé. Les ſept Rois d'Irlande, mécontens de ce que le Roi avoit choiſi un étranger de préférence à eux, pour donner ſa fille, porterent la guerre en Angleterre, & s'emparerent d'abord de quelques places. Olivier fut mis à la tête des troupes Angloiſes, reprit les places, les chaſſa de la Grande-Bretagne, & les pourſuivit juſques en Irlande: il les y battit même, ſoumit leurs Etats; & les ayant fait priſonniers, les amena en triomphe à Londres; ils en furent quittes pour prêter foi &

hommage au Monarque Anglois, & dépofer à fes pieds leurs couronnes, qu'il leur rendit auffi-tôt. De fi brillans fuccès, fruit d'une feule campagne, hâterent le mariage fi défiré par les deux amans. Leurs noces fe célébrerent avec magnificence. Philippe Camus entre dans des détails fur la premiere foirée de leur mariage, qui fe reffentent de la naïveté du XVeme fiecle. Il fait tenir au bon Roi d'Angleterre des propos tels qu'en tiendroit aujourd'hui un Bourgeois du mauvais ton qui marieroit fa fille. Ces groffes gaietés ne doivent jamais être fuppofées avoir été à l'ufage des bouches royales; ainfi nous les fupprimons : il nous fuffit de dire que ces deux époux, enchantés l'un de l'autre, vécurent heureux & fatisfaits pendant une année, & que la Cour & les peuples d'Angleterre partagerent leur bonheur. Au bout de ce temps, la Princeffe mit au monde deux enfans de l'un & l'autre fexe : le garçon fut appelé Henri & la fille Clarice.

On fera peut-être étonné que pendant tout le temps dont nous venons de parler, Olivier ne fe foit pas inquiété le moins du monde de ce qui fe paffoit en Caftille, & qu'il n'eût pas feulement demandé des

nouvelles de son cher Artus, & de ce qu'étoit devenue sa belle-mere : mais apparemment qu'il étoit uniquement occupé de son amour pour la belle Helene & du bonheur de la posséder. D'ailleurs il faut remarquer que dans ce temps-là il n'y avoit ni Gazettes ni Postes, que les Princes n'avoient point de Résidens dans leurs Cours respectives, & que sans doute l'Angleterre n'avoit rien à démêler alors avec l'Espagne. De son côté, Artus se contentoit de regarder tous les jours le flacon que lui avoit remis son ami ; il en trouvoit l'eau claire & très-limpide, & étoit par conséquent très tranquille sur le sort d'Olivier, lorsqu'un jour, chassant dans une forêt assez éloignée de Londres, sur le rivage de la mer, il tomba dans une embuscade qui lui avoit été dressée par un des petits Rois d'Irlande dont il avoit tué le pere dans un tournoi. Il fut entouré de toute part, enlevé, embarqué & transporté dans la Connacie. On lui fit passer une année toute entiere dans une prison où il fut traité avec la derniere dureté. Sa perte plongea l'Angleterre dans la plus vive douleur : on ne savoit ce qu'il étoit devenu, d'autant plus que ceux qui l'accompagnoient à la chasse, avoient

été tués ou faits prisonniers comme lui. Ce fut alors que l'eau du flacon d'Artus parut troublée & enfin très-noire. Le Roi d'Algarbe comprit que son ami étoit malheureux & avoit besoin de son secours; &, suivant sa promesse, il se détermina à partir pour l'aller chercher, quoique sûrement il ne sût de quel côté il devoit tourner ses pas. Il nomma un Régent pour la Castille, & renvoya dans le Royaume d'Algarbe la vieille Reine sa mere. Ensuite il traversa l'Espagne & la France, & s'embarqua à Calais pour l'Angleterre, n'étant pas plus assuré de trouver son ami là plutôt qu'ailleurs : mais, au lieu d'arriver dans cette isle, une tempête le jeta dans une autre qui étoit tout-à-fait inconnue aux Mariniers qui le conduisoient : c'étoit l'Irlande. Le navire s'étant brisé, chacun se dispersa dans le pays comme il put : Artus le parcourut au hasard, & eut beaucoup à souffrir, n'entendant point la langue, & n'y connoissant personne. Comme le pays étoit fort couvert de bois, il tua un lion & un tigre furieux; mais il fut blessé par ces deux bêtes féroces, & étoit réduit au plus grand danger & au plus triste état, lorsqu'un Chevalier tout blanc lui apparut,

le guérit en un moment de toutes ses blessures ; & lui ayant dit qu'il le connoissoit aussi bien que son ami Olivier, l'instruisit des aventures & des derniers malheurs de celui-ci, & lui apprit le lieu & le chemin de sa prison, & les moyens de le délivrer : mais, comme il y a toujours quelque chose de bizarre dans les circonstances de ces sortes de prodige, le Chevalier fantastique blanc lui ordonna, avant tout, d'aller à Londres, l'assurant qu'il y seroit pris pour Olivier, & qu'il tranquilliseroit le Roi & la Princesse d'Angleterre : il lui dit que celle-ci, le prenant pour son mari, l'accableroit de caresses : mais il lui recommanda d'éviter de la faire manquer à son devoir, & de partir peu après, sous prétexte d'un pélerinage. Artus accomplit de point en point l'ordre du fantôme, qui lui facilita son passage en Angleterre. Il arrive à Londres, y est reçu avec enthousiasme, voit le Roi & Helene, dont l'un le croit son gendre, & l'autre son mari : il couche avec celle-ci ; mais, au lieu de lui prodiguer des caresses, il allegue le vœu qu'il a fait d'aller, avant tout, à S. Jacques en Galice remercier le Saint Apôtre d'Espagne de la délivrance dont il disoit lui être redevable. Le départ

précipité

précipité du faux Olivier affligea sensiblement la Princesse Angloise, que le vœu avoit déjà mortifié : cependant on le laissa aller ; mais, au lieu de prendre le chemin d'Espagne, il prit celui d'Irlande, & y retrouva le Chevalier blanc, qui le guida si heureusement, qu'il surprit le petit Roi d'Irlande, le fit prisonnier à son tour, & l'obligea de relâcher Olivier, qu'il ramena en Angleterre. Comme le Prince de Castille n'avoit point de cheval, son ami lui prêta le sien, & se mit en croupe derriere lui. Ils regagnoient ainsi Londres, lorsque, causant de leurs aventures, Artus avoua à Olivier qu'il avoit déjà paru dans cette ville, y avoit passé pour lui, & même y avoit couché avec sa femme. Le mari, irrité de cet aveu, sans lui donner le temps de s'expliquer davantage, jette par terre le jeune Roi d'Algarbe, & l'accable d'injures. Artus se cassa la jambe, & Olivier, le laissant là, arriva à la Cour d'Angleterre. On l'y revoit avec enchantement, quoiqu'on lui trouve l'air un peu pensif. Le soir même, sa femme ne peut s'empêcher de lui dire : *Ha ! ha ! doux mari, si n'avez-vous pu accomplir si-tôt le vœu qu'aviez fait à Monseigneur S. Jacques ; cependant m'aviez dit que ne me toucheriez*

avant de l'avoir rempli.......... Ces premiers mots entraînerent une explication qui assura Olivier que son ami n'avoit point abusé des droits que la ressemblance lui donnoit sur sa femme : alors il se repentit de l'avoir si injustement maltraité ; il alla lui-même le chercher au lieu où il l'avoit laissé ; il le reconduisit à Londres, le fit panser avec soin, & le présenta comme son ami, mais sans mettre encore toute la Cour dans le secret de leur naissance & de leurs aventures. Ces deux amis y vécurent pendant quelque temps dans la plus grande union ; mais un accident vint troubler la douceur de leur vie. Une maladie étrange & effroyable survint à Artus : il se trouva couvert d'une lepre effroyable, & tout l'art des Médecins du pays essaya en vain de le guérir. Olivier étoit au désespoir, lorsqu'une voix sépulcrale se fit entendre à lui pendant la nuit, en lui disant que son ami ne pouvoit guérir qu'en buvant du sang tout chaud d'un petit garçon & d'une petite fille mêlé ensemble ; mais qu'il falloit lui cacher quelle étoit la nature de l'affreux remede qu'on lui feroit prendre. Olivier, désirant avec ardeur de guérir son ami, ne vit d'autre moyen que de sacrifier ses propres enfans :

l'amitié l'emporta dans son cœur sur tous les droits de la nature. Il court à l'appartement de ses enfans, s'enferme avec eux, leur coupe la tête, recueille leur sang dans un bassin & le porte à Artus. Il lui fait boire promptement cette horrible liqueur sans lui dire ce que c'est, & lui en frotte tout le corps & le visage. A l'instant la lepre disparoît; & Artus, sain & sauf, embrasse son ami, qui est charmé de sa guérison, mais déchiré par les remords. Enfin, le Prince d'Espagne découvre au Prince d'Algarbe de quel moyen il s'est servi pour opérer cette cure: celui-ci frémit & se désespere; ils courent ensemble à l'appartement des enfans, ils les trouvent gais & bien portans, jouant sur leurs lits; & dès qu'ils voient leur pere ils lui tendent les bras. Le Prince émerveillé, crie au miracle, prend ses enfans dans ses bras, les porte à la grande Eglise, & remercie Dieu de la double grace qu'il vient de lui faire en guérissant son ami & sauvant ses enfans. Le Roi & la Princesse Helene entendant le son des cloches, accourent, s'informent de ce dont il est question, & apprennent les singulieres circonstances de la guérison d'Artus. Olivier leur révele en même temps

quelle eſt la naiſſance de ſon ami & la ſienne. Le Monarque Breton apprit avec plaiſir que ſon gendre étoit Roi de Caſtille ; il étoit juſte & convenable qu'il retournât dans ſes Etats, & y conduisît ſa femme : non ſeulement le Roi d'Angleterre y conſentit, mais il accompagna ſon gendre, ſa fille, & le Prince Artus en Eſpagne. Chacun de ces deux Monarques remonta ſur ſon trône ; & il ſembloit qu'ils n'avoient plus qu'à y mener une vie heureuſe : mais la ſenſibilité de leurs cœurs étoit encore deſtinée à une nouvelle épreuvre. Un jour, de grand matin, que le Roi de Caſtille étoit encore au lit, il entend frapper à la porte de ſa chambre, & demande, qui eſt là ? *Ouvre l'huis*, lui répond-on, *& tu le ſauras.* Olivier prend ſon épée nue à la main, ouvre l'huis, & le premier objet qui ſe préſente à lui eſt le Chevalier blanc. *Soyez le bien venu, mon ami*, dit le Monarque. *Bien ou mal venu*, repliqua le fantôme, *je viens te ſommer de ta parole. Souviens-toi des ſervices importans que je t'ai rendus dans ce fameux tournoi qui t'a valu la main d'Helene : tu me promis alors la moitié de tout ce que tu gagnerois : or, tu as depuis remporté de beaux prix, ob-*

tenu une belle femme dont tu as deux beaux enfans, & l'assurance d'un second & beau Royaume. Partageons : je veux bien, par grace, ne te demander pour cela que ton fils & la moitié de ta fille....... Grand Dieu ! grand Dieu ! s'écria alors lamentablement Olivier : mais un Chevalier, & sur-tout un Roi, doit être exact observateur de sa parole. Je vais te livrer ces victimes........ En même temps, il passe encore une fois dans l'appartement de ses enfans, saisit le jeune Henri, & le livre au fantôme, prend ensuite la tendre & aimable Clarice, & la lui mettant entre les mains, *partages-la*, lui dit-il, *puisque tu le veux* ; non, répond le spectre : *c'est à toi-même à faire ce sacrifice.* Olivier tire son épée, & alloit frapper sa fille ; mais tout-à-coup il se sent arrêter le bras. *Arrête*, *Olivier*, lui dit-on, *je suis l'ame du Chevalier Jean Talbot, à qui tu as fait rendre les honneurs de la sépulture. Par la permission divine, je t'ai depuis rendu d'importans services sous la figure & la forme d'un blanc Chevalier : le Ciel a voulu aussi que je te fisse passer par de rudes épreuves ; mais je peux t'assurer à présent que tu recevras dans ce monde & dans l'autre la récompense de tes vertus.*

A ces mots, l'ombre disparut; le bon Roi de Castille alla faire part à sa femme & à son beau-pere qui étoient encore avec lui, de son étrange aventure. Depuis ce temps, le Ciel parut s'intéresser à tenir fidélement les promesses faites par l'ombre de Jean Talbot. Olivier & Helene passerent le reste de leurs jours au milieu de la gloire & au comble de la prospérité. Leur fils Henri succéda aux Royaumes de son pere & de son aïeul; & Clarice leur fille étant devenue nubile, épousa le Roi Artus d'Algarbe, qui, quoique bien plus vieux qu'elle, ne laissa pas que de lui plaire & de la rendre heureuse.

Histoire de Baudouin, Comte de Flandres.

L'on ne peut douter que l'Histoire de Baudouin, Comte de Flandres, ne doive être placée parmi les Romans du quinzieme siecle, puisque la premiere édition est, dit-on, de Lyon, 1474; du moins en connoissons-nous une de 1478, qui a été suivie de plusieurs autres pendant les dernieres années du quinzieme siecle & les premieres du seizieme. L'Auteur de ce Roman est parfaitement inconnu; le sujet est tiré des anciennes Chroniques souvent fabuleuses de Flandres, de celles aussi suspectes de France, & de l'Histoire des Croisades du treizieme siecle: mais,

quoique le fond en ſoit véritable à un certain point, il eſt chargé de circonſtances ſi fauſſes, ſi étranges, & ſi ridicules, qu'il en eſt totalement défiguré. Cependant ce ne ſont que ces circonſtances ſingulieres que nous allons relever dans le court extrait, ou pour mieux dire, la notice que nous allons donner de ce Roman, qui, tout platement qu'il a été imaginé & écrit, a dû cependant dans ſa nouveauté intéreſſer & amuſer les Dames : d'ailleurs il pourra nous mettre dans le cas de faire quelques remarques hiſtoriques importantes.

Philippe, Comte de Flandres, & en cette qualité Pair de France, étoit filleul du Roi Philippe-Auguſte, qui le chériſſoit avec tendreſſe, le fit élever avec ſoin, & l'arma Chevalier. Un jour que le Comte étoit à la Cour du Monarque, il y arriva des lettres du Marquis de Milan en Lombardie : il imploroit le ſecours du Roi contre les Sarraſins qui étoient deſcendus en Italie, ayant à leur tête un Soudan de Babylone, nommé Claquedent; ils avoient aſſiégé & pris Rome, tué le Pape, les Cardinaux & tout le Clergé, & ayant pénétré dans l'intérieur de l'Italie, étoient venus aſſiéger

la ville de Milan. Philippe-Auguste étoit en ce moment embarrassé dans une guerre avec Jean Sans-Terre, Roi d'Angleterre ; moyennant cela, il ne put se rendre lui-même en Italie : mais le Comte de Flandres s'étant offert d'y passer avec ses vassaux & sujets, dont il pouvoit composer une armée assez nombreuse, Philippe-Auguste l'encouragea à prendre ce soin ; & le Comte, étant retourné dans son pays, fut bientôt en état de rendre ce grand service à la Chrétienté. Arrivé dans le Milanois, il combattit Claquedent, & le força à lever le siége de Milan. Cependant le Marquis fut tué dans une sortie : le Comte vengea sa mort en tuant le Soudan, & lui enlevant son écu, sur lequel étoit représenté un lion noir au champ d'or. Aquilan, fils du Soudan, vengea son pere, reprit à son tour l'écu, & blessa Philippe de Flandres : enfin le Comte de Juliers, son vassal, tombant sur le jeune Prince Mahométan, reprit encore une fois l'écu, acheva de vaincre les Sarrasins, & fit si bien, qu'ils furent repoussés jusques du côté de Rome. Les Flamands les y suivirent, & les forcerent de sortir de cette ancienne Capitale du monde, & de repasser la mer,

Le Comte de Flandres & celui de Juliers, ayant appris que le Roi de France étoit en Gascogne, où il faisoit la guerre au Roi d'Angleterre, s'y rendirent. Alors il s'éleva une grande dispute entre les deux Comtes, au sujet de l'écu du Soudan, qui représentoit un lion, dont chacun vouloit faire ses armes; l'un, parce qu'il l'avoit d'abord conquis, & l'autre, parce qu'il l'avoit repris. Le Roi décida en le leur adjugeant à l'un & à l'autre, à condition que le Comte de Flandres le porteroit plein & sans brisure, & que le Comte de Juliers le porteroit avec une bordure de gueules : de là vient qu'encore aujourd'hui les armes de Flandres & celles de Juliers sont un lion de sable en champ d'or.

Philippe de Flandres étant revenu à Paris avec le Roi Philippe-Auguste, il y mourut, & son fils Baudouin lui succéda. Ce jeune & nouveau Comte avoit du mérite & de la valeur, mais il étoit d'une hauteur insupportable, & avoit la prétention d'être au dessus de tous les Souverains du monde. Le Roi, par une suite des bontés qu'il avoit eues pour son pere, lui proposa d'épouser la Princesse Béatrix sa fille; mais le fier Bau-

douin, ſachant que cette Princeſſe ne devoit lui apporter aucuns Etats, ni lui donner aucun droit à la Couronne de France, en vertu de la loi Salique, la refuſa : le Monarque François en fut aſſez piqué ; mais il diſſimula ſa colere, & l'Empereur de Conſtantinople l'ayant fait prier avec inſtance de la lui accorder, il l'envoya en Grece, où elle monta ſur le trône.

Le Ciel même fut irrité de la hauteur avec laquelle Baudouin avoit refuſé une Princeſſe de France, & la vengeance qui en fut tirée, imprimera ſans doute de la terreur & du reſpect à tous ceux qui ſeroient tentés de commettre une pareille faute. Le Comte de Flandres, chaſſant au ſanglier dans le pays de Vermandois, auprès de Noyon, & s'étant égaré, rencontra une grande & belle Demoiſelle magnifiquement vêtue, qui l'aborda gracieuſement, & lui demanda ſon ſecours & ſon appui. La fierté du Prince n'empêchoit pas qu'il ne fût très-diſpoſé à la tendreſſe ; au contraire, il s'enflammoit aiſément. Il crut avec une facilité vraiment ſurprenante tout ce que voulut lui faire entendre cette beauté de rencontre, qui lui dit qu'elle étoit héritiere d'un

Royaume très-riche de l'Asie, dont Baudouin n'avoit jamais entendu parler; que son pere ayant voulu la marier à un Prince qui lui déplaisoit, elle s'étoit enfuie avec des richesses immenses & une suite nombreuse pour passer en Europe; mais qu'ayant été jetée par la tempête sur les côtes de la Flandre maritime, elle s'étoit sauvée du naufrage seule sur son palefroi, enfin qu'elle étoit parvenue, sans savoir comment, jusques dans la forêt où elle se trouvoit. Baudouin la trouva si jolie, qu'il crut tout ce qu'elle lui dit : il la mena dans son Château, s'enflamma de plus en plus pour elle, lui déclara son amour, & ne fut point étonné de s'entendre répondre, qu'elle n'aimeroit jamais qu'un Prince qui partageroit avec elle un trône brillant. Ce fut avec timidité & crainte d'être refusé, qu'il supplia la prétendue Princesse Asiatique d'accepter son cœur & sa main : la belle fit encore quelques façons, se défendant toujours sur ce qu'il n'étoit ni Roi ni Empereur. Enfin, elle se rendit; & le Comte ayant fait assembler ses Barons & ses grands Vassaux, leur annonça qu'il alloit leur donner pour Souveraine la charmante Elizene (c'étoit le nom de la Demoiselle).

Quelques-uns de ces braves Gentilshommes voulurent lui faire des représentations ; il les reçut très-mal, & maltraita ceux qui trouvoient romanesque l'aventure de la Princesse Asiatique. Les noces se célébrerent avec magnificence ; mais, dès ce jour-là, on remarqua que la Comtesse avoit peu de dévotion à l'Eglise. Au bout de neuf mois, elle donna le jour à deux Princesses : on regarda comme un caprice & une fantaisie très-déplacés, l'éloignement qu'eut la Comtesse pour qu'elles fussent baptisées, & les noms singuliers qu'elle vouloit leur donner, sous prétexte que sa Patrone à elle-même n'étoit pas connue pour Sainte : elle vouloit qu'on les appelât, l'une Junon, & l'autre Pallas : mais, malgré qu'elle en eût, l'aînée fut nommée Jeanne, & la seconde Marguerite. Depuis leur naissance, elle vécut encore douze ans avec son époux : elle le séduisit & l'enchanta si bien, qu'il lui fut toujours soumis, quoiqu'elle eût des défauts qui auroient paru à tout autre insupportables. On voyoit clairement qu'elle étoit ennemie de la piété & de toute sorte de vertus ; elle empêchoit tant qu'elle pouvoit son mari d'assister à l'Office divin ; elle n'alloit jamais elle-même

à la Messe : & si le Comte étoit haut & fier envers les autres hommes, elle l'étoit bien autrement envers lui, & le faisoit ramper sous elle. On la craignoit, & on étoit bien éloigné de l'aimer. Enfin, ce ne fut qu'après douze ans d'union que Baudouin en fut délivré comme nous allons le dire. Un jour qu'il tenoit Cour pleniere, vers le temps de Pâques, qu'on étoit prêt à se mettre à table, & qu'on n'attendoit plus pour servir que la Comtesse, qui n'avoit pas encore fini sa toilette, un vieux Hermite entra dans la salle : il avoit une longue barbe blanche, & étoit appuyé sur son bâton. *Sire*, dit-il au Comte, *je viens vous prier de me donner à dîner.* Le Comte, qui connoissoit le bonhomme pour un saint & pieux personnage, y consentit volontiers : on lui dressa au milieu de la salle une petite table en face de celle de Baudouin. Elizene étant enfin arrivée, on servit, & chacun prit sa place. Mais, dès que la Comtesse & l'Hermite s'apperçurent & se reconnurent, la Dame fut irritée, & ordonna que l'on fît sortir le bon Moine. Baudouin eut la force de prendre son parti, & voulut qu'il restât. La fausse Comtesse grondoit entre ses

dents, & faiſoit des grimaces épouvantables; lorſque l'Hermite élevant tout d'un coup la voix, déclara que c'étoit le Diable même, qui, depuis douze ans, tenoit à la Cour de Flandres la place de la Souveraine; qu'il avoit fait ce qu'il avoit pu pour pervertir le Comte, mais qu'heureuſement il n'avoit pu en venir à bout. En même temps, exorciſant & conjurant le Démon, il lui ordonna, de la part de Dieu, de retourner en enfer, de remettre le corps dont il s'étoit revêtu au lieu où il l'avoit pris, & de déclarer lui-même qui il étoit. Le Diable, avec une voix terrible & des contorſions épouvantables, déclara qu'il étoit le Démon de l'orgueil, & qu'il étoit entré dans le corps d'une Dame très-hautaine & très-inſolente, qui étoit morte, il y avoit douze ans, dans un Château qu'il indiqua, & où il dit qu'il alloit reporter le corps qu'il étoit forcé d'abandonner. En effet, la Comteſſe Diabolique s'envola au même moment par la fenêtre. Le Comte reſta honteux & troublé, & les ſpectateurs furent glacés d'effroi. Baudouin craignit pendant quelque temps, que les filles qu'il avoit eues du Diable ne fuſſent encore des êtres fantaſtiques;

mais l'Hermite l'assura qu'elles étoient bien ses filles; & que même, ayant été baptisées, le Diable n'avoit plus aucun pouvoir sur elles; qu'au reste, il falloit bien s'attendre qu'elles auroient un peu des inclinations maternelles. Nous verrons que le Saint Hermite ne se trompa pas. Il finit par conseiller au Comte d'aller à Rome pour expier le crime, ou plutôt le malheur d'avoir eu pendant douze ans l'accointance du Diable. Baudouin, après avoir laissé ses filles sous la tutelle de Bouchart d'Avesnes, traversa la France, passa le mont Cenis, & arriva à Rome. Le Pape ayant appris son aventure, en fut émerveillé; mais comme sa faute étoit involontaire, il lui en donna l'absolution: il falloit lui imposer une pénitence, il n'en trouva pas de plus convenable que de l'envoyer combattre les Infideles à la Terre Sainte. Le Comte, qui s'en étoit douté, avoit amené avec lui un corps de troupes assez considérable. Il se disposoit à exécuter les ordres du Souverain Pontife, lorsque celui-ci apprit que le Roi de France envoyoit à Constantinople une petite armée commandée par le Comte de Blois, chargé de venger la mort de l'Empereur Grec, gendre de

Philippe-Auguste, qui avoit été détrôné & tué par les Sarrasins. Le Pape ordonna au Comte de Flandres de se joindre avant tout au Comte de Blois ; ainsi ce fut à Constantinople qu'il se rendit d'abord. Les succès qu'y eurent les François & les Flamands furent si grands, que la ville ayant été prise, & Baudouin ayant vaincu Aquilan, Soudan de Babylone, fils de Claquedent, que son pere avoit autrefois combattu & tué en Espagne, reprit Constantinople, &, comme le plus puissant de tous ceux qui combattoient dans l'armée victorieuse, il en fut élu Empereur, & épousa cette même Princesse Béatrix, fille de Philippe-Auguste, qu'il avoit autrefois refusée pour épouser le Diable. Il n'avoit encore rempli qu'une partie de la pénitence qui lui avoit été imposée ; il falloit marcher à Jérusalem, & retirer cette ville sainte des mains des Infideles. Il s'achemina pour cette expédition avec une armée assez nombreuse. Le Comte de Blois l'accompagnoit ; mais ce perfide Seigneur étoit jaloux de ce que Baudouin avoit obtenu la Couronne Impériale de préférence à lui : il resolut de livrer l'Empereur aux Sarrasins. Pour cet effet, il fit négocier avec Saladin, fils & successeur d'Aquilan,

d'Aquilan, & lui promit de faire tomber, dès le lendemain, Baudouin dans une embuſcade à un lieu déſigné où il le conduiroit lui-même. Le traître exécuta ſon projet ; il engagea Baudouin, ſous prétexte de réconnoître de plus près la ville de Jéruſalem qu'il aſſiégeoit, à entrer avec peu de ſuite dans un chemin creux où les Sarraſins les attendoient. Ils furent enveloppés : la petite troupe fut entiérement maſſacrée, à l'exception de l'Empereur & du Comte, qui furent conduits au Soudan. Celui-ci fut, comme on le juge bien, très-aiſe d'avoir fait une ſi belle capture ; mais ayant appris, par le reproche que l'Empereur faiſoit au Comte François, que ce dernier l'avoit trahi, Saladin fit couper la tête au Comte de Blois ; & quant à Baudouin, il le retint dans une priſon ſi obſcure & ſi écartée, que ſes ſujets crurent qu'ils avoient péri, le Comte & lui, dans cette embuſcade.

La captivité de Baudouin dura vingt-cinq ans, & pendant ce temps il ſe paſſa bien des choſes en Flandres & en France. Ses deux filles, comme nous l'avons déjà dit, tenoient un peu de leur mere. Le Comte Bouchart d'Aveſne avoit été leur tuteur, &* Régent de leurs Etats pendant leur

enfance : Jeanne, étant l'aînée, en prit poſſeſſion quand elle fut en âge. Outre qu'elle n'étoit pas jolie, elle ſe montra ſi haute & ſi impérieuſe, qu'elle réſolut de ſe choiſir un mari à ſa fantaiſie, & qu'il lui fût aiſé de gouverner abſolument. Il paroît qu'elle ſe ſoucioit peu de Bouchart. Marguerite, au contraire, étoit belle & douce ; au point que, pénétrée de reconnoiſſance pour les ſoins de ſon tuteur, il la rendit mere ſucceſſivement de deux enfans, ſans qu'il fût queſtion entre eux de mariage, car elle n'avoit ni biens ni Etats à lui apporter.

Pendant ce temps, un Prince de Portugal, nommé Ferrand ou Ferdinand, vint en France demander au Roi Philippe-Auguſte de l'armer Chevalier. Non ſeulement le Monarque le reçut bien & lui accorda cet honneur, mais il le fit Connétable de France. En cette qualité, Ferrand commanda l'armée Françoiſe contre le Roi d'Angleterre Jean Sans-Terre, le fit priſonnier, mais enſuite le relâcha ſans rançon. Philippe-Auguſte fut fâché contre ſon Connétable, de ce qu'il avoit pris ſur lui de faire une telle grace, & le bannit de ſes Etats, après lui avoir déclaré, que même en qualité de Prince

de Portugal, il étoit né ſon ſujet : ce qui irrita beaucoup Ferrand, qui ſe retira en Flandres. La Comteſſe le reçut aſſez bien, remarquant, dit le Roman, qu'il étoit de quatre doigts plus grand qu'aucun Chevalier de ſa Cour, & plus beau qu'aucun qui fût ſous le firmament. Elle lui propoſa de l'épouſer, en l'aſſurant bien que ſon pere étoit mort à Jéruſalem, & que nul ne pouvoit lui diſputer les Etats de Flandres. Le Prince de Portugal ne demanda pas mieux ; Philippe-Auguſte même y conſentit. Le nouveau Comte & ſa femme vécurent quelques années en paix. Cependant, au bout de 25 ans, Baudouin ſortit de captivité (Saladin s'étant laſſé de le retenir), à condition qu'au lieu de retourner en Grece il reviendroit en Europe ; ce qu'il fit. Etant abordé en Flandres, il gagna Tournai, & ſe préſenta au Gouverneur de cette Ville, qui le reconnut, & l'annonça à la Comteſſe Jeanne. Cette fille ingrate, véritable progéniture du Diable, manda au Gouverneur de lui amener ſon pere ; & faiſant ſemblant de le regarder comme un impoſteur, elle le fit pendre, & fit trancher la tête au Gouverneur qui l'avoit reconnu. Ce ſupplice indigna tous ceux qui pou-

voient ſoupçonner que le pendu étoit le véritable Empereur Baudouin. Ferrand ne ſe trouvoit pas à Lille lorſque cette horrible ſcene ſe paſſa ; il étoit allé du côté de la Hollande combattre les Friſons, qui étoient encore Païens. Quand il fut arrivé, il trouva avec raiſon ce qui s'étoit paſſé très-mauvais ; mais Jeanne s'en crut quitte pour fonder un magnifique Hôpital dans la ville de Lille, où elle ordonna qu'on reçût tous les Pélerins, & qu'on les y traitât avec charité (1).

Cependant de nouvelles querelles s'éleverent entre Philippe-Auguſte & le Comte Ferrand, toujours fondées ſur la ſubjection du Portugal à la France. La Comteſſe Jeanne, fiere & hautaine, engagea ſon mari à déclarer la guerre au Roi. Ferrand la fit d'abord avec ſuccès. La fameuſe bataille de Bouvines ſe donna : le Roi y courut le plus grand riſque de la vie ; mais enfin la victoire ſe déclara en ſa faveur ; il prit le Comte priſonnier, & l'amena à Paris, où il fit ſon entrée triomphale, en conduiſant le Comte enchaîné dans un char traîné par quatre chevaux bai-bruns,

(1) Cet Hôpital ſubſiſte encore à Lille, & eſt nommé l'Hôpital-Comteſſe : c'eſt un des plus beaux & des plus riches du Royaume.

qu'on appeloit alors Ferrands; le peuple Parisien chantoit ce refrain :

Quatre Ferrands bien ferrés
Menent Ferrand bien enferré.

Le Roman prétend que dans le même temps les quatre Princes, fils de Philippe-Auguste, combattoient de quatre différens côtés contre les ennemis de leur pere, & qu'ils firent aussi des captures fort importantes; car Louis prit, dit-il, prisonniers en Bourgogne les Ducs de Brabant, de Gueldres, & le Comte de Juliers. Philippe, le second, prit en Normandie le Roi d'Angleterre, celui d'Ecosse, & le Prince de Galles. Le troisieme, qui s'appeloit Auffort, Comte de Poitiers, prit Thiery, Roi de Portugal, frere de Ferrand; enfin, Charles, quatrieme fils de Philippe-Auguste, fit prisonnier le Seigneur d'Avignon. Quand Philippe-Auguste fut de retour avec ses quatre fils, il disposa du sort de tous ces illustres prisonniers, qui étoient détenus, tant au Châtelet que dans le Château du Louvre. il fit grace, on ne sait pas trop pourquoi, aux Rois d'Angleterre, d'Ecosse, & au Prince de Galles; aux Ducs de Brabant, de Gueldres, & au Comte de Juliers; mais

il fit trancher la tête au Comte de Boulogne, qu'il avoit pris lui-même, & donna ses terres à son second fils Philippe : il en usa avec autant de rigueur envers Thiery, Roi de Portugal, frere aîné de Ferrand, qu'il fit décapiter. Quant à Ferrand même, il le fit mettre au Château du Louvre, dans la prison la plus terrible & la plus étroite, puisque c'étoit une cage doublée de plomb, qui n'avoit que dix pieds quarrés en tout sens, & qui ne recevoit le jour que par des trous assez étroits. Ferrand resta long-temps dans cette prison; & ce fut en vain que la vieille Reine Douairiere de Portugal, sa mere, vint exprès en France dans l'espérance de le délivrer. Elle donna à Philippe-Auguste des raisons qui auroient dû le toucher; car elle lui rappela, que dans un premier voyage qu'elle avoit fait autrefois en France, le Monarque étant devenu amoureux d'elle, & ayant eu le bonheur de lui plaire, Ferrand étoit véritablement son fils. Philippe-Auguste hésitoit encore, mais étoit prêt à se déterminer à la clémence, lorsqu'il mourut. Louis son fils, dès qu'il fut monté sur le trône, donna la liberté au Comte de Flandres. Ferrand en profita pour re-

prendre le chemin de ses Etats ; mais malheureusement il s'arrêta dans le Château d'un Comte de Senlis, nommé Philippe, & surnommé *le Long*, qui étoit fort attaché à la mémoire de Philippe-Auguste, qui avoit été son parrain. Les deux Comtes conversant ensemble, celui de Flandres s'avisa de dire beaucoup de mal du Roi qui l'avoit fait prisonnier & retenu si long-temps enfermé : ils se fâcherent, se battirent ; & Ferrand fut si griévement blessé, qu'il en mourut quelques jours après. Sa mere, qui étoit encore à Paris, ayant appris cet accident, courut à Senlis, & le trouva mort. Alors, en se désespérant, elle apprit à son assassin que celui qu'il avoit tué étoit fils de Philippe-Auguste. Le Comte de Senlis fut inconsolable ; & ne pouvant rappeler ce Prince à la vie ; il voulut au moins lui procurer la sépulture la plus honorable. On fit porter son corps en Flandres, où il fut enterré dans une riche Abbaye. La Comtesse Jeanne sa femme le pleura beaucoup ; &, dit le Roman, ou la Chronique que nous citons, elle s'écrioit dans sa douleur :

Ferrand de haute Seigneurie,
Je perds en vous honnête compagnie.

H iv

Cependant, son année de deuil étant expirée, elle vint à Paris : le Roi Louis lui proposa de se remarier, & elle y parut fort disposée. Son choix tomba sur un Comte de Savoie, avec qui elle vécut quatre ans en bonne intelligence. La cinquieme année il mourut : ainsi Jeanne fut veuve pour la seconde fois, sans avoir jamais eu d'enfans. Peu de temps après, elle mourut elle-même subitement. Sa sœur Marguerite lui succéda. Nous avons dit que cette Princesse vivoit très-familiérement avec le Comte d'Avesnes, & qu'elle en avoit eù deux enfans : elle s'embarrassa peu de les rendre légitimes tant qu'elle ne posséda pas l'héritage de ses peres ; mais se voyant Souveraine, elle déclara à Bouchart qu'elle vouloit absolument qu'il l'épousât, pour assurer l'état de ses enfans. Bouchart ne demandoit pas mieux : cependant un grand obstacle s'opposoit à cette alliance, car il étoit Diacre. Marguerite envoya son amant à Rome solliciter une dispense. Il s'y rendit; mais il y trouva de grandes difficultés. Marguerite s'impatienta de ce qu'il ne pouvoit pas les faire lever, & pendant son séjour en Italie, elle épousa Guillaume de Dampierre, qu'elle fit reconnoître Comte

de Flandres. Il ne vécut pas long-temps : cependant Marguerite en avoit eu aussi deux fils. Il s'éleva de grandes questions sur la préférence que pouvoient mériter ceux de Bouchart sur ceux-là. Ce furent les derniers qui l'emporterent, & Guillaume, l'aîné d'entre eux, succéda à sa mere; & après lui, Guy son frere occupa le Comté de Flandres.

Pendant ce temps, Louis VIII, fils de Philippe-Auguste, finit son regne & ses jours : Louis IX son fils lui succéda. Ce Saint Roi ayant eu à l'âge de trente-quatre ans une grande maladie, fit vœu de se croiser contre les Sarrasins, & passa en Egypte avec Marguerite de Provence sa femme, qu'il avoit épousée il y avoit déjà quatorze ans. Cependant, à ce que dit notre Roman, il n'en avoit point encore d'enfans. Le bon Roi S. Louis prit Damiete; mais ayant ensuite livré une bataille aux Sarrasins, il fut fait prisonnier. On le menaça de lui trancher la tête s'il ne renonçoit à sa foi; il le refusa. On ne le fit point mourir, & on traita de sa rançon. Tandis qu'il étoit entre les mains des Infideles, la Reine Marguerite accoucha de son premier enfant; & comme elle étoit plongée dans la tristesse

quand il vint au monde, elle l'appela Jean Triſtan. C'eût été une conſolation pour elle que d'avoir mis au monde cet enfant, s'il ne lui avoit été promptement enlevé. Une Sarraſine adroite, qui ſervoit d'eſpione au Soudan d'Egypte dans le camp François, crut rendre un grand ſervice à ſon vrai maître que d'enlever le petit Prince, & le ravit en effet. Le Soudan le fit élever dans l'ignorance de ſa naiſſance & de ſa religion, croyant faire un grand tort au Monarque François, en le privant de cet enfant, la plus chere eſpérance de S. Louis. Les freres du Roi étant venus en France à l'effet de raſſembler l'argent néceſſaire pour ſa rançon, ils en vinrent à bout en faiſant fondre un grand crucifix d'or qui étoit à Saint-Denis. S. Louis & ſa femme revirent leur Royaume ſans avoir aucunes nouvelles de leur fils Triſtan, encore unique; car ce ne fut qu'après leur retour en France, que Philippe le Hardi, qui ſuccéda à S. Louis, & à ſes freres, vit le jour : voici cependant, ſuivant le Roman, ce qui arriva à ce prétendu fils aîné de Saint Louis. Ayant été élevé dans la foi Mahométane, & fait Chevalier par les Sarraſins, croyant lui-même être de leur Nation, il fit,

en faveur du Soudan, la guerre à Labigant, Roi de Damas, & le tua de sa propre main. Cet exploit lui ayant acquis une sorte de réputation, le Soudan le mit à la tête d'une armée qui devoit passer en Italie pour faire la guerre aux Chrétiens. Il étoit secrétement amoureux d'une Princesse de Thrace dont il vouloit mériter la main. Il ravagea effectivement la Sicile, & entra dans le Royaume de Naples : mais le Roi de ce pays, Charles d'Anjou, frere de S. Louis, & par conséquent oncle de Tristan, s'opposa à ses conquêtes. Enfin, l'oncle & le neveu, qui ne se connoissoient pas, proposerent de terminer la guerre par un combat singulier. Ils combattirent effectivement; mais le Ciel les mit d'accord par un miracle. Au plus fort du combat, ils sont tous deux enveloppés d'un nuage; un Ange leur apparoît, & revele le secret de la naissance de Tristan. L'on juge bien qu'il n'en fallut pas davantage pour convertir le fils de Saint Louis, & l'obliger à se ranger du côté de ses parens. Charles d'Anjou le reconduit dans son camp; & les Sarrasins, abandonnés de leur Chef, repassent en Asie. Tristan vient en France, & s'y fait reconnoître par son frere Philippe le Hardi,

qui étoit en possession de la couronne, quoiqu'il ne fût que le cadet. On veut placer Tristan sur le trône qui lui étoit dû ; il le refuse, & n'a d'autre ambition que d'aller conquérir la Thrace, dont la Princesse lui étoit toujours chere. Ses plus proches parens & les plus grands Seigneurs de France consentent à le suivre dans cette expédition : il y mene, entre autres, le Roi de France son frere, celui de Naples, son oncle, le Duc de Bourgogne, le Comte de Flandres, &c........ Tristan portoit, dit notre Roman, sur son écu les armes de France, chargées pour brisure d'un croissant d'argent. Cette nouvelle croisade eut d'abord les plus grands succès ; mais un jour Tristan s'étant emporté à poursuivre les Thraciens jusqu'au milieu de leur ville, il y fut enveloppé & enfermé dans une tour par le Roi Méladius, pere de la Princesse dont il étoit si épris, & qu'on appeloit Helene. Il n'eût pourtant point été question de le faire mourir, si le Roi n'avoit découvert que sa fille avoit gagné le Geolier du Prince pour lui rendre la liberté, & passer avec lui du côté des Chrétiens. Le Monarque de Thrace entra alors dans la plus grande fureur ; il condamna Tristan & le Geolier Mélior à être

crucifiés, & sa fille à assister à leur supplice. On se préparoit à cette cruelle exécution, qui devoit se faire hors de la ville, lorsque Robert de Bethune, beau-frere du Comte de Flandres, battant la campagne avec une troupe de Croisés, arriva au moment que le Prince étoit déjà attaché à la croix, dissipa les bourreaux & leur escorte, le délivra, & le reconduisit au camp des François avec la Princesse de Thrace. Sa délivrance ayant rendu le courage aux Croisés, ils revinrent contre les Sarrasins. Tristan, étant à leur tête, s'empara de la capitale, & fit prisonnier à son tour le Roi Méladius. Il ne tenoit qu'à lui de le tuer; mais il lui fit grace en faveur de sa fille. Il le convertit à la religion Chrétienne, épousa la belle Helene, &, étant reconnu pour l'héritier du Royaume de Thrace, il s'y fixa.

L'Auteur du Roman ne nous apprend point, s'il eut des enfans, & quand il mourut; mais il nous dit seulement, que les Rois, Princes & Seigneurs qui l'avoient accompagné dans cette expédition, retournerent chacun chez eux; que, quelques années après, le Roi Philippe le Hardi étant allé faire la guerre en Aragon, mourut à Perpignan, & que

ſon corps fut rapporté en France, & enterré à Saint-Denis l'an 1282.

Tel eſt le Roman de Baudouin, ou plutôt les Mémoires fabuleux & menſongers de ce qui ſe paſſa en Flandres & en France ſous quatre regnes, ceux de Philippe-Auguſte, Louis VIII, S. Louis, & Philippe le Hardi : je ſuis perſuadé que quand ce Livre parut, il fut moins regardé comme un Roman que comme un Ouvrage rempli d'anecdotes ſingulieres, qui avoient échappé au peu d'Hiſtoriens que l'on connoiſſoit déjà. L'ignorance de ce ſiecle étoit telle, que l'article qui traite du mariage du Diable, qui ſeroit ſuffiſant aujourd'hui pour faire renvoyer un Ouvrage à la Bibliotheque bleue, fut alors regardé ſeulement comme une aventure ſinguliere, remarquable, mais non impoſſible. Il n'y avoit que deux cents ans que les faits dont il s'agit ici s'étoient paſſés. Cependant dans ce temps-là on pouvoit riſquer impunément des menſonges en fait de généalogie, & des anacroniſmes de toute eſpece ſur des temps ſi peu reculés : il s'en faut bien qu'on ôsât en haſarder autant aujourd'hui ſur le ſiecle d'Henri IV, qui n'eſt pas plus éloigné du nôtre, que le treizieme du quinzieme.

Si quelqu'un pouvoit encore être trompé par les erreurs les moins révoltantes qui sont dans le Roman de Baudouin, nous allons les rectifier en peu de mots.

Philippe, Comte de Flandres, dont il est parlé dans le Roman de Baudouin, ne peut être que Philippe d'Alsace, qui fut tué au siége d'Acre en Palestine en 1191. Il ne pouvoit pas être filleul de Philippe-Auguste, puisqu'il étoit plus vieux que lui. Il est faux qu'il allât en Italie, ni qu'il combattît contre le Soudan Claquedent, qui n'a jamais existé, n'a jamais pillé Rome, ni assiégé Milan. Les armes du Comté de Flandres ont toujours été d'or au lion de sable : on voit aussi des lions dans celles de Hainaut & de Juliers; mais la dispute au sujet de ces armes est imaginaire. Baudouin n'étoit point fils de ce Philippe Comte de Flandres, & n'a point été son successeur immédiat; car Philippe n'ayant point eu d'enfans, sa sœur Marguerite, qui avoit épousé le Comte de Hainaut, lui succéda. Baudouin étoit fils de Marguerite, & hérita des Comtés de Flandres & de Hainaut. Il est faux que Baudouin ait refusé d'épouser la fille de Philippe-Auguste ; ce Roi étoit son beau-frere, ayant épousé

sa sœur Isabelle de Hainaut ; & Philippe-Auguste n'a jamais eu qu'une fille, qui épousa Philippe de Hainaut, frere de Baudouin. Ce fut une sœur de Philippe-Auguste, fille de Louis le Jeune, qui fut mariée à un Empereur Grec, nommé Alexis Comnene, après la mort duquel, & quand les Latins se furent emparés de Constantinople, elle épousa par inclination un Seigneur d'Andrinople.

Je n'entrevois pas quel fondement peut avoir l'Histoire du mariage du Diable. Baudouin n'a jamais eu qu'une femme qui s'appeloit Marie, fille d'un Comte de Champagne : elle mourut en venant le joindre dans le Levant, la même année qu'il fut couronné Empereur de Constantinople. Elle étoit niece de Philippe-Auguste, étant fille de sa sœur. Ce fut de cette Princesse Marie que Baudouin eut ses deux filles, Jeanne & Marguerite, & il n'a jamais épousé d'autre femme.

Quand on a lu l'Histoire de la conquête de Constantinople, écrite par Geoffroi de Villehardouin, dont nous avons donné l'extrait dans le premier Volume de ces Mélanges, on est en état de rectifier tous les faits relatifs à cette conquête, & qui sont défigurés dans ce Roman-ci. Le

Comte

Comte de Flandres ne fut Empereur que pendant deux ans ; au bout de ce temps il fut défait, pris prisonnier, & tué, à ce que l'on croit, par des Barbares que Villehardouin appelle Comains ; mais ce fut bien loin de Jérusalem, & avant que le grand Saladin fût au monde.

Henri, frere de Baudouin, fut Empereur de Constantinople après lui : il est vrai que les deux filles de l'aîné lui succéderent l'une après l'autre au Comté de Flandres, & que la premiere épousa d'abord Ferrand ou Ferdinand, Prince de Portugal ; mais il est faux que ce Prince ait été Connétable de France. Le Roi de Portugal, pere de Ferrand, s'appeloit Sanche, & son frere aîné Alphonse : sa mere se nommoit Douce, fille d'un Comte de Barcelone. Elle ne vint jamais en France, & ne pouvoit pas avoir été aimée de Philippe-Auguste. Ferrand fut effectivement fait prisonnier à la bataille de Bouvines en 1214, & ne fut relâché que la premiere année du regne de S. Louis, en 1227 ; il ne mourut qu'en 1233. Ce fut en 1225 que la Comtesse Jeanne fit pendre un Aventurier qui se disoit être son pere Baudouin, qu'on croyoit géné-

ralement avoir été tué par les Barbares, dix-neuf ans auparavant. On ne crut point dû tout alors que ce fût le vrai Baudouin que sa fille eût eu la cruauté de faire pendre.

Ce qui a autorisé le Romancier à faire dire que Philippe-Auguste soutenoit que les Rois de Portugal étoient sujets des Rois de France, c'est qu'ils descendoient d'un Prince, ou même, selon quelques-uns, d'un simple Chevalier François. L'opinion la plus généralement reçue est que leur premier Auteur, qui s'appeloit Henri, étoit fils de Robert, premier Duc de Bourgogne de la Maison de France, troisieme fils du Roi Robert, fils de Hugues Capet. Sanche, pere de Ferrand, étoit petit-fils de ce Henri.

Il est vrai que la Comtesse Jeanne épousa en secondes noces Thomas, Comte de Savoie; qu'elle n'en eut point d'enfans, & que sa sœur Marguerite lui succéda; que celle-ci avoit épousé en premieres noces Baudouin d'Avesnes, dont elle eut un fils, qui fut Comte de Hainaut. L'on disputa la légitimité de ce fils, parce que son pere étoit Sous-Diacre quand il épousa Marguerite. Cette Comtesse épousa en

ſecondes noces Guillaume de Dampierre, dont elle eut Guy, qui fut Comte de Flandres après la mort de ſa mere.

Paſſons à l'article de Jean Triſtan, fils de Saint Louis. Il eſt vrai que la Reine Marguerite de Provence mit ce fils au monde pendant la captivité de ſon mari, & qu'elle le nomma Triſtan à cauſe de cette circonſtance : mais ce Prince ne fut jamais enlevé à ſes parens, & revint avec eux en France. Il n'étoit que le quatrieme fils de S. Louis ; & Philippe le Hardi, qui fut Roi, étoit ſon aîné de pluſieurs années. Jean Triſtan épouſa une Princeſſe de Bourgogne, & mourut ſans poſtérité au ſiége de Tunis en Afrique, où il avoit ſuivi ſon pere en 1270. Tout le reſte de ce qu'en dit le Roman eſt abſolument faux. Enfin il finit par un anacroniſme ; car il aſſure que Philippe le Hardi mourut en 1282, & ce ne fut qu'en 1285.

Nous avons cru qu'on ne nous ſauroit pas mauvais gré d'avoir rectifié ainſi les faits d'un Roman hiſtorique dont les Héros ſont trop intéreſſans pour que l'on ne doive pas les bien connoître, & dont les faits ſont trop ſinguliers pour que nous ayons pu les paſſer ſous ſilence.

Sous le regne de Charles VIII parurent

deux Romans fort courts, mais aſſez intéreſſans pour que nous croyions devoir en dire quelque choſe : le premier eſt intitulé l'Hiſtoire du Chevalier aux armes dorées, & de la Pucelle Cœur-d'acier. La premiere édition eſt ſans date, mais sûrement imprimée entre 1480 & 1490. L'Auteur eſt abſolument inconnu, & l'Ouvrage, écrit avec une grande ſimplicité, préſente quelquefois des ſituations ſingulieres & intéreſſantes. Nous allons en rapporter quelques-unes, ſans nous aſtreindre à ſuivre la marche de ce petit Roman, dont l'intrigue eſt aſſez mal arrangée & couſue.

Hiſtoire du Chevalier aux armes dorées, & de la Pucelle Cœurd'acier.

Il y avoit autrefois dans une partie de l'Angleterre un Roi nommé Réléon, qui ſe préparoit à armer Chevalier ſon fils, que l'on appeloit le Prince Bétides. La cérémonie devoit ſe faire un matin dans un champ ; & le pere & le fils devoient paſſer la nuit précédente dans un Temple, & y faire la veille des armes. Un Jeune Varlet, qui ne cherchoit que l'occaſion de ſe faire armer Chevalier, mais qui vouloit que ce fût par quelqu'un qui ne le connût pas, courant le monde au haſard, avoit paſſé la nuit caché dans ce Temple ; & ayant entendu, ſans être

vu, leur projet pour le lendemain; dès qu'ils furent sortis, il les suivit pas à pas, & se trouva au lieu de la cérémonie sans qu'ils l'eussent encore apperçu; & dans l'instant que le Roi alloit donner l'accollée au Prince Bétides, le Varlet, dont on n'apprend le nom que tout à la fin du Roman, sortit avec tant de vîtesse de derriere un buisson qui le cachoit, & se plaça avec tant d'adresse entre l'épée du Roi, & son fils qu'il renversa, que ce fut lui qui reçut l'accollade, & escroqua ainsi l'Ordre de la Chevalerie. Aussi-tôt, retournant avec la même vîtesse au lieu où il avoit laissé son cheval, il monta dessus, & s'enfuit au grand galop. Tout ce que Péléon & Bétides purent remarquer, c'est que toute son armure étoit dorée, depuis les éperons jusques au cimier du casque. Cette circonstance est cause que dans tout le reste du Roman il n'est plus nommé que le Chevalier aux armes dorées. Or, ce Chevalier avoit fait serment dans le Temple dans lequel il avoit passé la nuit précédente, de ne jamais découvrir son nom à personne, sinon à celui qui pourroit le vaincre en joûtes ou combat. Le Roi Péléon, sans être instruit de cette circonstance, mais

voyant ſeulement qu'un Cavalier inconnu avoit eſcamoté l'accollade qu'il devoit donner à ſon fils, après l'avoir relevé, & lui en avoir donné une ſeconde, lui ordonna de courir après le Chevalier doré, & de ſavoir à toute force qui il étoit. Le Prince eut bien de la peine à joindre le nouveau Chevalier: enfin il le trouva; lui demanda ſon nom, éprouva un refus formel, & combattit. Ils avoient paſſé toute la journée à ſe battre, lorſqu'un Chevalier inconnu les ſépara, mais les engagea à ſe donner rendez-vous à quinze jours de là à un lieu nommé le Pin des étranges merveilles. Ils en convinrent; & s'étant ſéparés, le Chevalier doré voulut tout de ſuite gagner le lieu indiqué pour être plus sûr de ne pas manquer au rendez-vous. Il s'informa ſi bien du chemin qui conduiſoit à ce Pin, qu'il y arriva. Effectivement il y trouva des merveilles fort étranges, dont la plus ſinguliere étoit deux Chevaliers qui ſe tenoient très-bien à cheval, quoiqu'ils euſſent tous deux la tête coupée. Au haut du perron il remarqua une inſcription qui diſoit: *Nul ne doit être réputé pour bon Chevalier, s'il n'a veillé ici une nuit.* Il réſolut de faire cette veillée; mais elle ne fut pas tran-

quille : tous les Diables l'assaillirent pendant toute la nuit en lui demandant son nom ; & quoiqu'il se défendît de toutes ses forces en refusant constamment de le dire, il fut emporté par eux à travers les champs & les airs, bien loin, bien loin. Alors ils rencontrerent un Démon principal qui paroissoit avoir de l'autorité sur les autres, & qui leur ordonna de lui livrer ce Chevalier. Dès qu'il l'eut entre les mains, il lui demanda qui il étoit : mais le Chevalier doré s'obstinant à taire son nom, il n'en put tirer autre chose, sinon qu'il étoit Ecossois. Cela suffit au Démon, qui voulut savoir s'il connoissoit le Chevalier Estonne : oui, lui répondit-il ; & c'est le plus brave de mes compatriotes. Eh bien, repliqua le Diable, quand tu le rencontreras, *dis lui que son Maître Zezir le salue.* Alors il laissa le Chevalier doré, aprés l'avoir déposé dans un verger très-agréable. Il y resta quelque temps accablé par la fatigue horrible qu'il avoit éprouvée en voyageant avec les Diables. Mais enfin, le jour étant venu, une belle pucelle qui habitoit un Château qui dominoit sur le verger, l'ayant apperçu, en eut pitié, & l'envoya ramasser par deux de ses Damoiselles, qui le porterent dans le Châ-

teau, en eurent grand soin, & le rappelerent pour ainsi dire à la vie. Dès qu'il fut un peu rétabli, la Demoiselle du Château le vint voir, & ils devinrent épris l'un de l'autre. Elle lui apprit qu'ils se trouvoient dans le Royaume des Etranges Marches, & qu'elle en étoit la Princesse & l'héritiere. Elle ajouta que, suivant l'usage du pays, son pere ne pouvoit la donner en mariage qu'à celui qui, pendant soixante jours, se tiendroit dans une isle où tous Chevaliers pourroient venir le combattre; que s'il n'étoit pas vaincu, elle seroit obligée de l'épouser. L'on juge bien que cette condition n'effraya pas le Chevalier, & qu'il se disposoit à aller demander au Roi des Etranges Marches sa fille en mariage, en se soumettant à l'épreuve de l'isle : mais dans ce moment, le Roi vint lui-même apprendre à sa fille qu'elle étoit demandée en mariage par Fergus, Roi de Norvege. La Princesse insista pour que du moins on obligeât le Roi du Nord à se soumettre à l'épreuve. Fergus, qui étoit également hideux & brutal, dit qu'il y consentoit, & passa dans l'isle écartée. Le Chevalier aux armes dorées étoit parti pendant ce temps-là pour mettre à fin l'aventure de son second combat au Pin des

étranges merveilles, comptant revenir ensuite combattre Fergus : mais la peur prit à celui-ci quand il fut dans l'isle ; au lieu d'attendre les Chevaliers qui pouvoient venir l'attaquer, il revint sur ses pas, enleva traîtreusement la Princesse, & la conduisit en Norvege. Comme la belle pucelle ne lui témoigna que de la haine & de la colere, il la mit entre les mains de ses sœurs, qui la maltraiterent tant, qu'on la crût morte. Le Roi Fergus, irrité de ce que ses sœurs avoient ainsi maltraité sa Maîtresse, leur coupa la tête, & fit enterrer honorablement la belle Nérone, qui n'étoit pas morte ; car, quand un coquin de la Cour de Fergus voulut aller voler les richesses que l'on avoit enterrées avec elle, il ne trouva plus de corps dans le sépulcre. Nérone n'avoit fait la morte que pour s'échapper ; & dès que toutes les cérémonies de son enterrement furent faites, une Demoiselle qui lui étoit dévouée, & qui ne l'avoit point quittée, l'avoit fait sortir du tombeau, & l'avoit menée chez une bonne Dame de ses amies, qui lui avoit donné des habits d'homme, & lui avoit fait prendre le nom de Cœur-d'acier. Ce ne fut point la cruauté de la belle Nérone qui lui mérita ce sobriquet, car on

voit bien qu'elle n'avoit point été insensible à l'amour du Chevalier aux armes dorées, & qu'elle s'étoit rendue assez facilement à lui dans son Château : mais c'est que la Dame qui avoit retiré chez elle la Princesse des Etranges Marches, ayant appris qu'elle avoit fait si long-temps la morte, & supporté, sans donner signe de douleur, les cérémonies d'un si long enterrement, en avoit conclu que la Princesse avoit le cœur & la vie très-durs.

La Dame employa pendant quelque temps Cœur-d'acier à garder ses troupeaux. Ce fut pendant ce temps-là que la Princesse apprit des nouvelles de son cher Chevalier doré. Après avoir repris son combat avec le Chevalier aux armes blanches, autrement Bétides, & l'avoir vaincu sans dire son nom, il étoit revenu à l'isle de l'Epreuve, comptant y trouver le Roi Fergus : mais ayant appris qu'il n'y étoit plus, & que même il avoit enlevé Nérone, il avoit couru après eux ; si bien qu'il avoit rencontré le Roi de Norvege, & l'avoit tué : mais il en étoit encore à chercher par-tout sa Princesse. Celle-ci, à son tour, résolut d'aller chercher son Chevalier doré. Elle prit congé de la Dame, s'habilla en petit Ecuyer, & s'en alla droit au Royaume

des Etranges Marches chez ſon pere. Celui-ci ne reconnut point du tout ſa fille dans cet équipage ; mais trouvant que c'étoit le plus charmant Ecuyer du monde, il la prit à ſon ſervice, & bientôt après il lui accorda toute ſa confiance & toute ſon amitié. Il lui parloit ſouvent de Nérone, & du déſeſpoir où il étoit de l'avoir perdue. Cœur-d'acier reſta ainſi inconnue chez ſon pere pendant quelque temps ; mais ayant eu encore une fois des nouvelles de ſon amant, & devinant à peu près où il étoit, ſon pere ne fut plus le maître de la retenir : elle s'échappa ; & toujours ſous la forme d'un Ecuyer, elle rencontra ſon amant, & s'offrit à le ſervir en cette qualité. Elle fut agréée, & ſuivit ſon Chevalier en pluſieurs combats & tournois, dans leſquels elle le voyoit combattre avec gloire & ſuccès, mais ne pouvoit s'empêcher de trembler pour ſes jours. Le Chevalier ayant eu des ſoupçons que ſa maîtreſſe n'étoit pas morte, ſe mit en quête d'elle ; & étoit bien loin de penſer qu'elle le ſuivoit ſans être connue de lui, pendant qu'il croyoit courir après elle.

Enfin elle chercha les moyens de ſe faire connoître, & elle eſſaya de pluſieurs ſecrets. Un jour qu'il dormoit, elle

lui mit au doigt un anneau qu'elle avoit reçu de lui dans le Château où ils s'étoient vu la premiere fois, & qu'elle avoit depuis conservé secrétement & précieusement. Le Chevalier fut bien étonné de retrouver cet anneau à son doigt; il ne savoit ce qu'il devoit en penser. Tandis qu'il étoit dans cette inquiétude, le gentil Ecuyer lui en fit concevoir d'autres, en lui rendant compte d'un songe qu'il prétendoit avoir eu, & dans lequel il avoit vu le Chevalier doré & sa Nérone parfaitement réunis: mais ce ne fut pas encore là ce qui la fit reconnoître. Voici ce qui amena cet heureux dénouement. Le Chevalier & son Ecuyer furent conduits par un Prud'homme dans un beau Château, où ils furent parfaitement bien reçus. On leur donna un bon souper, après lequel on proposa de faire de la musique. Il y avoit là des Demoiselles qui chantoient à ravir. Toute la compagnie ayant chanté avec elles, quand ce vint le tour du Chevalier, on lui proposa de chanter aussi; mais il s'excusa sur ce qu'il ne s'étoit jamais soucié d'acquérir un pareil talent. Son Ecuyer ne se fit pas tant prier; & ayant saisi une guittare qui tomba sous sa main, il s'accompagna en chantant d'une

voix douce & flûtée (qu'on ne pouvoit traiter ni de basse-taille ni de tenore) des paroles dont voici à peu près le sens.

ROMANCE

UNE Princesse aimoit un Chevalier;
De grands exploits le rendoient digne d'elle:
Mais un Barbare enleve la Pucelle;
Et la trouvant toujours cruelle,
Mille maux lui fait essuyer.
Ah! le trépas faisoit sa seule envie.
Pour éviter de nouvelles douleurs,
Elle feignit d'avoir quitté la vie.
Mais telle dit mille fois je me meurs,
Qui tôt après n'en est que plus jolie.

On la ravit aux horreurs du trépas;
En Cavalier se travestit la Belle;
Mal à propos Cœur-d'acier on l'appelle;
Ce nom n'étoit pas fait pour elle,
Elle ne le méritoit pas.
Dans son pays passant pour étrangere,
Pour serviteur le Souverain la prend.
Qu'il fut content de son zele sincere!
Fille bien née, excepté son amant,
N'eut jamais rien de plus cher que son pere.

Mais du retour de son cher Chevalier
Elle reçoit l'agréable nouvelle;
Au même instant, à son pere infidelle,
Elle court où l'amour l'appelle;
Elle devient son Ecuyer.
Elle laçoit sa cuirasse elle-même;
Elle portoit sa lance avec plaisir;

D'un tendre cœur le bonheur eſt extrême ;
Soit qu'il commande ou qu'il veuille obéir,
S'il vit toujours auprès de ce qu'il aime.

Cette chanſon fut comme un trait de lumiere qui fit ouvrir les yeux au Chevalier doré. Il reconnut ſa maîtreſſe dans ſon Ecuyer, & le Seigneur & la Dame du Château furent témoins des tranſports qu'excita cette reconnoiſſance. Ils y applaudirent, & entendirent avec plaiſir le récit des aventures ſingulieres de ces deux amans. Dès le lendemain, on envoya des Courriers au Roi des Etranges Marches, pour lui apprendre que ſa fille étoit retrouvée ; que c'etoit elle qui lui avoit ſervi d'Ecuyer, & qui, en dernier lieu, avoit rendu le même ſervice au Chevalier doré. Le bon Roi vint lui-même les chercher dans le Château où ils ſe trouvoient ; il les ramena dans ſa Capitale, où leurs noces furent célébrées avec éclat. Ce fut alors que le Chevalier doré dit pour la premiere fois ſon véritable nom. Il s'appeloit Neſtor, fils du Roi d'Ecoſſe. Son pere & ſon frere Gadifer donnerent la plus entiere approbation à ſon alliance avec Nérone, qui ne devoit plus être nommée Cœur-d'acier, puiſqu'elle avoit au contraire le cœur le plus tendre & le plus ſenſible.

Le second des deux Romans imprimés à la fin du quinzieme siecle, & dont je me propose de donner la notice, est celui du Chevalier Paris & de la belle Vienne, dont la premiere édition est de 1487. Il y en a eu depuis nombre d'autres ; & il a été traduit en Latin & en Italien. L'Auteur en est inconnu : la marche en est très-simple, mais intéressante, le style très-naïf : nous tâcherons de l'imiter dans la courte notice que nous allons en donner. Nous hasarderons ensuite une seule conjecture sur ce que ce Roman peut avoir d'historique.

Le Chevalier Paris & la belle Vienne.

A la fin du treizieme siecle, régnoit en Dauphiné un Prince qui n'avoit qu'une fille d'une beauté parfaite & élevée avec le plus grand soin, comme devant épouser un jour quelque grand Seigneur, qu'elle devoit rendre possesseur du Dauphiné, & particuliérement de la ville de Vienne, dans laquelle la Princesse étoit née, & dont elle portoit le nom. Dans le même temps & dans le même pays, étoit un vieux Chevalier, nommé Messire Jacques, qui avoit un fils de la plus belle figure & de la plus grande espérance, qui portoit le nom de Paris. Celui-ci avoit pour ami intime un de ses compatriotes, nommé

Edouard, qui avoit déjà choiſi pour Dame une Demoiſelle de ſon rang; mais Paris devint amoureux de la belle Vienne, & pendant bien long-temps n'oſa ſe déclarer. Enfin, comme Edouard & lui avoient des talens, & chantoient très-agréablement, ils ſe haſarderent à donner des aubades à la Princeſſe, qui furent trouvées charmantes & admirables : on ne connoiſſoit pas les Muſiciens; & quand on voulut les découvrir, ils ſe cacherent ſi bien, que l'on ne pénétra pas leur ſecret. On ſe douta que c'étoient quelques jeunes & aimables Chevaliers. Pour pénétrer leur ſecret, le Dauphin indiqua un tournoi, où il invita toute la Nobleſſe de ſes petits Etats & des Provinces voiſines. Une foule de Princes & de grands Seigneurs y accoururent, & combattirent. Paris, qui vouloit s'y trouver ſans ſe faire connoître, prétexta un pélerinage pour s'abſenter : mais il n'alla pas bien loin, & revint armé d'armes blanches, avec un écu ſans deviſe, la viſiere de ſon caſque toujours baiſſée. Il abattit tous les Champions, & reçut des mains de la belle Vienne un écu de criſtal & un chapelet de fleurs, qui étoient les prix du tournoi; après quoi il diſparut. On admira

admira généralement la beauté de la Princesse du Dauphiné, dans cette fête qui étoit donnée en son honneur. Cependant les Chevaliers François, Normands & Anglois, qui revenoient du tournoi, s'étant arrêtés à Paris, il s'éleva entre eux une dispute sur la préférence que méritoient l'une sur l'autre trois Princesses qu'ils connoissoient également : savoir, la belle Vienne, la fille du Duc de Normandie, & Constance, sœur du Roi d'Angleterre. Le Roi de France ayant entendu parler de cette querelle, indiqua un tournoi, dans lequel ceux de chaque parti pourroient, s'ils le vouloient, soutenir leur opinion : celui qui seroit vainqueur de tous devoit recevoir des présens considérables, dont les trois Souverains, peres ou freres des trois Beautés, feroient les frais en commun. Paris étoit revenu en Dauphiné ; ayant été instruit de la proclamation de ce second tournoi, il s'y rendit, toujours *incognito*, & sans vouloir paroître dans la cérémonie qui précéda les joûtes. Cependant l'on doit être persuadé que lorsqu'il fut question de combattre, il se rangea sous le drapeau de la belle Vienne, & l'on juge bien aussi qu'il remporta le prix sur tous les autres, quoiqu'il y eût parmi eux de très-

braves gens. Il se retira avec le même mystere qu'il avoit observé au tournoi de Vienne, quoiqu'il courût moins de risque d'être reconnu, puisque le Dauphin ni sa fille n'y étoient pas. La Princesse Vienne se promenant pendant l'été dans les campagnes des environs de la Capitale, passa devant le Château de Messire Jacques, qui étoit assez malade. Elle connoissoit & estimoit beaucoup Madame Diane, mere du Chevalier Paris. Elle prit le prétexte de lui faire une visite pour la consoler, & entra dans le Château de son amant. Il n'étoit pas encore de retour, & son pere étoit au désespoir, le croyant toujours absent pour cause de dévotion & de pélerinage. Il s'imaginoit qu'il manquoit toutes les occasions de se signaler aux tournois, & étoit bien éloigné de croire que c'étoit lui qui remportoit tous les prix sans se faire connoître. La belle Vienne, après s'être promenée quelque temps dans le Château, dit qu'elle avoit besoin de se reposer en particulier avec sa Demoiselle Isabeau. On n'imagina rien de mieux à leur proposer, que d'entrer dans l'appartement de Paris, qui étoit vuide. Dès qu'elles s'y furent enfermées, elles en visiterent exactement tous les recoins, & trouverent

dans un petit oratoire placé dans une tourelle, l'écu de criſtal & la guirlande que Paris avoit gagnés au premier tournoi. Elles s'aſſurerent par-là que c'étoit lui-même qui avoit été vainqueur dans cette occaſion, & elles les emporterent ſans rien dire. Le jeune Chevalier étant revenu de ſa ſeconde courſe, fut préſenté au Dauphin; il fit ſa cour à la Princeſſe en public, & ſe douta qu'il étoit découvert, à la rougeur qu'il remarqua ſur le viſage de la belle Vienne, lorſqu'elle le reçut. Il fut bientôt confirmé dans cette opinion par un moyen adroit qu'employa Vienne. Elle ſavoit que le Confeſſeur de Paris étoit un bon Evêque de Saint-Laurent. Meſſire Jacques, en ſe plaignant de ſon fils, diſoit même en ſon langage militaire, que c'étoit ce Diable d'Evêque qui engageoit ſon fils à aller en pélerinage toutes les fois qu'il devoit ſe ſignaler en tournois. La Princeſſe de Dauphiné envoya chercher l'Evêque. *Révérend Pere en Dieu*, lui dit-elle, *j'ai ma conſcience ſurchargée d'une reſtitution que je dois faire de certain bien à certain Chevalier auquel il a été tollu. Je vouldrois lui remettre en votre préſence : ors je vous prie que le conduiſiez ici, & que, ſans témoin autre que vous*,

je lui rende son bien. Le bon Evêque, qui n'y entendoit pas finesse, & qui ne croyoit pas qu'on pût le rendre ainsi complice & entremetteur d'une intrigue amoureuse, se chargea de la commission, & ne tarda pas à amener Paris chez la Princesse. Celle-ci l'ayant tiré en particulier, lui remit l'écu de cristal & la guirlande, en lui disant, qu'il ne s'informât pas comment ces biens lui avoient été remis, mais qu'elle savoit qu'ils lui avoient été dérobés, & qu'elle les lui rendoit. Paris n'osa rien dire devant l'Evêque, mais on juge bien qu'il chercha & saisit l'occasion de converser avec la belle Vienne, & de s'expliquer plus clairement avec elle. Ils se virent secrétement, & se parlerent par une fenêtre qui donnoit sur une ruelle, tant & si long-temps, qu'ils connurent parfaitement les sentimens l'un de l'autre. Vienne promit à Paris qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que lui, & elle l'engagea à prier son pere de la demander en mariage au Dauphin. Paris se douta bien que cette démarche réussiroit mal, & Messire Jacques son pere le prévit encore davantage. Cependant son fils l'y détermina : mais le Dauphin le traita avec indignité, l'appelant *vilain Vassal.* Les amans

étant instruits de ce mauvais succès, virent bien qu'il falloit avoir recours à l'évasion. Ils s'y résolurent, & Paris ayant fait de l'argent de tous les bijoux qu'il avoit gagnés aux deux tournois, il se trouva en état d'envoyer à Aigues-Mortes un homme pour leur retenir une galere toute prête à les transporter en pays lointain. Ils partirent heureusement, & marcherent pendant quelques jours sans accident: mais enfin ils furent arrêtés par un torrent grossi par les pluies, & qu'il étoit impossible de traverser; ils furent obligés de s'arrêter pendant quelques jours chez un Curé, où des gens que le Dauphin avoit envoyés de toutes parts pour les chercher, les découvrirent. Prêts à être arrêtés, la Princesse de Dauphiné força son amant à s'enfuir pour sauver sa vie, & se laissa reconduire à son pere, sentant bien qu'elle ne couroit pas le même risque. Elle eut beau assurer le Dauphin qu'elle revenoit pure & nette comme elle étoit partie, & que son amant s'étoit noyé en voulant traverser le torrent, on ne laissa pas de la mettre dans une dure prison. On tourmenta même d'abord cruellement le pauvre Messire Jacques. Cependant, au bout de quelque temps, la

Princeſſe obtint ſa liberté & celle du pere de Paris, en paroiſſant oublier cet amant, dont elle étoit cependant toujours très-occupée. L'obligeante Iſabeau en ſut des nouvelles par Edouard, intime ami de Paris. Ce malheureux amant avoit trouvé moyen de ſe réfugier à Genes, où il étoit en haute conſidération, quoiqu'on ignorât abſolument qui il étoit.

Les deux amans paſſerent ainſi quelque temps éloignés l'un de l'autre, dans l'eſpérance cependant de ſe retrouver quelque jour : mais bientôt un nouvel incident vint encore les troubler. Le Comte de Flandres propoſa au Dauphin de marier ſa fille avec le fils du Duc de Bourgogne ; & ce parti parut ſi avantageux, qu'il fut accepté avec reconnoiſſance. Le Prince de Bourgogne vint lui-même en Dauphiné voir la Princeſſe, & en faire la demande : mais elle déclara nettement qu'elle ne l'épouſeroit jamais, & que ſon cœur étoit engagé à un autre. On juge bien qu'alors la fureur du Dauphin fut extrême ; il rejeta de nouveau ſa fille dans la plus affreuſe priſon. Edouard fit part de ces triſtes nouvelles à Paris, & celui-ci prit un parti qui paroîtra aſſez étrange. Au lieu de ſe rapprocher de ſon infortuné-

Princesse, il s'embarqua pour Jérusalem, & alla visiter le saint Sépulcre. Il y fit ses dévotions; mais voulant ensuite rester dans ce pays, comme il étoit très-dangereux pour les Chrétiens d'y demeurer, il profita de la facilité avec laquelle il avoit appris la Langue des Sarrasins, s'habilla à la Morisque, & demeura parmi eux. Comme Paris avoit acquis quelques connoissances des herbes & des plantes en parcourant les montagnes qui bordent son pays, il passa parmi les Sarrasins pour un grand Médecin. Il eut en cette qualité occasion de rendre un service important à un Seigneur considérable de la Cour du Sultan; c'étoit son premier Fauconnier. Cet Officier étoit chargé, par le devoir de sa place, d'avoir soin des faucons de son Maître. Un de ces oiseaux que le Soudan aimoit beaucoup tomba malade; le Grand-Fauconnier craignoit avec raison qu'il ne pérît, ce qui lui auroit infailliblement couté la vie. Paris, qui étoit déjà en réputation, fit manger au Faucon d'une herbe qui le guérit presque aussi-tôt. Cette cure lui fit le plus grand honneur, & lui mérita l'estime & l'amitié du Fauconnier, qui ne pouvoit se dissimuler qu'il lui avoit les plus grandes obligations. Pendant ce

temps-là, le Dauphin, désespéré de la résistance de sa fille, s'étoit résolu à partir le premier pour une croisade que l'on venoit de prêcher en France. Il étoit question de reconnoître l'état des forces des Sarrasins, & le Prince de Viennois, à qui son pays étoit devenu odieux, s'offrit pour aller faire cette reconnoissance. Il arriva en Egypte; mais ayant été malheureusement reconnu & arrêté par les Infideles, il fut conduit à Alexandrie, enfermé dans une tour, traité avec la derniere dureté, & on le menaçoit à tout moment de lui faire perdre la vie. Paris apprit par hasard dans quel malheureux état se trouvoit le pere de sa Princesse, & il comprit aussi-tôt qu'il avoit un grand parti à tirer de cette circonstance. Il prit un prétexte pour aller à Alexandrie; il demanda & obtint par le crédit du Grand-Fauconnier, un passeport du Soudan, & même des lettres de recommandation, à la faveur desquelles il fut très-bien reçu dans cette ville: il s'en servit, quand il y fut arrivé, pour s'introduire jusques dans la tour où étoit détenu le Dauphin. Il étoit vêtu à la maniere des Sarrasins, & parloit leur Langue. Cependant il offrit au Prince, en lui parlant un mauvais

François qu'il affectoit de ne pas savoir, de le délivrer, & de le ramener dans son pays, pourvu qu'il lui promît de lui faire épouser une Maîtresse qu'il lui dit avoir en Dauphiné. Le prisonnier le jura sur les saints Evangiles; & alors Paris fit si bien, qu'il remplit les espérances qu'il lui avoit données. Ils s'échapperent, s'embarquerent, & arriverent heureusement au port d'Aigues-Mortes en Languedoc, d'où ils prirent le chemin de Vienne. Les sujets du Dauphin, avertis de son retour, vinrent au devant de lui en foule; il leur présenta son libérateur, qu'il croyoit toujours être Sarrasin. Ce faux Turc fut infiniment fêté; on le présenta entre autres à la belle Vienne, à laquelle il fit la *salamalec* la plus ridicule pour soutenir sa mascarade. Enfin, on lui demanda quelle étoit la maîtresse qu'il prétendoit avoir en Dauphiné. On fut bien étonné quand il répondit que celle qu'il demandoit en mariage, & qu'il vouloit épouser, étoit la Princesse fille du Dauphin. L'indignation succéda à l'étonnement, de ce qu'un *Marabou* osoit prétendre à une pareille alliance. Cependant le Prince étoit bien embarrassé de refuser un homme auquel il étoit redevable de la liberté, & peut-être de la vie. Pour la belle Vienne, elle ne fut pas un

moment dans l'embarras : elle le refusa hautement. Si c'est parce que je suis Mahométan, dit le Sarrasin, j'offre de me convertir & de devenir bon Chrétien. -- Quand vous seriez un des plus puissans Rois de la Chrétienté, je vous refuserois tout de même, repliqua la belle ; j'ai rebuté le Duc de Bourgogne. -- Votre cœur est donc engagé avec un autre ? -- Hélas ! oui, j'ai promis amour & fidélité à un simple Gentilhomme & Chevalier nommé Paris. Nous avons souffert l'un & l'autre des tourmens & des persécutions épouvantables pour nous être aimés. Je ne doute pas qu'il ne soit absolument mort & noyé, car j'ai appris qu'il avoit quitté Genes où il s'étoit réfugié, si-tôt qu'il a su que j'allois épouser le Duc de Bourgogne. Pour moi je n'ai pas encore long-temps à vivre, car la douleur & le regret me consument : mais du moins serai-je fidelle à sa mémoire jusques au tombeau. A ces mots, Paris, se jetant aux pieds de sa maîtresse, détachant sa fausse barbe & son turban, & se faisant reconnoître, remplit du plus grand étonnement, mais de la plus douce satisfaction, la belle Vienne, le Dauphin son pere, & toute leur Cour. Le Prince du Dauphiné trouva en même temps le moyen de satisfaire sa reconoiſ-

ſance & l'inclination de ſon héritiere. Le mariage de Paris & de la belle Vienne fut arrêté & bientôt après célébré. Le bon Meſſire Jacques eut encore la ſatisfaction de voir ſon fils aſſuré de régner en Dauphiné. L'ami Edouard épouſa la confidente Iſabeau, & ils furent les favoris du Dauphin & de la Dauphine, qui moururent heureux & glorieux dans un âge très-avancé.

Il nous reſte à dire ce que nous ſoupçonnons tenir à l'Hiſtoire dans ce Roman; nous croyons qu'il déſigne l'époque de la tranſlation de la Souveraineté du Dauphiné d'une branche de la premiere Maiſon de Bourgogne, iſſue de Hugues Capet, dans la Maiſon des Barons de la Tour du Pin, qui n'étoient que de ſimples Gentilshommes du Dauphiné. Humbert de la Tour épouſa en 1273 (c'eſt préciſément l'époque indiquée dans le Roman) Anne de Bourgogne, fille de Jean Dauphin, & de Bonne de Savoie. Humbert & Anne devenus Dauphins en 1282, moururent après vingt-cinq ans de regne. Humbert II, leur petit-fils, n'ayant point eu d'enfans, & s'étant fait Jacobin, laiſſa le Dauphiné au Prince Charles, fils aîné du Roi Jean, à condition que le titre

de cette Province feroit dorénavant affecté à tous les fils aînés des Rois de France, ce qui a été fidélement exécuté jufqu'à nos jours. Le Roi heureufement régnant Louis XVI, étant Dauphin, étoit Louis dixieme du nom.

Hiftoire de Gerard de Nevers, & de la belle Euriant de Savoie.

L'Hiftoire de Gerard de Nevers & de la belle Euriant de Savoie fa mie, eft sûrement du quinzieme fiecle; car il y en a des manufcrits plus anciens que l'invention de l'Imprimerie: elle a été enfuite imprimée au feizieme fiecle; & enfin M. Gueulette nous en a procuré, en 1722, une jolie édition avec des Notes auffi curieufes que celles qu'il a jointes à la réimpreffion du Roman de Petit Jean de Saintré. Puifqu'il exifte un extrait de celui-ci, nous en donnerons un de l'Hiftoire de Gerard de Nevers, en confervant feulement quelques phrafes de l'original. L'Auteur place la fcene fous le regne de Louis le Gros, au commencement du douzieme fiecle, c'eft-à-dire l'an 1110. Il prétend qu'alors, vers les fêtes de Pentecôte, le Roi ayant indiqué une Cour pleniere au Pont de l'Arche, entre Rouen & Paris, grand nombre de Princes & Princeffes, Dames & Seigneurs s'y trouverent, & que, entre autres divertiffemens, ils fe mirent

à danser en rond ; *& chacune Dame tenoit par la main son ami, & la Dame chantoit ; & entre chaque stances ou couplets de sa chanson, on dansoit ; & quand la Dame avoit finé sa chanson, elle disoit à son ami : Ami, chantez, & l'ami chantoit : & on dansoit sur sa chanson ; & ainsi de l'un en l'autre, jusques à la fin de la serée. La chanson d'Alix, Duchesse de Bourgogne, fut belle, aussi fut celle d'une gente pucelle sœur au Comte de Blois, qui disoit que Jeanne se marieroit, mais seroit toute sa vie amoureuse ; & puis plusieurs autres, jusques à tant que se trouva sans Cavalier pour la mener. Le Roi appela Gérard de Nevers, jouvencel de dix-sept ans, dont le pareil en beauté & en force on ne trouva en terre. Dieu & Nature à le former n'avoient rien oubliés ; & étoit le mieux dansant & le plus chantant qu'alors on sût trouver en France, & avoit une Dame, laquelle avoit nom Euriant ; & fut l'outrepasse de beauté, & la plus loyale envers son ami que oncques fût née. Et Gerard dansa avec la Châtelaine, & chanta sa chanson, dans laquelle il disoit qu'il avoit bien raison de mener joie, puisque aimoit & étoit aimé de la plus belle & la plus courtoise de France ; & que ne s'em-*

barquoit sur mer sans mâts ne sans voile ; & le Roi, la Reine, les Princesses & les Dames prirent plaisir graigneur à l'entendre.

Gerard étoit ainsi heureux & content ; lorsqu'il excita l'envie de Lisiart, Comte de Foretz, & inspira à celui-ci une haine & jalousie traîtreuse, telle que la conçut autrefois le perfide Ganelon (1). Ce traître s'avisa un jour de proposer devant le Roi de gager sa terre de Foretz qu'il viendroit à bout de séduire la mie de Gerard, & qu'il en donneroit la preuve ; & Gerard paria son Comté de Nevers, dont il venoit d'hériter, que la chose ne seroit pas ainsi. Le Roi ayant été témoin des paris, & Gerard ayant promis de ne donner aucun avis à sa mie, laissa quelques jours à Lisiart pour réussir, s'il pouvoit. Il se rendit au Château de Premeri, près Nevers, où étoit Euriant, y arriva en bel équipage, en fut bien reçu & bien traité. Après le repas, il lui fit sa déclaration, qui fut reçue avec indignation & colere ; le lendemain, n'ayant pas mieux

(1) Ganelon est celui qui trompa Charlemagne, & fit battre son armée à Roncevaux : son nom est devenu propre à tous les traîtres : de là vient le mot Italien *ingannare*, tromper.

réussi, il comptoit bien avoir perdu son Comté : mais une vieille infernale vint à son secours, & moyennant une assez bonne somme d'argent, lui promit de lui faire gagner son pari par supercherie. Effectivement elle le fit entrer dans une chambre voisine de celle de sa maîtresse, d'où il lui étoit libre de voir ce qui s'y passoit. L'abominable vieille engagea la belle, avant que de se coucher, de se mettre dans un bain ; & à l'entrée & à la sortie, il fut aisé à Lisiart de remarquer les beautés d'Euriant, & certain signe que l'heureux Gerard devoit seul connoître. Après avoir ainsi accompli sa trahison, la vieille reçut sa récompense ; & le lendemain, Lisiart ayant pris congé de la Dame, retourna à la Cour du Roi, qui étoit à Melun, & soutint qu'il avoit gagné la terre. L'on juge bien de l'étonnement où fut Gerard. Lisiart disant effrontément qu'il soutiendroit la chose à la belle Euriant elle-même, le Comte de Nevers l'envoya chercher par un sien Ecuyer. La sage & charmante mie n'hésita point à partir, & à suivre le guide que lui avoit envoyé Gerard, laissant le soin de son ménage à la perfide vieille. Elle arriva à Melun très-parée & très-

joyeuse, & plus belle qu'on ne peut dire. Gerard n'alla point au devant d'elle. Quand elle fut à la Cour du Roi, il la reçut d'un air fier & courroucé : Lisiart se trouva là qui soutint *qu'il en avoit fait à son plaisir. Il produisit pour témoins ceux qui l'avoient entendu faire sa déclaration à la Demoiselle, ceux qui l'avoient conduit avec des flambeaux jusques à la porte de la chambre voisine de celle où elle couchoit ; & enfin, pour derniere preuve, donna telles enseignes que nul ne pouvoit avoir vues, s'il ne l'eût connue bien privement.* Quand le Roi eut entendu tous ces détails, il ne sut que dire ; il n'osa ni condamner ni justifier la Demoiselle. Gerard, tout Chevalier qu'il étoit, larmoya & fit larmoyer toute la Cour ; & la Demoiselle tomba évanouie sans connoissance. On l'emporta en cet état ; Gerard la suivit, & le Roi ne put s'empêcher de livrer la Terre & Comté de Nevers à Lisiart. Cependant, Euriant étant revenue de sa pamoison, Gerard lui ordonna de monter sur son palefroi ; & lui étant pareillement monté sur son destrier, ils cheminerent ensemble vers la forêt d'Orléans, & y entrerent, sans se dire un seul mot ; & *quand furent en finfond de*

de forêt, *Dame*, dit enfin Gerard à Euriant, *tant que vous ai cru féale, vous ai aimée; à présent que vous connois pour déloyale, veux vous donner la mort de ma propre main. La belle descendit de son palefroi, se mit à genoux; & Gerard, tirant son épée hors du fourreau, étoit prêt à lui tranchier le chief*, lorsqu'un serpent horrible & épouvantable parut prêt à engloutir le Comte. Celui-ci l'ayant apperçu, se retourna, le combattit avec adresse & vigueur, & le tua enfin. Il se jeta ensuite à genoux pour remercier Dieu de cet exploit, & alors lui vint la bonne pensée de ne point donner la mort à sa mie. Il suivit cette inspiration, la laissa seule dans la forêt, & partit en s'en éloignant.

La malheureuse Euriant étoit restée évanouie & dans l'état le plus pitoyable, lorsqu'un Duc de Metz en Lorraine, qui revenoit de Saint-Jacques en Galice, passa par-là, & vit d'un côté un serpent tué, & de l'autre Euriant couchée par terre, & paroissant morte. Malgré la pâleur de son visage, il reconnut qu'elle étoit belle; & au moyen de quelques liqueurs spiritueuses qu'il lui fit prendre, il la rappela à la vie. La voyant bien vêtue, il la jugea

une perſonne de *haute affaire*, dit le Romancier, c'eſt-à-dire, de conſidération, & lui demanda avec empreſſement qui elle étoit. La Demoiſelle, déſeſpérée de tout ce qui venoit de lui arriver, ne déſirant que la mort, loin de vouloir intéreſſer ſon libérateur, & l'attendrir par le récit fidele de ſes malheurs, crut devoir ſe repréſenter comme une miſérable à laquelle on devoit arracher le peu de vie qui lui reſtoit. Elle affecta de déclarer qu'elle étoit fille d'un malheureux Charretier qui avoit été pendu; qu'elle avoit épouſé un voleur de grand chemin qui avoit été arrêté, & qu'elle s'étoit enfuie, emportant ſur elle ce qu'elle avoit de meilleur, qui étoient tous des effets volés. Elle eut beau débiter tous ces menſonges, elle n'en fit point accroire au Duc de Metz, qui en étoit devenu éperduement amoureux. Il en prit, pour ainſi dire malgré elle, tous les ſoins imaginables; il l'aſſura qu'il vouloit l'épouſer, & la faire régner avec lui ſur ſes Etats; & quoique les Officiers de ſa ſuite lui fiſſent des repréſentations ſur le danger qu'il y avoit à ſe charger d'une pareille créature, il la conduiſit dans ſa Capitale, où il la traita véritablement en Princeſſe.

Pendant ce temps-là, Gerard, aussi désespéré de la prétendue infidélité dont il croyoit Euriant convaincue, qu'elle l'étoit elle-même de la fausse accusation intentée contre elle, avoit quitté la forêt d'Orléans. Après avoir long-temps erré dans différentes Provinces du Royaume, il arriva enfin dans un village assez près de Nevers, & entra chez un Jongleur qu'il avoit connu autrefois, & auquel il avoit fait plusieurs beaux présens. Le Menestrel fut bien étonné de le voir; mais il le reçut de son mieux, comme son ancien Seigneur, & lui apprit que Lisiart s'étoit mis en possession du Comté, où il se faisoit haïr pour sa dureté. Ces nouvelles firent venir l'envie à Gerard de voir de plus près ce qui se passoit dans son ancien domaine. Il convint de ses arrangemens avec le Jongleur, qui le barbouilla avec du noir de fumée; de sorte qu'il ne pouvoit être reconnu par ceux mêmes qui le connoissoient le mieux. Ensuite il lui donna un de ses habits le plus ridicule, & en cet état, Gerard ayant mis une vielle à son col, & profitant du talent qu'il avoit de bien chanter & de bien jouer des instrumens, il se hasarda d'aller jusques à Nevers. Quand il y fut arrivé, il se promena

ſur la place, & entendit les paſſans qui diſoient : *Oh ! ce Jongleur vient ici bien à la malheure ; à préſent nous n'avons pas envie de chanter ni de nous divertir ; cela étoit bon du temps de notre précédent Comte le bon Gerard.* Au bout de quelque temps, un Chevalier ſortit du Château de Liſiart, & lui ordonna de venir chanter & vieller devant le Comte. Gerard obéit, & chanta la chanſon de Guillaume d'Orange, qui étant Queux du Roi Louis, fils de Charlemagne, lui demanda ſecours contre les Maures, & n'ayant pu l'obtenir, dit au Roi qu'il lui remettoit ſon fief & ſon office, & qu'il ne vouloit plus être ſon homme (1).

---

(1) Il y a une Note aſſez curieuſe & aſſez importante à faire ſur ce paſſage du Roman de Gerard de Nevers. D'abord il nous prouve que les Jongleurs étoient encore dans l'uſage, du temps de Louis le Gros, de chanter des Hiſtoires de Princes & de grands Seigneurs, & des Romans tous entiers en vers, qu'ils débitoient par pieces & par morceaux : c'eſt ainſi qu'autrefois Homere chantoit ſon Iliade & ſon Odyſſée par Chants & par Livres, que l'on appeloit alors rapſodies. Un des plus anciens & des plus beaux Romans ou Poëmes en vers que chantoient autrefois les Jongleurs, étoit celui de Guillaume, que l'on prétend avoir été le premier Seigneur ou Comte d'Orange. C'eſt le Héros de la Chanſon dont il eſt ici queſtion. Il fut ſurnommé Guillaume au court nez ; & ce ſurnom ſeul a fait la matiere d'une longue diſſertation, dans laquelle il eſt queſtion de ſavoir ſi ce ſobriquet donné à Guillaume

Quand Gerard eut satisfait la curiosité de la Cour de Lisiart en chantant son Roman, il fut fort applaudi, & on voulut le retenir jusques au soir dans la salle du Château ; il parut y consentir, & bientôt il apprit des choses très-intéressantes pour son cœur & son repos. Il se glissa auprès de la cheminée ; & là, se cachant, il fut témoin & auditeur de ce qui s'y passa & des propos que l'on y tint. La vieille qui avoit trahi sa maîtresse pour favoriser Lisiart, vint demander à celui-ci la récompense d'un si grand service. Le Comte de Forez convint que sans elle il n'auroit jamais eu le Comté de Nevers qu'il ne méritoit pas ; il lui promit d'avoir soin d'elle. Le malheureux Gerard connut alors qu'il avoit été trompé, & apprit comment il l'avoit été : mais il n'y avoit plus de

doit s'écrire ainsi, au *court nez* ; en ce cas, Guillaume auroit été camus ; ou ainsi : au *courb nez* ; ce qui annonceroit que Guillaume auroit eu le nez long, courbé & aquilin ; ou enfin, si l'on doit dire Guillaume au *cors nez* : si cela étoit, Guillaume eût été surnommé ainsi, d'un cornet dont il auroit sonné à la guerre. Cette derniere opinion seroit d'autant plus vraisemblable, que les Princes d'Orange portoient des cornets dans leurs armes. Quoi qu'il en soit, il existe encore des manuscrits du Roman de Guillaume au court nez ; ils sont rares & précieux : j'en possede un, mais il est très-ancien & très-enfumé ; de sorte qu'à peine ai-je pu en déchiffrer quelques morceaux.

remede. Il s'échappa, n'en voulant pas savoir davantage ; & s'étant débarbouillé, & ayant repris ses habits chez le Jongleur, il repartit pour courir au hasard, dans l'espérance incertaine de retrouver Euriant, de lui demander pardon, de se réconcilier avec elle, ou de s'assurer de sa mort, & de la suivre au tombeau. Il arriva dans un Château des Ardennes, & rendit les plus grands services à la Demoiselle à qui il appartenoit. Elle étoit persécutée, & sa terre désolée par un Seigneur voisin qui vouloit l'épouser malgré elle. Gerard, qui ne demandoit qu'à périr, mais qui vouloit que ce fût du moins en combattant, se revêtit de vieilles armes qu'il trouva dans le Château, alla au devant du Tyran, le défia, le vainquit, & lui coupa la tête, parce qu'il ne voulut pas demander grace ; mais il n'obtint cette victoire qu'après avoir été griévement blessé. La Demoiselle en prit un soin extrême, & le garda quelque temps dans son Château pour le soigner ; elle en devint même amoureuse : mais le Chevalier, fidele à la mémoire d'Euriant, ne voulut point lui manquer, & partit aussi-tôt qu'il se crut en état de continuer sa route. Il éprouva néanmoins qu'il n'étoit pas encore

guéri ; car il fut obligé de s'arrêter à Châlons sur Marne, où il tomba malade, & passa quelque temps dans la maison d'un bon Bourgeois qui le recueillit. Il fit la même impression sur le cœur de la fille de ce Bourgeois qu'il avoit fait sur celui de la Pucelle des Ardennes, & résista également aux agaceries de l'une & de l'autre.

Continuant ses voyages, il arriva à Cologne, & fut reçu chez un habitant, qui, dès le lendemain, vint tout effrayé lui apprendre que les Sesnes, c'est-à-dire les Saxons, venoient assiéger la ville, & que le Duc Milon, qui la gouvernoit, étoit très-embarrassé à se défendre, parce qu'il manquoit de bons Chevaliers pour l'aider à repousser les ennemis. Gerard offrit ses services, & prouva dans une premiere sortie qu'ils méritoient d'être agréés. Il combattit, & tua un Officier principal de l'armée ennemie. Bientôt après, Milon résolut de faire une grande sortie, afin de repousser les assiégeans. Cette sortie engagea bientôt une affaire générale ; Gerard y fit des actions de la plus grande valeur, délivra le Duc Milon, qui étoit tombé dans les mains des Sesnes ; mais il reçut bien des blessures, & fut transporté dans le Château du Duc. La fille de ce

Seigneur, qui se nommoit Eglantine, & plusieurs jeunes Demoiselles & Pucelles qui étoient dans ce Château, furent chargées du soin de le panser, & elles ne travaillerent pas à la guérison de ce jeune Guerrier sans en devenir éperduement éprises: toutes se disputerent à qui feroit sa conquête; mais ce fut Eglantine, comme la plus considérable & la plus belle, à laquelle les autres furent obligées de céder. Gerard disputa long-temps son cœur contre elle; & elle désespéroit presque de le séduire, lorsqu'une vieille Sorciere lui dit qu'elle savoit composer un philtre dont la vertu forceroit Gerard à l'aimer. C'étoit le même dont Tristan & la belle Iseulte burent autrefois, & qui les rendit si amoureux l'un de l'autre. Eglantine embrassa mille fois la vieille qui lui procuroit une pareille ressource, elle en fit usage, & le philtre produisit son effet. Eglantine le présenta à Gerard comme une boisson agréable & confortative, & elle en partagea la dose entre elle & lui; ils devinrent également amoureux l'un de l'autre, & Gerard oublia la malheureuse Euriant. Il se fixa pour quelque temps à Cologne, & rendit de nouveaux services au Duc Milon, en s'emparant d'un Château occupé par les ennemis du

Duc, d'où ils incommodoient fort la ville, qui en étoit proche.

Nous avons dit qu'Euriant étoit à Metz chez le Duc de ce pays, qui la traitoit avec la plus grande distinction, cherchant à lui plaire, mais ne lui faisant cependant aucune violence. Le Duc avoit une sœur jeune, belle & sage, à laquelle Euriant s'attacha. Elle devint son amie la plus intime, & elles passoient ensemble une vie fort douce & fort heureuse; le souvenir de Gerard étoit la seule chose qui tourmentoit Euriant. Bientôt elle éprouva par accident une perte qui lui fut bien sensible. Un Oiselier du Duc lui apporta une alouette qui étoit en vie; Euriant s'amusa à la caresser, & à lui donner à manger dans sa main. Au milieu de cette innocente fonction, son anneau tomba de son doigt; c'étoit un cercle d'or dans lequel étoit enchassé un saphir, qui lui avoit été donné par son amant. A cause de cela, ce petit bijou lui étoit cher, & elle le considéroit souvent en se souvenant de Gerard. L'alouette saisit l'anneau avec son bec, le retourna, & sa tête ayant passé à travers, elle s'en fit un collier; & aussi-tôt l'animal s'envola. L'on juge bien du désespoir où fut la pauvre mie.

Comme dit le Proverbe, un malheur ne vient jamais ſans l'autre. Un Chevalier de la Cour du Duc, nommé Méliatir, félon, traître & brutal, devint amoureux de la belle infortunée, & lui fit une déclaration aſſez bruſque, qu'elle reçut avec modeſtie, comme celle du Duc, diſant qu'elle étoit une pauvre femme qui ne méritoit pas l'amour d'un Chevalier. Méliatir en conclut qu'il pouvoit uſer de violence, & la renverſa : mais il en fut puni ſur le champ par un grand coup de pied dans la mâchoire, qui lui caſſa les dents & lui meurtrit le viſage. Il ſe retira honteux & furieux d'une pareille correction, & médita la vengeance la plus cruelle. Dès la nuit ſuivante, il trouva moyen de s'introduire dans la chambre où couchoient dans le même lit Iſmene, ſœur du Duc, & la belle Euriant. Elles dormoient toutes deux. D'un coup de poignard il perça le cœur de la Princeſſe, qui expira ſi promptement, qu'elle n'eut pas le temps de crier. C'étoit Euriant qu'il croyoit avoir tuée ; mais ſon quiproquo ne lui fit pas perdre l'eſpoir de la faire périr. Il avoit laiſſé le poignard ſanglant dans le lit & ſous la main d'Euriant, & s'étoit retiré ſans être vu de perſonne ; de

ſorte que le matin, les femmes qui vinrent pour les éveiller, trouvant l'une aſſaſſinée, & l'autre armée, pour ainſi dire, du fer meurtrier, allerent avertir le Duc, qui, l'ayant vu de ſes propres yeux, ne douta pas qu'Euriant ne fût coupable. La fauſſe déclaration qu'elle lui avoit faite dans la forêt d'Orléans, en lui diſant qu'elle étoit la fille d'un pendu & femme d'un voleur, confirma ſes ſoupçons. Méliatir voulut l'engager à la condamner ſur le champ, & à la faire brûler ſans autre forme de procès : mais le Sire de Feneſtrange, Maréchal de la Cour du Duc, conſeilla d'aſſembler tous les Barons du pays, & de mander, entre autres, le Duc de Bar, oncle du Duc de Metz, pour préſider au jugement. Le Duc y conſentit, & on ſe contenta de mettre Euriant en priſon.

Revenons à Gerard. Le boire amoureux dont il s'étoit enivré le rendit ſi paſſionné pour Eglantine, qu'il ne négligea aucun moyen pour lui prouver ſa tendreſſe : elle y répondoit de tout ſon cœur. Le Duc Milon s'apperçut de cet amour ; &, loin de le trouver mauvais, les exploits qu'il avoit vu faire au Chevalier étranger l'engagerent à le regarder comme un parti digne de ſa fille. Il s'en

expliqua non seulement avec les deux amans, mais avec ses parens, qui approuverent tous son choix. Leur mariage fut résolu, & l'on n'en différa le moment que jusqu'à une fête pléniere & magnifique, que Milon devoit donner à cette occasion. Ils étoient à la veille de ce jour tant désiré, lorsque l'Hôte de Gerard, chez qui il s'étoit établi en arrivant à Cologne, l'engagea à faire un tour dans la campagne, son épervier sur le poing, & à chasser aux alouettes. Ils n'eurent pas plutôt commencé à prendre ce divertissement, que l'oiseau de proie fondit sur une alouette, la rapporta au Comte ; & celui-ci fut frappé en remarquant au col de cet oiseau l'anneau d'or & le saphir qu'il avoit autrefois donné à sa mie Euriant. Ce joyau lui rappela aussi-tôt le souvenir de son ancienne maîtresse, & fit perdre au breuvage amoureux qu'il avoit pris, toute sa vertu. Après avoir été plongé pendant quelques momens dans une profonde rêverie, il prit le parti d'abandonner Eglantine, de renoncer à la grande fortune que cette alliance devoit lui procurer, & de continuer la recherche de sa mie, dont il avoit reconnu l'innocence. Il remit l'épervier à son Hôte, le chargea de le porter

à la Princesse de Cologne, en lui disant que c'étoit le seul présent qu'il pût lui faire, son cœur étant engagé à une autre Dame, à laquelle il n'avoit manqué que par l'effet d'un poison dont heureusement il avoit trouvé le remede. L'Hôte s'acquitta de sa commission; le Duc Milon qui étoit présent, en fut irrité, & sa fille désespérée. Elle déclara qu'elle n'auroit jamais d'autre mari que Gerard. Milon fit partir plusieurs Ecuyers pour le chercher; mais, quelque diligence qu'ils fissent, ils perdirent ses traces, & n'en purent rendre aucun compte.

Gerard errant au hasard, sans savoir où trouver sa mie, eut plusieurs aventures: il rencontra un Chevalier blessé, qui lui dit que sa femme lui avoit été enlevée par un petit Tyran du pays des Ardennes. Heureusement que les ravisseurs n'étoient pas encore bien éloignés. Gerard courut après eux & les attaqua seul, les vainquit, délivra la Dame, & la ramena avec son mari blessé dans leur Château.

Il rendit à peu près le même service à une Demoiselle, & la délivra des mains d'un insolent qui lui faisoit violence: mais la déloyale voulut assassiner Gerard pendant son sommeil. Il se réveilla à temps,

& partit en faisant des réflexions peu avantageuses au beau sexe.

Dans une troisieme occasion, il apprit qu'un Géant désoloit tout le pays, & rencontra un pauvre Gentilhomme qui conduisoit à ce barbare une fille unique qu'il avoit, pour être échangée contre ses sept freres, que le Géant retenoit prisonniers dans son Château. Gerard promit à ce malheureux pere, non seulement de procurer la liberté à ses fils, mais encore d'empêcher le déshonneur de sa fille. Il va au devant du Géant, le combat, le tue, & comble de joie le pere & les enfans, qui ne savent comment lui témoigner leur reconnoissance. La Pucelle délivrée fit à son libérateur la plus grande *chiere* du monde; mais il voulut partir pour aller promptement à la recherche de sa mie. Enfin il arriva près de Metz, & rencontra une grande compagnie de Chevaliers & gens qui paroissoient considérables, & s'acheminoient vers cette ville. Il demanda qui ils étoient, & on lui répondit que c'étoit le Duc de Bar, & le Duc de Metz son neveu qui étoit allé au devant de lui; qu'ils devoient, peu de jours après, procéder au jugement d'une femme étrangere accusée d'avoir assassiné

la sœur du Duc. Gerard, qui, comme on l'a vu, s'étoit, depuis son départ de Cologne, conduit en vrai réparateur des torts, sans se douter que l'accusée fût sa maîtresse, jugea que cette affaire méritoit son attention. La cause fut plaidée publiquement. Les Barons & Seigneurs dirent tout haut leur avis, & Gerard s'apperçut que la question étoit fort douteuse. Méliatir l'accusateur insistoit beaucoup sur ce que la sœur du Duc avoit été assassinée tandis qu'elle étoit couchée auprès de l'Etrangere, & établissoit pour preuve invincible du crime commis par cette derniere, le poignard ensanglanté qui avoit été trouvé à côté d'elle : mais plusieurs sages & prudens Chevaliers croyoient au contraire que l'innocence de l'accusée devoit se présumer par le sommeil dans lequel on l'avoit trouvée plongée, n'étant pas naturel qu'un meurtrier pût en goûter les douceurs à l'instant même qu'il vient de commettre le crime. Gerard remarquant cette diversité d'opinions, jugea qu'il étoit de son devoir de brave & preux Chevalier, de prendre la défense de l'Etrangere ; & il s'y trouva encore plus engagé, lorsque l'on conduisit l'accusée devant ses juges, afin de subir

ſon interrogatoire, & qu'il reconnut en elle ſa chere Euriant. De l'aveu des Ducs, il propoſa à Méliatir de combattre contre lui pour ſoutenir l'innocence de l'Étrangere. Cet accuſateur, bourrelé par les remords de ſa conſcience, fit ce qu'il put pour éviter le combat; mais enfin, y étant forcé, il ſe préſenta fiérement devant ſon adverſaire. La victoire ſe déclara en faveur du parti le plus juſte : Méliatir ſuccomba ſous les coups de Gerard, & Euriant fut juſtifiée ; & bienôt après ayant reconnu Gerard, leurs tranſports mutuels conduiſirent à une explication. On ſut qui ils étoient l'un & l'autre. Le Duc de Metz, qui avoit aimé cette belle perſonne, étouffa ſon amour, & la vit, ſans chagrin, paſſer dans les bras de ſon courageux défenſeur. Il ne fut plus queſtion que de juſtifier Euriant & Gerard dans l'eſprit du Roi Louis le Gros, & de faire reſtituer au premier ſon Comté. Le Roi avoit indiqué un grand tournoi à Montargis : Gerard s'y rendit en bon équipage, la viſiere baiſſée, & Euriant couverte de ſon voile. Quelques Chevaliers & les Ducs de Metz & de Bar les accompagnerent. Le tournoi ſe paſſa tout à fait à l'avantage de Gerard : il abattit

tous

tous les Chevaliers, & nommément le Comte de Forez : il reçut tous les prix des mains de la Reine, & fut reconduit à son Hôtel avec honneur & comme en triomphe : mais ce n'étoit pas assez pour sa satisfaction ; il se fit connoître, & proposa à Lisiart le combat en champ clos & à outrance. Le Roi ne put le lui refuser, & il eut lieu. Le perfide Comte de Forez fut vaincu, &, l'épée sur la gorge, fut obligé d'avouer sa trahison, & d'en développer toutes les circonstances. Il fut dépouillé non seulement du Comté de Nevers, qu'il avoit injustement usurpé, mais de celui de Forez, qui fut donné à Gerard, qui épousa solemnellement la belle Euriant de Savoie, sa mie; à laquelle il paroît qu'il auroit pu faire cet honneur beaucoup plutôt.

Ce Roman ne semble avoir aucun fondement historique; mais les mœurs du douzieme siecle, dans lequel la scene est placée, y sont exactement représentées. Le style semble plus ancien que celui du quinzieme siecle; quoique les manuscrits & les imprimés qu'on en connoît ne remontent pas plus haut que cette date.

Robert le Diable, & Richard sans peur.

Le Roman de Robert le Diable, & celui de Richard sans peur son fils, ont

été imprimés au quinzieme siecle : mais nous en avons des manuscrits, qui peut-être remontent jusques au treizieme ; car ils sont en vers, & ceux en prose sont probablement du XIVeme. J'ai sous les yeux un volume *in*-4°. imprimé à Lyon en 1496, intitulé la Vie du terrible Robert le Diable, lequel après fut nommé l'Homme-Dieu. Dans le même volume est relié un autre Ouvrage du même format, imprimé à Paris, sans date, qui est l'Histoire de Richar sans paour, fils de Robert le Diable. Celui-ci est peut-être un peu moins ancien que le premier, mais il y tient de si près, qu'il est impossible de les séparer. Les Auteurs de ces deux Ouvrages sont également inconnus ; & quelque extravagans & extraordinaires qu'ils soient, j'en ferois l'extrait, si ce travail n'étoit déjà exécuté d'une maniere très-agréable dans un Livre imprimé pour la premiere fois à Paris en 1769, *in*-8°, en quatre petites Parties, sous le titre de Bibliotheque bleue, ou Recueil d'Histoires singulieres & naïves, & réimprimé depuis toujours en plusieurs Parties, grand *in*-8°, avec d'assez bonnes gravures. L'Histoire de ces deux Ducs de Normandie forme les premiers morceaux & les plus intéressans

de ce Recueil, que je conseille aux Dames de lire en entier. Il fera autant de plaisir à celles de ce temps-ci, que les Romans originaux ont pu en faire à leurs aïeules, il y a trois cents ans. Ainsi je me contenterai de faire quelques remarques sur ce qu'il peut y avoit d'historique dans ces vieilles Fables, & de rechercher en peu de mots si les Héros en ont existé, & quand ils ont vécu.

Si je connoissois mieux que je ne fais le Roman du Rou, qui est à l'Histoire de Normandie ce que celui du Brut est à celles d'Angleterre & de Bretagne, j'y trouverois peut-être de quoi fonder au moins des conjectures sur Robert & sur Richard ; mais n'ayant jamais vu de cet ancien Roman que des manuscrits indéchiffrables pour moi, je n'en peux rien conclure. L'Auteur de l'Ouvrage, tel qu'il est dans la Bibliotheque bleue, parle tantôt comme si ses Héros avoient été contemporains de Charlemagne, & souvent comme s'ils descendoient de Rollon, premier des Ducs Normands qui se fit Chrétien, & qui ne vivoit que sous les Rois de la seconde Race. Dans ce dernier cas, Robert le Diable ne pourroit être que Rollon même, qui, dans quelques Au-

teurs, eſt appelé Robert, parce qu'il prit ce nom quand il ſe fit baptiſer l'an 912. On dit qu'il étoit très-méchant avant d'être Chrétien, mais que le Chriſtianiſme lui inſpira un tel eſprit de douceur & de juſtice, que tout ſujet opprimé étoit sûr d'être ſecouru en invoquant ſon nom. De là vient ce que l'on appelle encore en Normandie la clameur de *Haro*, qui exprime le recours qu'un ſujet qui ſe croit léſé peut faire à la Puiſſance ſouveraine, en invoquant le nom de Raoul, Rou, ou Rollon.

Rollon ou Robert eut pour fils Richard, ſurnommé l'Intrépide, ou ſans peur. Celui-ci fut grand-pere de Guillaume le Conquérant, qui ſoumit l'Angleterre environ l'an 1080 : mais le Romancier de la Bibliotheque bleue, familiariſé avec les anacroniſmes, n'héſite pas à faire conquérir ce Royaume par Richard ſans peur.

Pierre de Provence, & la belle Maguelone.

Je ne pouſſerai pas plus loin mes remarques hiſtoriques ſur cet objet, car, quelques curieuſes qu'elles puiſſent être, je craindrois qu'elles intéreſſaſſent peu mes Lecteurs. Je ne m'étendrai pas davantage ſur l'Hiſtoire de Pierre de Provence & de la belle Maguelone, par la même raiſon. On trouve cette Hiſtoire égale-

ment mise en François moderne dans le même recueil. M le Comte de T...... l'a jugée si intéressante, qu'il l'a de nouveau présentée au Public dans un des volumes de la continuation de la Bibliotheque des Romans pendant le cours de l'année 1779.

Nous ne trouvons rien qui nous donne lieu de croire que ce Roman soit fondé sur aucune époque ni circonstance vraiment historique : on ne voit dans la suite des Comtes de Provence, ni Jean, ni Pierre ; ni dans celle des Princesses de Naples aucune Princesse Magdeleine ou Maguelonne. La ville de Montpellier en Languedoc portoit autrefois ce dernier nom ; mais je ne vois pas que cela ait rien de commun avec ce Roman, dont au reste les manuscrits sont assez anciens : il y en a même en vers. La premiere impression, qui est sans date, est sûrement du quinzieme siecle.

Un petit Roman plus court & plus extraordinaire que les trois dont je viens de parler, & qui n'a point été réimprimé comme eux dans la Bibliotheque bleue, est intitulé les Faits merveilleux de Virgile : il y en a une édition *in*-4°. sans date, & une petite in-*seize*, qui est un abrégé de la premiere : l'une & l'autre sont

Les Faits merveilleux de Virgile.

certainement imprimées au quinzieme siecle : mais d'ailleurs, il y en a sûrement des manuscrits plus anciens; car il est parlé dans les Poëtes du quatorzieme, & même du treizieme siecle, des fables ridicules dont ce petit Ouvrage est composé.

Le Héros n'est point du tout Virgile le Poëte, mais un Enchanteur, que l'ignorant Auteur fait naître à Rome peu après la mort de Romulus, Fondateur de cette ville. Voici comment il arrange cette belle Histoire. Romulus avoit, comme on sait, un frere nommé Remus, contre qui il conçut de la jalousie, & qu'il obligea à quitter l'Italie. Il passa dans la Gaule, & s'établit dans le pays des Ardennes, où il fonda une ville qui fut appelée de son nom Remis (*Reims*), sur la riviere de Veille. Cette ville étoit si belle, & les murailles en étoient si hautes, que Romulus fut furieux de tous les éloges qu'il en entendit faire. Ce qui le piqua le plus fut les railleries que son frere fit de la ville de Rome, dont les murailles étoient si basses, que l'on pouvoit sauter pardessus. Romulus assembla une armée, la conduisit sans difficulté jusques à Reims, tua son frere, & ruina sa ville; mais il ne

put prendre sa belle-sœur ni son neveu, qui s'étoient réfugiés dans des souterrains, dans lesquels ils avoient caché de grands trésors & des vivres, pour attendre que Romulus & ses Romains fussent repassés en Italie : alors ils reparurent, rebâtirent leur ville, & la rendirent plus belle & plus magnifique qu'elle n'avoit été.

Le fils de Remus étant devenu grand, sa mere l'encouragea à venger la mort de son pere: c'est ce qu'il fit ; car il alla à Rome, entra dans le Palais de son oncle Romulus, lui coupa la tête, & fut Empereur à sa place. Ce second Remus avoit mené avec lui un Chevalier des Ardennes, auquel il fit épouser la fille d'un Sénateur de Rome, qui fut la mere de l'Enchanteur Virgile. Celui-ci étoit destiné à faire des choses si merveilleuses, que, quand il naquit, toute la ville de Rome trembla. Dès qu'il fut en âge d'étudier, on l'envoya à Tolede, qui étoit une Université de magie très-renommée. Il fit dans l'art des enchantemens des progrès étonnans. Pendant qu'il s'y rendoit habile, on s'emparoit à Rome de son bien : sa mere l'en avertit, & il revint s'en plaindre à l'Empereur. Celui-ci ne lui rendit pas justice, par l'effet des conseils de mauvaises gens,

qui lui dirent que Virgile, à la vérité, avoit beaucoup étudié, mais que les gens savans n'étoient bons à rien. Virgile, pour prouver le contraire, se retira dans ses possessions, près de Rome, & défia l'Empereur de venir les lui enlever. Il l'essaya en vain; car l'Enchanteur, quoiqu'il n'eût ni armée ni troupes, enferma si bien celles des Romains, que, comme ils mouroient de faim, ils furent obligés de lui demander grace; alors il les régala magnifiquement, & n'exigea autre chose que d'être remis en possession de ses biens & terres. On les lui rendit, & on eut depuis une grande considération pour lui. Cependant il y eut une Demoiselle dont il devint amoureux, qui essaya de se moquer de lui : mais elle en fut bien punie. Elle avoit donné rendez-vous la nuit à Virgile dans sa chambre, qui étoit au haut de la maison de son pere, & lui dit qu'il n'y avoit d'autre moyen d'y parvenir qu'en se plaçant dans une corbeille qu'elle feroit descendre de sa fenêtre, & dans laquelle elle le tireroit en haut avec une poulie. L'amoureux Virgile consentit à tout : mais quand il fut à moitié chemin, la Demoiselle traîtresse le laissa suspendu en l'air; & quand le jour fut venu,

il se trouva exposé aux risées du peuple. Cette mauvaise plaisanterie le fâcha beaucoup, & il s'en vengea cruellement. Nous ne voulons ni expliquer en quoi consista cette vengeance, ni rapporter les autres folies & extravagances que l'on appelle les Faits merveilleux de l'Enchanteur Virgile. Il se maria à une autre Demoiselle qu'à celle qui lui avoit joué le tour que nous avons rapporté, mais il en essuya d'autres de la part de ce second objet de ses amours. Il conçut une troisieme passion pour une Demoiselle Sarrasine, fille d'un Soudan de Babylone : il l'attira à Rome par ses charmes ; & consentit à passer avec elle dans son pays : mais s'étant apperçu qu'on vouloit lui jouer encore de mauvais tours, il revint sur ses pas, & fonda la cité de Naples : il la peupla, l'orna, & l'enrichit, par une suite de prodiges tous plus ridicules les uns que les autres. Enfin il mourut, ou plutôt disparut dans cette ville ; & voilà tout ce que nous pouvons dire de ce Roman, le plus plat, mais en même temps le plus extraordinaire de tous ceux qu'a produits le quinzieme siecle.

Roman de la Conquête de Grece, par Madien.

Nous connoissons l'Auteur du Roman de la Conquête de Grece par Philippe de Madien, autrement dit le Chevalier à

l'épervier blanc, & la date de la composition de cet Ouvrage: l'Auteur s'appeloit Perrinet Dupin, natif de la Rochelle; il n'eſt connu que par ce ſeul Livre, qu'il dédia à Madame Anne de Luſignan, Princeſſe héritiere de Chypre & Ducheſſe de Savoie. Ce fut en 1448 que l'Ouvrage fut compoſé; mais il n'a été imprimé que long-temps après. J'ai pourtant lieu de croire que l'édition ſans date, qui eſt la premiere, eſt du quinzieme ſiecle; mais celles datées ſont ſûrement du ſeizieme. L'argument que nous allons donner de ce Roman ſera court, & nous ne nous arrêterons que ſur quelques circonſtances ſingulieres.

Perrinet Dupin.

Philippe de Madien étoit fils de Renaud, dont le pere avoit été chaſſé de Macédoine par un Roi de Grece. Renaud s'étoit retiré avec ſes enfans dans une petite ville d'Afrique; c'eſt de là que le Héros de cette Hiſtoire médite la conquête de la Grece, pour venger ſon grand-pere & ſon pere; en attendant il s'exerce dans les tournois. Au moment qu'il eſt prêt à combattre dans une de ces fêtes, une Dame qu'il ne connoît pas lui envoie par un Héraut un caſque chargé d'armes & de deviſes également inconnues, un

magnifique heaume, au cimier duquel étoit un épervier blanc, tenant dans ses serres une caille. En lui remettant ce présent, le Héraut le prie, de la part de la Dame, d'être dorénavant son Chevalier. Philippe y consent, & prend le nom du Chevalier à l'épervier blanc. Ayant remporté le prix du tournoi, qui étoit une couronne d'or enrichie de pierreries, il la donne au Héraut pour la présenter à sa Dame. On juge bien que depuis ce temps il fut occupé non seulement de la connoître, mais encore à faire de beaux exploits pour la mériter. Etant entré en Grece à la tête des troupes de son pere & de quelques alliés, il y donne tant de preuves de valeur & de capacité, que, quoique fort jeune, on lui défere le commandement général, ses parens & les autres Princes ses anciens ne s'étant réservé que le gouvernement des places que Philippe leur avoit aidé à conquérir. Il continua d'avoir les plus grands succès: il avoit, entre autres, un talent particulier pour les ruses de guerre. Nous ne rapporterons qu'un seul des tours qu'il joua à l'armée Grecque, & qui mit au désespoir Brunissant, Roi de Grece, parce qu'il l'humilia dans la personne de ses plus

vieux & plus expérimentés Généraux. On rapporta à Philippe de Madien que trois vieux Militaires Grecs expérimentés & consommés dans leur art, avoient dit en parlant de lui, que c'étoit un jeune homme auquel ils apprendroient son métier ; & que quand ils l'auroient fait prisonnier, ce qui, selon eux, devoit être prompt & facile, ils le traiteroient comme on fait les enfans au Collége, & lui donneroient le fouet. Les mêmes Espions qui rapporterent à Philippe ce mauvais propos, lui apprirent que les Généraux Grecs devoient venir le lendemain à la pointe du jour, en passant par un défilé, reconnoître son camp, dans l'espérance de le surprendre le jour suivant. Le jeune Prince étant bien averti, fit, dès l'entrée de la nuit, placer en embuscade un petit corps partagé en deux détachemens, qui devoient envelopper la troupe dorée des Grecs dès qu'ils seroient engagés dans le défilé. En même temps, il fit semer au milieu de celui-ci une grande quantité de clous à quatre pointes, qui devoient entrer dans les pieds des chevaux & les faire tomber. Tout réussit comme il l'espéroit. Il ne faisoit pas encore bien clair quand les Grecs passerent par-là ; ainsi

ils ne s'apperçurent de rien : mais ils furent culbutés, & les troupes de Philippe en devinrent absolument les maîtres. Alors, suivant l'ordre de leur Prince, ils dépouillerent les Généraux de leurs armes & de leurs vêtemens; & étant munis de verges & de baguettes, ils les traiterent, malgré le respect dû à leurs barbes blanches, comme on fait les enfans à l'école; & après les avoir fouettés jusqu'au sang, ils les renvoyerent au Roi Brunissant.

La Dame qui avoit envoyé l'épervier blanc à Philippe de Madien, étoit la Princesse Amordelis, fille du grand Roi d'Afrique : elle avoit dans le camp de son amant un espion qui lui rendoit un fidele compte de tout ce qui s'y passoit; & la belle étoit convenue avec lui pour cela d'un moyen fort singulier. Elle avoit élevé une pie, à laquelle elle avoit appris à jaser avec une facilité merveilleuse, & qui, au bavardage près, étoit d'un mérite, d'une intelligence & d'une fidélité supérieurs : elle en faisoit le même usage qu'on fait des pigeons dans une partie du Levant. Elle l'avoit confiée à son espion, qui la lui renvoyoit par les airs aussi souvent qu'il avoit quelque chose de nouveau à lui faire savoir. L'oiseau voloit avec

rapidité pardessus l'armée, arrivoit à la Cour d'Amordelis, parloit à sa maîtresse, jusqu'à ce qu'elle lui eût rendu compte de tout ce qu'elle avoit entendu dire. La Princesse écoutoit avec complaisance le récit des exploits de Madien, & lui envoyoit quelquefois des lettres de félicitation non signées, que la pie portoit sous son aile, & que l'espion faisoit rendre au Prince de Macédoine, sans qu'il fût d'où elles lui venoient.

Les succès de Philippe augmentant tous les jours ses conquêtes, il fit prisonniers successivement cinq Rois ou Soudans, alliés de Brunissant, & enfin le Roi de Grece lui-même. Le vainqueur jugea à propos d'envoyer les premiers, qui étoient les Rois de Perse, de Turquie, de Hongrie, d'Ethiopie & de Samarie, chercher, l'un la plus belle, l'autre la plus sage, le troisieme la plus prudente, le quatrieme la plus savante, & enfin le cinquieme la plus douce & la plus aimable de toutes les Princesses du monde. Il ne retint auprès de lui que Brunissant, qui le reconnut pour son Maître & Seigneur de toute la Grece. Les cinq Rois partirent chacun pour leur quête, & Philippe ne douta point que l'un d'eux n'eût le bon-

heur de découvrir la Dame qui lui avoit envoyé l'épervier blanc, & qui devoit être la plus parfaite Princeſſe de l'univers. Effectivement, au bout de quelque temps, il apprit que les cinq Rois s'étoient réunis dans la ville de Damacha, résidence du Roi d'Afrique & de la belle Amordelis ſa fille. Ils firent tous hommage à cette Princeſſe, & l'aſſurerent que c'étoit elle que le grand Roi Philippe leur vainqueur avoit eu en vue. La Princeſſe reçut leurs déclarations avec modeſtie, & dit qu'elle étoit perſuadée que l'on n'avoit pas penſé à elle. A tout événement, le Roi d'Afrique imagina un bon moyen pour s'en éclaircir : ce fut de faire publier un tournoi, en annonçant que celui qui en ſeroit vainqueur obtiendroit la main de ſa fille, à laquelle ces cinq Rois avoient rendu un hommage ſi flatteur. On ſe douta bien que Philippe ne manqueroit pas de ſe rendre à cette fête, tout lui étant d'ailleurs parfaitement ſoumis, ſoit dans la Grece, ſoit dans le reſte de l'Orient. Il s'y rendit en effet, mais ce fut dans le plus grand *incognito*. Il portoit bien l'épervier blanc ſur ſon caſque, mais il étoit ombragé par une grande quantité de plumes : le reſte de

son armure étoit bizarre, quoiqu'avec quelque magnificence. Il se faisoit appeler le Chevalier Sauvage. Sa visiere étoit baissée, & dans cet équipage il combattit tous les Rois, & une infinité d'autres Chevaliers, qui ne le craignoient pas d'abord, ne sachant pas que c'étoit le redoutable Philippe, mais qui éprouverent qu'il étoit invincible. Dès avant de combattre, il avoit vu la belle Amordelis, & l'avoit trouvée si belle, que, quand ce n'auroit pas été cette Princesse qui lui eût envoyé le casque à l'épervier blanc, il n'auroit pas voulu avoir d'autre Dame. Après avoir reçu le prix de la main de la Princesse, il lui demanda, & au Roi son pere, une audience particuliere, & l'obtint. Ce fut alors qu'il leva pour la premiere fois la visiere de son casque, & laissa voir son visage au Roi & à la Princesse, bien persuadé qu'ils ne le connoissoient pas. Rien n'étoit plus vrai; mais, lorsqu'on s'y attendoit le moins, la pie de la Princesse, qui se trouvoit perchée sur le bord d'une fenêtre, reconnoissant Philippe, s'écria : *Eh ! voilà Philippe, ce grand Guerrier, ce Héros qui a conquis toute la Grece & vaincu tant de Rois ! quel bonheur de voir ce Prince dans*

dans votre Palais ! que vous êtes heureux de le posséder ! & l'animal babillard n'auroit fini de long-temps, si sa maîtresse ne lui eût imposé silence. Ce fut par ce singulier moyen que Philippe fut reconnu, & l'on juge bien qu'il obtint facilement la main de la belle Amordelis. Il fit dans la suite encore beaucoup de conquêtes, tant en Asie qu'en Europe, succéda aux Etats du grand Roi d'Afrique, & ne mourut qu'à l'âge de cent sept ans, un des plus puissans Princes du monde. Il ne voulut jamais quitter le titre de Chevalier à l'épervier blanc, & conserva toujours le heaume chargé de ce symbole, que lui avoit envoyé Amordelis. Bientôt les Rois & Princes ses Tributaires se firent honneur, à son imitation & avec sa permission, de porter l'épervier blanc sur leur casque, & ce signe devint un ordre de Chevalerie dans le genre de ceux de la Jarretiere & de la Toison d'or, qui sont aujourd'hui si illustres dans le monde.

Il me reste à parler de deux Romans dont je possede des manuscrits, & qui n'ont jamais été imprimés. Le premier est celui de Jean d'Avennes, dont aucun des Catalogues & des Bibliographes ne fait mention, & qui peut-être n'existe

Le Roman de Jean d'Avennes.

en manuſcrit que dans ma ſeule bibliotheque. L'exemplaire eſt très-beau, orné de miniatures en camayeu ; le ſtyle & le caractere indiquent le commencement du quinzieme ſiecle. L'Auteur eſt abſolument inconnu, car le nom de Jean du Queſne qui eſt à la fin, n'eſt probablement que celui d'un Copiſte. Les armes de Croy, qui ſont dans une vignette, montrent que ce manuſcrit a appartenu à un Seigneur de cette Maiſon. Le volume contient près de deux cents feuillets ou quatre cents pages écrites ſur vélin.

Ce n'eſt pas aux ſeules proueſſes du Héros principal (Jean d'Avennes), que l'Auteur de ce Roman s'eſt borné : on va voir par le titre détaillé, qu'il y eſt encore queſtion d'autres perſonnages, mais tous deſcendans du Comte & de la Comteſſe de Ponthieu. Ce titre porte : » Hiſ» toire des très-vaillans Princes Monſei» gneur Jehan d'Avennes, Comte de Pon» thieu, de ſon fils le Comte Jehan, de » ſon beau-fils Monſeigneur Thibaut de » Dommart, & du preux & vaillant Turc » le Soudan Saladin, qui d'eux & de leur « lignée deſcendit «.

Je n'entreprendrai point de donner un extrait ſuivi de mon manuſcrit, parce

que tout ce qu'il contient n'eſt pas également intéreſſant. D'ailleurs il n'eſt point inſtructif pour notre Hiſtoire, puiſqu'il eſt impoſſible de déterminer quels ſont les véritables perſonnages dont le Romancier a voulu faire l'Hiſtoire. On y voit bien des noms de Princes & de pays connus ; mais toute la Chronologie de ceux qui ont porté ces noms-là, eſt ici renverſée : je ne m'arrêterai donc qu'aux ſituations ſingulieres que le Roman préſente. La premiere Partie ſur-tout offre un tableau aſſez agréable. Je vais le copier ; j'en rendrai le ſtyle intelligible, mais je tâcherai de conſerver le caractere précieux de naïveté qui y regne.

Un Comte d'Artois avoit épouſé l'héritiere du Comté de Ponthieu, Princeſſe d'une beauté & d'un mérite rare. Il avoit déjà paſſé quelques années avec elle, heureux de la poſſéder, mais ſans en avoir eu d'enfans, lorſqu'on prêcha la croiſade, & qu'il ſe crut obligé de partir pour cette ſainte expédition. Il lui en couta beaucoup de ſe ſéparer de la Princeſſe ſon épouſe ; mais il avoit fait le vœu, il falloit l'accomplir : du moins il laiſſa la Comteſſe en mains très-ſûres ; car, indépendamment des Dames d'honneur

qu'elle avoit déjà auprès d'elle, & qui étoient des personnes de haute naissance & du plus grand mérite, il la recommanda aux soins d'un vieux & respectable Chevalier, qu'il plaça auprès d'elle, en qualité de Grand-Maître de son Hôtel & de son Chevalier d'honneur. Il s'appeloit Gautier, Seigneur d'Avennes; son pere avoit rempli les mêmes fonctions auprès de la Comtesse de Hainaut, & son grand-pere auprès de la Duchesse de Brabant. Les principes d'honneur, ceux de la délicatesse & de la galanterie la plus épurée étoient aussi héréditaires dans cette famille que la bravoure. A l'âge de 70 années, Gautier avoit encore l'air le plus noble, la meilleure contenance, & le meilleur ton. La Comtesse d'Artois remercia son époux d'un pareil choix, & n'eut jamais lieu que d'en être satisfaite. Comme elle étoit encore jeune, elle s'amusoit souvent à plaisanter avec Gautier, & à lui faire raconter ses anciennes prouesses tant en guerre qu'en amour. Gautier répondoit avec la franchise propre aux gens de sa naissance & de son état. *Contre qui avez-vous fait la guerre*, lui disoit quelquefois la Comtesse? *Noble Dame*, répondoit-il, *je n'ai jamais eu d'autres*

ennemis que ceux de Messeigneurs les Comtes de Hainaut & d'Artois, & du Roi, dont j'ai l'honneur d'être arriere-vassal; quant aux ennemis de Dieu, je les déteste, mais je ne me suis jamais trouvé dans le cas de les combattre : ils sont bien loin de notre pays, & au delà des mers; dans ma jeunesse, la mode n'étoit pas encore venue de les aller chercher si loin. Quant aux petites querelles particulieres que je peux avoir eues, je n'en veux parler. Arrêter les usurpations de voisins injustes, réprimer l'audace de quelques insolens, corriger quelques étourdis, ce sont menus succès qui ne valent pas la peine que l'on s'en vante : on en peut dire autant pour ce qui est de gagner prix en tournois : joûter n'est pas batailler, *disoit mon grand-pere, le premier Baron d'Avennes ; tous ces combats à armes courtoises ne sont que jeux bons à exercer jeunesse, & la disposer à plus hautes affaires, &c......*

Sur le chapitre de la galanterie, ma souveraine Dame, disoit Gautier, *vous me demandez combien j'ai servi de Belles ; une, Madame, une seule, jusques au moment où, de l'agrément de Monseigneur votre époux & par son ordre, je vous ai reconnu pour la deuxieme, & me suis*

rendu votre homme lige. Pendant plus de dix ans j'ai porté les livrées & invoqué le nom de la belle Demoiſelle de Landrechie; pendant ce temps, j'ai fait un aſſez bon nombre de proueſſes, que je ne priſois qu'autant qu'elle les priſoit elle-même. Par ma bonne & ſage conduite, j'ai enfin mérité ſon cœur & ſa main. Pendant vingt-cinq ans, nous avons été le plus parfait modele de l'amour conjugal; enfin je l'ai perdue. Votre ſexe n'a plus droit qu'à mes reſpects; & c'eſt à vous, ma Princeſſe, que je les adreſſe de préférence.

La Dame d'Artois ſourioit à ces propos, & lui tendant ſa belle main, il la baiſoit en mettant un genou en terre. Un jour elle lui demanda s'il lui reſtoit quelques enfans de ſon union avec la Demoiſelle de Landrechie. *Un ſeul*, répondit Gautier, *dont la conduite peu décente fait le tourment de ma vie. Né & élevé dans la ville dont je ſuis Seigneur, enivré par les honneurs qu'il y reçoit ſans les avoir mérités.........* Chevalier, dit la Comteſſe d'Artois, *vous avez eu tort de le tenir ainſi confiné dans votre petite Seigneurie, puiſque vous ne pouvez là ni le corriger ni l'inſtruire: mais faites-le paroître ſur un plus grand théatre, & il ſe*

piquera bientôt de devenir un galant homme, comme vos peres & vous-même le fûtes toujours : si vous voulez le conduire ici, je me chargerai moi-même de son éducation. Le pere, pénétré de respect pour les ordres de la Comtesse, partit, & alla chercher son fils dans sa ville d'Avennes. Il n'y arriva que le soir, & demanda où étoit le Damoiseau Jean : on lui répondit qu'il étoit à la veillée des femmes & filles de la ville. Le bon Seigneur s'y rendit au moment où l'on l'y attendoit le moins. Il y trouva son fils écoutant, ou faisant semblant d'écouter les contes d'esprits ou de loups-garoux que faisoient les vieilles femmes, &, tandis que les meres y portoient toute leur attention, caressant les filles, qui n'osoient se plaindre, tant par respect pour leur Seigneur, que crainte d'interrompre les histoires, & de faire du scandale. Gautier trouva que Jean étoit en mauvaise compagnie ; il l'en retira brusquement, & l'emmena dans son Château. Il lui signifia qu'il falloit qu'il se disposât à partir dès le lendemain pour la Cour d'Arras. Le Jouvencel n'en avoit pas la moindre envie ; au contraire il remontroit à son pere qu'il se trouvoit très-bien où il étoit : il prenoit même la

liberté de lui dire qu'on étoit bien dupe d'aller chercher la servitude assez loin de chez soi, pendant qu'on pouvoit, sur son propre terrain, jouir des avantages de la liberté & même de la domination. Le vieux Chevalier Courtisan ne gouta point ces maximes philosophiques, mais entraîna son fils à Arras dans l'équipage où il se trouvoit, & le présenta ainsi vêtu à la belle Comtesse. Celle-ci le reçut avec bonté, & de l'air convenable aux personnes de son rang. Elle démêla à travers la négligence de son ajustement, qu'il étoit beau, très-bien fait, & avoit même la physionomie heureuse. Elle le questionna sur les plaisirs qu'il goûtoit dans la terre de son pere. Ils consistoient à aller à la chasse, qu'il aimoit beaucoup, parce qu'il étoit le seul dans le pays qui pût prendre ce divertissement, & que les Paysans étoient même obligés de le suivre pour faire des battues, & ramener, pour ainsi dire, le gibier sous sa main. Le reste du temps il dansoit avec les Paysans & Paysanes, & jouoit avec eux à divers petits jeux, où il gagnoit toujours; car, disoit-il fort naturellement, on se seroit attiré son indignation si on l'avoit fait perdre. La Princesse trouva cette façon

de jouer un peu tyrannique, & ne lui cacha pas qu'il devoit ainſi ruiner tous ſes Vaſſaux. *Oh !* répliqua-t-il, *je ne joue point d'argent contre eux, mais ſeulement des baiſers & des careſſes contre celles de leurs femmes & de leurs filles qui ſont jolies. Les vieilles ne ſont pour rien dans le jeu; j'écoute leurs contes à la veillée, mais*........... Le Chevalier Gautier voyant que ſon fils étoit en train de faire des aveux aſſez déplacés, lui impoſa ſilence, & mit la converſation ſur un autre chapitre.

Dans un autre moment de cette premiere viſite, qui dura quelques jours, la Comteſſe reprocha au jeune Damoiſel le mauvais ordre de ſon ajuſtement, le peu de ſoin qu'il avoit de ſa chevelure, de la propreté de ſa cotte hardie & de ſon court mantel : elle critiqua la forme de ſes houſſettes & de ſes ſouliers pointus. Le jeune homme rougit, d'autant qu'il s'apperçut qu'il n'y avoit aucun des Officiers de la petite Cour d'Arras qui ne fût vêtu plus galamment que lui; que la propreté de l'habillement de toutes les femmes qu'il voyoit, ajoutoit à leurs graces naturelles, & que la Comteſſe, qui étoit parfaitement belle, brilloit encore plus par l'élégance que par

la magnificence de ſa parure. Il commença à faire des réflexions ſur la beauté de toutes ces Dames ; celle de la Comteſſe ſur-tout lui parut extrême, & il reçut de ſa main, avec beaucoup de reconnoiſſance, une ceinture & une bourſe brodées d'or, qu'elle avoit travaillées elle-même. En retournant chez lui, il baiſa mille fois cette ceinture, & montra une joie folle de la poſſéder. De ce moment, il s'occupa davantage de ſa parure, & preſſa ſouvent ſon pere par lettres de lui permettre de venir une ſeconde fois faire ſa cour à la charmante Comteſſe d'Artois. Gautier lui fit valoir comme une très-grande grace cette ſatisfaction : mais enfin la Dame s'étant rapprochée d'Avennes, en allant paſſer quelque temps dans ſon Château de Lens, Jean fut mandé, & il parut dans un équipage beaucoup plus décent. Il parla peu, & ne dit rien de mal à propos. Après le dîner, la Comteſſe joua avec quelques-unes des principales perſonnes de ſa Cour, à quelques jeux alors en uſage ; mais on déclara au jeune homme qu'il ne pouvoit y prendre part, parce qu'il n'étoit point encore Chevalier. La Comteſſe en paroiſſant fâchée, lui fit ſentir combien il y avoit d'avan-

tages attachés à ce grade, qui ne s'acquéroit que par des exploits. Cependant, pour le consoler, il reçut de la Comtesse un beau diamant, dont il fit autant de cas que de la ceinture. Gautier étant revenu à Avennes pour affaire, on juge bien que son fils ne cessa de le presser de le ramener en Artois. Le bon pere vit bien que son fils commençoit à être épris d'un amour tel qu'il le désiroit, c'est-à-dire honnête & placé *en haut lieu*; mais, ne faisant pas semblant de s'en appercevoir, il lui répondit qu'il étoit arrêté encore pendant quelque temps en Hainaut, mais qu'il le chargeroit d'une lettre pour la Comtesse, dans laquelle il feroit ses excuses de ce qu'il ne pouvoit la rejoindre si-tôt. Jean d'Avennes partit bien content avec cette dépêche, qui lui valut une audience particuliere de la Princesse. Ce fut dans cette occasion que, ne pouvant contenir les mouvemens de son cœur, il se jeta à ses pieds, & lui fit la déclaration la plus vive & la plus naïve. Elle fut écoutée sans colere; on lui répondit avec douceur que l'on pourroit recevoir ses vœux & ses hommages, & que, vu son illustre naissance, on se feroit même honneur de l'avoir pour Chevalier, s'il

avoit acquis ce grade ; mais que, n'étant encore que Varlet ou Ecuyer, s'il vouloit choisir une Dame, il pouvoit s'adresser aux simples filles de familles ignobles ou Bourgeoises, qui tenoient les derniers rangs au service de la Comtesse. Le Jouvencel se retira confus, & attendit cependant la réponse à la lettre de son pere, que l'on lui donna. En la lui rapportant il lui témoigna la plus violente ardeur de mériter & de recevoir l'Ordre de Chevalerie. Le pere alors, pour l'éprouver & l'aiguillonner encore davantage, lui représenta tous les dangers & toutes les fatigues du métier de la guerre : mais, plus il en disoit, plus Jean faisoit éclater de désir de se livrer à ce noble métier. Enfin, Gautier lui donna un cheval & des armes convenables, & l'ayant muni de lettres de recommandation, le fit partir pour la Cour de France.

En s'y rendant, il rencontra un homme prêt à être dévoré par une bête féroce, & le délivra. C'étoit un Messager que le Roi de France envoyoit aux Souverains des Pays-Bas, ses alliés & ses amis, pour leur demander des secours contre l'Empereur des Romains, qui venoit de lui déclarer la guerre par un Héraut accompagné

d'un Champion redoutable, Chevalier expérimenté, qui ſoutenoit, avec beaucoup de hauteur, au milieu de la Cour de France, les prétentions de ſon Maître. Jean Davennes étant entré dans Paris, apprit avec indignation les diſcours inſultans de ce Chevalier, qui offroit de ſoutenir ſes forfanteries contre tous les Guerriers qui ſe préſenteroient. Le Roi fut ſurpris, mais charmé de voir le jeune Damoiſel entrer dans une furieuſe colere au récit qu'on en faiſoit, & commença à concevoir une grande eſtime pour lui; elle redoubla lorſque Jean, ſe jetant à ſes genoux, lui demanda en grace de l'armer Chevalier, & de lui accorder la permiſſion de combattre cet inſolent, & de lui prouver que le Roi de France eſt le plus grand Monarque de la terre. Jean d'Avennes fut auſſi-tôt armé Chevalier, & propoſa le combat au Champion de l'Empereur des Romains, qui l'accepta avec dédain, voyant qu'il ne devoit avoir à faire que contre un jeune Guerrier, qui, élevé dans ſes terres, n'avoit encore donné aucunes preuves de ſon courage. Il revint bientôt de cette erreur. Jean d'Avennes pendant le combat ſe comporta en preux Chevalier, & parvint à obtenir la vic-

toire sur l'orgueilleux Allemand, qui, de retour chez lui, fut forcé d'avouer sa honte; ce qui fut cause que la guerre n'eut pas lieu. Presque aussi-tôt après, le Duc d'Yorck, frere du Roi d'Angleterre, fit publier un tournoi qui devoit se célébrer sur les terres de la domination Angloise en France, mais auquel tous les Chevaliers François furent invités. Jean d'Avennes demanda au Roi permission de s'y rendre, & il y vainquit d'abord le Duc d'Yorck, puis celui de Glocester, les Comtes de Salisbury & Dormond, le Seigneur de Mongommery, enfin tous les Anglois. Ainsi le jeune Chevalier triompha des deux plus puissantes Nations qui étoient alors ennemies de la France, les Allemands & les Anglois. Ces succès lui firent un honneur infini : ce qui le flattoit le plus, c'est qu'il espéroit être devenu digne de sa belle Comtesse : aussi, dès la fin de cette campagne, courut-il chez elle, *pour repaître*, dit le Romancier, *son amoureux cœur d'un doux regard de sa Dame & d'une parole emmiellée*, & c'est ce qu'il obtint en effet ; car il en fut parfaitement bien reçu. Elle lui permit de continuer à invoquer son nom dans toutes les occasions périlleuses, de porter

ſes couleurs, qui étoient le verd & le gris de lin. Elle accepta quelques-uns des prix qu'il avoit remportés, & orna ſa lance & ſon épée de nœuds de rubans brodés de ſa main. Mais elle lui rappela que tout Chevalier qui n'étoit pas vainqueur en bataille rangée, ne pouvoit ſe dire Guerrier parfait, & qu'il étoit néceſſaire qu'il accrût encore ſa gloire. L'occaſion s'en préſenta bientôt. L'Empereur dont il avoit vaincu le Champion, étoit mort de douleur, & ſon ſucceſſeur voulant venger la honte de ſa Couronne, déclara la guerre au Roi, qui appela Jean d'Avennes à ſon ſecours. Il ſe mit à la tête de l'armée Françoiſe, défit les Impériaux, & tua de ſa main leur Monarque & le Marquis de Brandebourg. Il n'eut rien de plus preſſé que de venir dépoſer ſes lauriers aux pieds de la Comteſſe. Pour cette fois, il en fut reçu avec tranſport, &, dit le Roman, il fut baiſé & accollé par elle en préſence de toute ſa Cour. Dès qu'ils furent en particulier, la Princeſſe lui demanda s'il n'avoit pas fait de nouvelles amours. *Ah! Madame*, lui répondit-il, *à Dieu ne plaiſe que je manque tant à la foy d'amour que vous ay donnée! je ſerois trop à reprendre, & ſachez que j'aimerois*

mieux n'avoir jamais été né au monde. Satisfaite de cette réponse, sa Dame l'assura qu'elle l'aimoit aussi tendrement, & lui promit de n'en jamais aimer d'autre. *Mais quant ce fut qu'il la pria d'avoir pitié de lui*, elle lui dit qu'il étoit encore nécessaire qu'il rendît un service à la France; qu'elle venoit d'apprendre que les Sarrasins avoient fait une irruption dans le Languedoc & la Guienne; que le Roi avoit marché pour les repousser; qu'il falloit qu'il se joignît au Monarque, & qu'il fît plus, qu'il poursuivît ces Païens (les Maures d'Espagne) jusque dans leur pays. Jean d'Avennes, quoiqu'assez mortifié de voir ainsi reculer ses espérances, obéit cependant, alla joindre le Roi dans l'Aquitaine, l'aida à reprendre la ville de Bordeaux dont les ennemis s'étoient emparés, y entra triomphant avec lui, les poursuivit jusqu'à Narbonne, & les força à repasser les Pyrénées. N'oubliant pas qu'il avoit promis à sa Dame de poursuivre les Mécréans jusque dans leur pays, après avoir remis le Roi en possession de ses Etats, il forma un corps de Volontaires, qui se mit à ses ordres, passa les Alpes, & pénétra jusqu'au fond de l'Espagne. La gloire de Jean d'Avennes

fut

fut alors portée à son dernier période. Il fut comblé d'honneur en France, & on lui offrit les plus hautes dignités. Mais il n'étoit occupé que de la Comtesse, & saisit le premier moment de retourner au Château de Lens. Les peuples lui prodiguerent par-tout des éloges ; son pere, accablé de vieillesse, se trouva trop heureux de voir, avant que d'expirer, son fils couvert de tant de lauriers. La Comtesse lui donna en public les preuves de la plus grande estime & de la plus haute considération, & l'assura en particulier qu'elle avoit pour lui la plus vive tendresse ; mais quant au don d'amoureuse merci, elle le lui refusa avec rigueur, & même avec la plus grande obstination. Je suis heureuse & glorieuse, lui dit-elle, de vous avoir tiré de l'oisiveté, & même de la crapule dans laquelle vous viviez, & de vous avoir fait entrer dans la noble carriere des armes, où vous vous êtes si fort distingué. Je peux me vanter d'avoir fait du *dernier des polissons* un des premiers héros du monde : mais ne vous flattez pas que vous puissiez obtenir de moi le genre de récompense que vous ambitionnez ; je ne pourrois vous l'accorder, sans manquer au pre-

mier de mes devoirs. J'ai un époux ; le Comte d'Artois vit peut-être encore dans les fers du Soudan de Babylone, où son zele & sa valeur également imprudens l'ont précipité. Je ne peux l'en tirer, mais je peux encore moins lui être infidelle pendant son absence. Je ne vous refuse point mon cœur, il est à vous; mais je ne vous sacrifierai point l'honneur de mon époux.

Ce raisonnement étoit si juste, que Jean d'Avennes n'avoit rien à y repliquer; mais en même temps il étoit si désespérant pour lui, qu'il le plongea dans le plus grand abattement. Il n'en sortit que pour prendre un parti violent. Dès la nuit suivante, il quitta secrétement & sans prendre congé de personne, les Etats de sa chere Comtesse, gagna la forêt des Ardennes, s'y enfonça, & y ayant trouvé un Hermite, assez ennuyé de son état, qui consentit volontiers à accepter ses habits, son cheval & sa bourse, en lui abandonnant son froc & son hermitage, il s'y établit, y passa deux ans sous la haire & le cilice, ne vivant que de racines, ne buvant que de l'eau, & menant la vie la plus dure & la plus triste. Pendant ce temps, il se passa bien des

choses dans la petite Cour d'Artois, où l'on fut désespéré de son départ. Le vieux Seigneur d'Avennes en mourut de douleur; la Comtesse en fut malade, & n'étoit pas guérie, lorsqu'elle reçut des nouvelles certaines de la mort du Comte d'Artois, son époux. Comme elle n'avoit point d'enfans, elle rendit cette Province aux héritiers de son mari, & se retira dans le Ponthieu qui étoit l'héritage de ses peres. Sa santé étant considérablement altérée, on lui conseilla d'aller prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle, qui, dès le temps de Charlemagne, étoient en grande réputation. Pour s'y rendre, il falloit traverser la forêt des Ardennes. Elle s'égare en passant par ces bois épais, & le hasard ou la Providence lui fait rencontrer l'hermitage dans lequel s'étoit renfermé Jean d'Avennes; il la reçoit & la reconnoît, & se jette à ses pieds. Elle lui apprend qu'elle est libre de répondre à son amour s'il dure encore : il ne pouvoit être éteint dans son cœur; il retourne avec elle dans le Comté de Ponthieu, l'épouse, & partage les honneurs & les agrémens de la Souveraineté, auxquels elle préféra toute sa vie le bonheur d'être aimé d'un Héros dont la gloire étoit son ouvrage.

C'eſt ici que finit la premiere partie du Roman de Jean d'Avennes : la ſeconde, qui contient l'hiſtoire de ſes deſcendans, n'eſt pas à beaucoup près auſſi intéreſſante. La Douairiere d'Artois n'eut de ſon ſecond mariage qu'une fille unique qui épouſa Thibaut, Seigneur de Dommart, auquel elle porta le Comté de Ponthieu. Sa fille Edelle ou Adelle de Ponthieu eut des aventures très-ſingulieres que nous ne répéterons point ici, parce qu'elles ſont écrites ailleurs, & qu'elles ont été le ſujet de pluſieurs Romans qui ont été extraits dans la Bibliotheque des Ouvrages de ce genre, d'une Tragédie & d'un Opéra, l'un & l'autre également connus. Une autre fille du Comte Thibaut de Ponthieu ayant été faite priſonniere par un Sarraſin nommé Malaquin de Baudac, en eut un fils, qui fut le grand Saladin, ſi illuſtre dans les guerres des Croiſades, & dans les Romans fondés ſur cette époque de notre Hiſtoire. Tous les traits fauſſement ou juſtement attribués à Saladin, ſont raſſemblés dans ce Roman-ci, mais ſe trouvent également dans d'autres anciens Livres. Saladin, déguiſé en Chevalier Chrétien, voyagea en France & en Angleterre ; il fut bien

aiſe de parcourir ces pays où il avoit des parens du côté de ſa mere ; d'ailleurs, il vouloit connoître ces contrées, parce qu'il avoit le projet de les conquérir : mais les Chrétiens lui dônnerent aſſez d'affaires chez lui-même. On trouve encore ici un trait qui eſt également dans l'Ouvrage en vers, intitulé l'Ordene de Chevalerie. Un fameux Chevalier Chrétien, nommé Hue de Tabarie, ayant été fait priſonnier par Saladin, le Soudan exigea de lui une groſſe rançon. Mais ayant reconnu qu'il n'étoit pas en état de la lui payer, & ne voulant pas faire tort aux Généraux avec qui il devoit la partager, il lui fit donner pardeſſous main l'argent néceſſaire pour l'acquitter, & le renvoya ainſi en Europe.

Seconde Partie du Roman de Jean d'Avennes, ou les Œuvres de Saladin.

Le trait peut-être le plus ſingulier de la ſeconde partie du Roman de Jean d'Avennes, eſt la façon dont les amours d'une grande Reine avec Saladin y ſont racontées. On les trouve ici avec des circonſtances tout-à-fait différentes de celles que l'on lit ailleurs. Selon cet Auteur-ci, la Reine avoit connu Saladin pendant ſes voyages en Europe, & elle en étoit devenue alors amoureuſe ; elle le retrouva

dans le Levant, & n'en fut pas moins éprise. Il se montra à elle sous les murailles de la ville d'Acre où elle étoit débarquée, il défioit les Chevaliers Chrétiens au combat. Elle le reconnut, & lui fit faire des complimens. Le Soudan répondit d'une façon si galante, que la Reine désira infiniment de revoir cet aimable Mahométan. Elle s'imagina, ou fit semblant de s'imaginer, que si elle pouvoit avoir avec lui une conversation particuliere, elle le convertiroit à la foi Chrétienne, & l'engageroit à rendre aux Chrétiens la Ville Sainte & le saint Sépulcre. Elle le persuada si bien au Roi son époux, que ce foible Monarque lui permit de se rendre (au moyen d'un sauf-conduit) à Jérusalem, pour avoir une conférence avec Saladin, & le convertir. La belle Missionnaire part magnifiquement parée, & va chercher son Néophite, qui vient au devant d'elle hors des portes de la ville. Par bonheur, le Roi avoit mis auprès de son épouse, pour Gentilhomme d'honneur & Capitaine de ses Gardes & de son escorte, un Chevalier François de la plus grande bravoure & du plus grand mérite, nommé Chauvigny. Celui-ci est

témoin de la premiere entrevue de la jeune Reine & du jeune Soudan, & n'y voit rien qui l'édifie, mais au contraire reconnoît les transports de deux amans qui ont le bonheur de se retrouver après une longue séparation. Il fait là-dessus ses réflexions. Peu de momens après, la Reine déclare qu'elle va s'enfermer avec Saladin pour raisonner sur les grands intérêts qu'ils ont à démêler ensemble. Elle veut renvoyer son escorte & son cortége, comme inutiles au succès d'une négociation dont la base devoit être une confiance réciproque. Le brave Chauvigny sent toutes les conséquences d'un pareil arrangement, il s'y oppose; & saisissant le moment où Saladin s'étoit écarté & donnoit des ordres pour la réception de la Reine, il s'approche d'elle. *Pardon, Madame*, lui dit-il, *mais je ne souffrirai jamais que vous vous y preniez ainsi pour convertir un Chevalier Païen; avec ces façons, au lieu d'amener des ames à Dieu, vous pourriez bien envoyer la vôtre à tous les Diables*. En disant ces mots, il prend la Reine à brasse-corps, l'enleve de dessus sa haquenée, la place sur le col de son cheval, reprend à bride abattue le chemin du camp des Chrétiens, & remet la

belle Souveraine entre les mains de son époux, qui, à son retour en Europe, se sépara d'avec elle.

On peut soupçonner que l'Auteur avoit en vue l'Histoire d'Eléonore de Guienne ; mais il l'a très-défigurée.

Le brave Chauvigny ne s'en tint pas seulement à empêcher le beau Saladin d'attenter à l'honneur des Princes Chrétiens, il fit lui-même cet affront au Soudan leur ennemi. Saladin avoit une femme belle & coquette, nommée Gloriande : son époux l'avoit laissée dans la ville de Damas. Chauvigny ayant été surpris par les Sarrasins, fut fait prisonnier, & conduit dans cette ville. Gloriande le vit, & en devint éprise. Tandis qu'elle manquoit avec lui à la foi conjugale, les Chrétiens vinrent assiéger Damas ; mais ils étoient repoussés de toutes parts, & prêts à lever le siége, lorsque Gloriande facilita l'évasion de Chauvigny, qui alla se mettre à la tête des assiégeans, & ranima si bien leur courage, qu'ils emporterent la ville. Selon toute apparence, Chauvigny ramena Gloriande avec lui en France ; peut-être l'épousa-t-il : nous ignorons si MM. de Blot, d'une très-ancienne noblesse d'Auvergne, dont le vrai nom de

famille est Chauvigny, prétendent descendre de ce brave Chevalier & de la belle Gloriande.

Voilà tout ce que nous pouvons tirer du Roman de Jean d'Avennes. Le second Ouvrage de ce même genre dont nous possédons deux manuscrits, mais qui, à ce que nous croyons, n'a jamais été imprimé en François, est celui de Troïlus & de Criséide, ou Briséide. Nous nous étendrons davantage sur l'Histoire de ce Roman que sur la fable qui en fait le sujet: nous remarquerons pourtant que s'il n'est pas tout-à-fait tiré de l'Iliade, il l'est du moins des anciennes Histoires du siége de la ville de Troye. La scene est placée du temps de ce siége, & le principal Héros est Troïlus, fils de Priam, frere d'Hector & de Pâris.

Troïlus & Criséide.

Calcas, Prêtre d'Apollon à Troie, & Devin, ayant appris, par son art, que cette ville devoit être détruite, pour éviter d'être enveloppé dans sa ruine, passa du côté des Grecs, & laissa dans la ville sa fille Criséïde, qui étoit charmante. Cette fille, intéressante par sa beauté, abandonnée par son pere, implora le secours d'Hector, qui la prit sous sa protection; mais ce fut sans l'aimer, car il étoit trop

attaché à Andromaque. Troïlus son frere, au contraire, en devint amoureux. Il intéressa en sa faveur un oncle de la belle, qui étoit resté à Troie, & qui servit si bien ses amours, que Troïlus fut heureux. Cependant Calcas, voulant tirer sa fille de cette ville, qu'il savoit devoir être bientôt livrée aux flammes, la fait redemander par les Grecs aux Troyens, & on convient enfin de l'échanger contre Antenor, Prince Troyen, que les Grecs avoient fait prisonnier. Troïlus & Criséide sont au désespoir d'être obligés de se séparer, & ils se promettent une fidélité à toute épreuve : mais la fille de Calcas, qui avoit pris goût au plaisir, est la premiere à y manquer. Diomede, qui avoit été chargé de l'échanger contre Antenor, & de la conduire au camp d'Agamemnon, en devient amoureux, &, après avoir fait quelques façons, la belle consent à être aussi complaisante pour lui qu'elle l'avoit été pour le fils de Priam. Elle avoit promis à Troïlus de lui écrire souvent, & même de venir le joindre aux environs de Troie, dès qu'elle pourroit s'échapper. Il n'entend point parler d'elle, & en est alarmé. Il commence à soupçonner qu'elle est infidelle. Il a un songe

effrayant dont il demande l'explication à ſa ſœur Caſſandre. Celle-ci, qui, comme on ſait, étoit la grande Prophéteſſe des Troyens, mais qui ne prédiſoit preſque jamais que des malheurs, lui annonce non ſeulement que ſes ſoupçons ſont fondés, mais que Criſéide, après cette premiere ſottiſe, en fera encore bien d'autres. Il voit d'ailleurs que Diomede triomphe des faveurs de la fille de Calcas, & porte attachés à ſa cotte d'armes des rubans de ſa couleur favorite, & de petits bijoux que lui Troïlus lui a autrefois donnés, & qu'elle a ſacrifiés au Prince Grec.

Le fils de Priam déſeſpéré, ne cherche plus que la mort, & la trouve enfin en combattant contre Achille. Diomede, qui étoit apparemment un Petit-Maître Grec, ne faiſoit cas de la fille de Calcas que parce qu'il l'avoit enlevée à Troïlus; & dès que celui-ci fut mort, il la négligea & la mépriſa. La Troyenne piquée paſſe dans les bras d'un autre, & ſe livre ſucceſſivement à pluſieurs Officiers Grecs, qui la prennent & la quittent avec tant de facilité, que bientôt ils ne font plus aucun cas de ſes faveurs. Elle ſe retire dans un Temple de Vénus, dont elle ſe fait Grande-Prêtreſſe. Il étoit très-fréquenté; & elle s'i-

magine qu'elle s'aſſurera les bontés de la Déeſſe de la volupté, en ſe livrant avec la plus grande ardeur à ſon ſervice; mais elle ſe trompe. Vénus eſt plus délicate que cela, & veut que ſon culte ſoit mieux entendu : elle lui apparoît en ſonge, & lui prédit qu'elle va devenir hideuſe & miſérable. À ſon réveil, elle trouve ſon ſonge accompli ; elle ſe déſeſpere, & va ſe jeter dans les bras de ſon pere, qui, pour toute conſolation, l'envoie finir ſes jours dans un Hôpital.

Il eſt aiſé de ſentir que cette Hiſtoire galante & tragique a un but très-moral. Elle fait entendre qu'une premiere faute en entraîne une ſeconde, & que de là les belles voluptueuſes & inconſidérées ſe jettent dans un abyme de maux dont elles ne peuvent plus ſe tirer.

Telle eſt la fable du Roman de Troïlus & de Criſéide, qui eſt ſouvent appelée mal-à-propos dans l'Ouvrage François Briſéide, nom d'une autre Princeſſe qui fut priſonniere d'Achille, & lui fut enlevée par Agamemnon.

Ce ſujet a été traité en Anglois & en Italien avant de l'être en François. Geoffroi Chaucer, le plus ancien des Poëtes Anglois, vivant au quatorzieme ſiecle,

en a fait un Poëme en cinq chants, qui contribua beaucoup à la réputation de son Auteur; & le célebre Boccace, contemporain de Chaucer, a traité ce sujet en Italien, sous le titre de *Filostrato che tratta de l'inamoramento di Troïlo & Criseïda.* On prétend qu'il y a deux éditions de ce Livre; l'une de Milan, 1499; l'autre de Vénise, 1501 : mais elles sont introuvables. Les Bibliographes ne parlent de ce morceau de Boccace que d'après des manuscrits dont il y en a un à Florence daté de l'an 1412. Sans prétendre deviner si c'est d'après Chaucer ou d'après Boccace que l'Auteur François a travaillé, nous nous contenterons de dire, que des deux manuscrits que nous en possédons, écrits sur vélin, l'un est grand *in*-4°. & l'autre *in*-8°.; que l'Auteur en est certainement (puisqu'il se nomme lui-même au commencement de l'Ouvrage) Louis de Beauveau, Seigneur de Champigni & de la Roche-sur-Yon, premier Chambellan de René d'Anjou, Roi des Deux Siciles, Grand Sénéchal d'Anjou & de Provence, & Chevalier de l'Ordre du Croissant. Ce Seigneur n'eut qu'une fille, qui épousa Jean de Bourbon, Comte de Vendôme, bisaïeul du Roi Henri IV.

Le Roman dont je viens de parler eſt par conſéquent l'Ouvrage du onzieme aïeul du Roi ; c'eſt ce qui doit le rendre particuliérement intéreſſant ; car d'ailleurs le mérite intrinſeque de l'Ouvrage n'eſt pas grand.

Tels ſont les Romans proprement dits écrits au quinzieme ſiecle, que je connois, & dont je penſe que la lecture peut avoir amuſé & intéreſſé les Dames de ce temps-là : mais, avant que de faire auſſi la revue des Livres d'Hiſtoire compoſés à cette même époque, je crois devoir dire un mot de deux Ouvrages qui ne ſont proprement ni des Romans ni des Poëmes, mais des Livres d'un genre mixte, que les Bibliographes appellent Philologie. Le premier dont je veux parler, eſt le Jouvencel, excellent Ouvrage, trop ſérieux pour avoir jamais pu amuſer les Dames, mais trop ingénieux & trop inſtructif pour que je n'en faſſe pas mention. J'en connois deux beaux manuſcrits, dont un m'appartient, & deux éditions imprimées, dont la premiere, de 1493, eſt belle & en beaux caracteres. La ſeconde eſt de 1529, en caracteres Gothiques, & très-fautive. Avec le ſecours de ces quatre exemplaires, j'aurois peut-être encore eû

Le Jouvencel.

de la peine à bien connoître le Jouvencel, ſi je n'avois été aidé par un Mémoire ou Diſſertation du ſavant & aimable M. de Sainte-Palaye, qui eſt imprimé dans le vingt-ſixieme volume des Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres. Mais avec ce Mémoire, ſi j'euſſe eu en vue de faire un extrait de cet Ouvrage, je l'aurois trouvé tout fait. Le Mémoire eſt clair, précis, & donne une idée du Livre telle que pourroit la déſirer un jeune Militaire zélé qui voudroit en faire ſon profit. J'exhorte la Nobleſſe Françoiſe à lire du moins cet extrait. Quant aux Dames, il leur ſuffira de ſavoir que l'Ouvrage dont je parle renferme ſous une forme romaneſque les maximes les plus ſages & les plus utiles, d'après leſquelles doit ſe conduire un Militaire, tant dans ſa jeuneſſe & lorſqu'il fait ſes premieres armes, que lorſque, dans la force de l'âge, il agit en campagne, & commande de petits corps de troupes, & enfin lorſqu'il eſt devenu Général ou Gouverneur de Place & de Province. Dans cette derniere Partie, on trouve de bons principes de Politique intérieure & extérieure : auſſi l'Auteur de ce Livre, qui en eſt en même temps le

Héros, & qui ſe donne (avec juſtice) pour modele, étoit-il un homme de guerre du plus grand mérite. Il s'appeloit Jean de Bueil, ou Beuil, & ſe diſtingua ſous les regnes de Charles VI, Charles VII, & Louis XI. Il fut Amiral ſous le ſecond de ces Rois. Le troiſieme le déſappointa, c'eſt-à-dire; lui ôta l'éminente charge d'Amiral de France; mais Jean de Beuil ne crut pas que ce fût un prétexte ſuffiſant pour ceſſer d'être attaché à ſon Souverain naturel, & à une patrie qu'il avoit toujours ſi bien ſervie. En 1469, n'étant déjà plus Amiral depuis long-temps, il fut compris dans la premiere promotion des Chevaliers de Saint-Michel, lorſque Louis XI inſtitua cet Ordre, & il ne mourut qu'après 1474. Sa poſtérité a ſubſiſté long-temps portant le titre de Comtes de Sancerre. Le Marquis de Racan, Poëte très-connu pendant la minorité de Louis XIV, étoit du nom & de la Maiſon de ce grand homme, qui a ſubſiſté juſqu'à nos jours.

La Nef des Fols du monde.

Le ſecond Ouvrage eſt un peu mêlé de proſe, mais pour la plus grande partie en vers; il eſt intitulé la Nef des Fols du monde, & s'annonce comme traduit de l'Allemand & du Latin. Effectivement, quoique

quoique l'exemplaire François de ce Livre-ci que j'ai sous les yeux, soit imprimé en 1497, il y en a une édition Allemande plus ancienne, de 1494, & une Latine, qui l'est encore plus, car elle est de 1488. Celle-ci porte le titre de *Navis stultifera*, & l'Auteur s'appeloit, dit-on, Jacques Locher. L'Allemand que l'on croit avoir eu la premiere idée de cette allégorie, s'appeloit Sebastien Brant. Dans une édition Françoise postérieure à celle que j'ai sous les yeux, l'Ouvrage est tout en prose; il eut beaucoup de succès, parce que l'idée en parut ingénieuse, morale, & très-philosophique, & les détails assez plaisans. Nous allons mettre nos Lecteurs à portée d'en juger. Brant & Locher considerent le monde comme un grand vaisseau sur lequel des gens de tout sexe, de tous états & de toutes conditions s'embarquent. Presque tous ces gens-là sont foux, mais chacun a sa folie particuliere; de façon qu'il y en a quelques-uns qui ne nuisent point à la manœuvre du vaisseau, mais qui, au contraire, aident à le gouverner, quoiqu'eux-mêmes, à beaucoup d'égards, ne se conduisent pas trop bien. D'ailleurs ce vaisseau est si grand, qu'il se soutient toujours sur l'eau. Si plusieurs se précipi-

tent dans la mer & se noient; s'il y en a qui tombent du haut du mât dans le fond de cale, pour avoir voulu trop s'élever, & y périssent, il y en a d'autres qui nagent & qui grimpent avec beaucoup plus de bonheur que leur adresse ne sembloit le mériter. Enfin, tout considéré en gros, le monde va toujours bien, quoi qu'il arrive aux individus particuliers. Au reste, c'est dans le détail des folies de tous les âges & de tous les états que l'Auteur brille. Il y a même des choses assez plaisantes; on en va juger par quelques traits que nous allons rapporter, après avoir averti que dans la premiere édition Françoise il y a presque à chaque page des figures de foux gravées en bois, & au simple trait, qui sont fort bien dessinées. Toutes ces figures ont de l'expression, & sont représentées avec les vêtemens & dans les attitudes convenables à leur état & à leur genre de folie. Le fameux Peintre Holbein, qui a gravé de pareilles figures de foux pour l'Éloge de la Folie d'Érasme, Ouvrage postérieur à celui-ci*, a imité ces figures, & ne pouvoit mieux choisir. On voit que l'Auteur se moque des modes de son temps; car le Dessinateur nous a représenté un jeune

homme ſur la tête duquel eſt écrit le nom de *Caillette*, & qui eſt ajuſté ſuivant les modes ridicules qu'affectoient dans leurs habillemens les jeunes gens de la fin du quinzieme ſiecle. Ce perſonnage a des ſouliers ou babouches découpés & tailladés. Le fond en paroît noir, & les découpures blanches. Les bas & la culotte ſont tout d'une piece, étroits & ſerrés, & marquant bien la forme de la jambe & de la cuiſſe. Son pourpoint eſt également tailladé, ſur-tout aux manches. Il porte au col une chaîne qui paroît ornée de pierreries, des cheveux longs & friſés en boucles, & la barbe faite de très-près. On lit à ſes pieds la date de 1492, temps auquel ces modes étoient en uſage.

La figure ſuivante repréſente un vieux fou qui poliſſonne & ricane encore, quoiqu'il ait déjà un pied dans la foſſe. L'Auteur ſe moque des ivrognes & des gourmands ; il appelle ceux-ci des *Lichards*. L'eſtampe qui les repréſente eſt fort plaiſante. On remarque parmi toutes ces figures la roue de la fortune ; on y voit des hommes qui tombent au plus bas, pendant que des chevaux & des ânes s'élevent au plus haut. Au reſte, je n'ai trouvé aucuns vers dans cet Ouvrage qui m'aient

paru mériter d'être rapportés. Certainement il n'y a de bon que l'idée, & de plaisant que les gravures.

Livres d'Histoire du quinzième siecle.

Enfin il ne me reste plus à parler que des Livres où les Dames du quinzieme siecle pouvoient puiser les connoissances de l'Histoire qu'elles désiroient avoir. Il y en avoit déjà alors un assez grand nombre écrits en François sur cette matiere ; & quoique parmi tous ces Livres il y en ait à peine deux que les Dames d'aujourd'hui pourroient lire, & dont effectivement nous leur avons conseillé la lecture dans la Bibliotheque historique à leur usage, qui forme le premier Volume de ces Mélanges, malgré cela cependant, nous croyons qu'elles ne seront pas fâchées d'avoir une notion, du moins légere, de tous ces anciens Livres de Voyages, d'Histoire & de Mémoires, tant pour apprendre comment on traitoit alors ces matieres que l'on expose aujourd'hui avec tant de clarté & d'agrément, que parce que ces anciens Ouvrages contiennent bien des anecdotes singulieres & curieuses que les Livres modernes ne nous apprennent pas, soit qu'elles aient échappé aux

recherches des Auteurs, soit enfin parce qu'elles ont été reconnues pour fausses : mais, dans ce dernier cas, nous en avertirons, & nous nous contenterons de les donner comme singulieres, & propres à caractériser la façon de penser du siecle dans lequel elles ont été adoptées.

Historiens du quinzieme siecle.

Pour donner une idée des Livres d'Histoire connus au quinzieme siecle, je ne peux mieux faire que d'extraire un Mémoire lu en dernier lieu à l'Académie Royale des Belles-Lettres, sur les Ouvrages énoncés dans le Catalogue de la Bibliotheque des Rois Charles V, Charles VI & Charles VII. Dès l'année 1717, M. Boivin le cadet avoit déjà lu, dans différentes séances de cette Académie, plusieurs Mémoires sur l'ancienne Collection de Livres rassemblée dans le Château du Louvre par le sage Roi Charles V, & continuée sous les regnes de Charles VI & de Charles VII, ses successeurs. Ces Mémoires sont rapportés dans le premier volume de l'Histoire de l'Académie, & contiennent la liste exacte de tous les manuscrits François sur l'Histoire, qui entroient dans le Catalogue formé d'abord par Gilles Mallet, Valet-de-Chambre & Bibliothécaire des Rois

Charles V & Charles VI, continué par ses enfans & par Antoine des Essarts, qui prenoit, entre autres titres, celui de Garde de la Librairie du Roi en 1411, & enfin achevé au milieu du quinzieme siecle, & aux approches du temps où l'Imprimerie commença à être connue.

Ayant eu occasion de relire avec attention ce précieux Catalogue, je me suis assuré que, soit en manuscrits anciens, & selon toute apparence conformes à ceux qui ont appartenu à nos Rois, soit en imprimés Gothiques publiés dans le cours du quinzieme siecle, presque tous ces Ouvrages font partie de ma Bibliotheque. C'est de cette Dissertation que je vais tirer les traits les plus singuliers, les plus curieux, que m'a fournis mon examen, & qui me paroîtront les plus propres à faire connoître le caractere du siecle dans lequel ces Livres ont été publiés.

Livres de Géographie, & Voyages de l'ancienne Bibliotheque de nos Rois.

Le Catalogue que nous examinons, renferme cent trente-trois articles de Livres d'Histoire, mais ceux de Géographie & de Voyages ne sont qu'au

nombre de douze, dont le premier n'eſt qu'une Carte hydrographique, peinte & hiſtoriée, écrite & figurée, ſur laquelle on ne peut rien dire de particulier ; & le ſecond, une Carte avec deſcription ſommaire des Provinces du Monde : on ne nous apprend pas de quels Auteurs elle a été tirée. Les quatre articles ſuivans ſont des traductions de l'Ouvrage Latin de Solin, intitulé des Merveilles du Monde. Cet Auteur vivoit, ſelon quelques-uns, ſous l'Empire d'Auguſte, mais probablement un peu plus tard ; car on remarque qu'il a ſouvent copié Pline le Naturaliſte, qui écrivoit ſous Veſpaſien & Tite ; il a auſſi tiré un grand nombre de traits d'Hérodote, mais en ſuivant une méthode bien différente de celle de ces deux Auteurs : Hérodote a écrit en Hiſtorien, Pline en Naturaliſte, & Solin en Géographe, qui cependant s'attache de préférence aux objets les plus ſinguliers & les plus merveilleux. C'eſt ſans doute ce qui a mérité à Solin l'honneur d'être traduit en proſe & en vers, dès les premiers ſiecles de notre Littérature. L'Ouvrage étant fort ſuccinct, nos peres ont dû trouver commode & agréable de voir raſſemblées tant de choſes curieuſes en ſi

Les Merveilles du Monde, par Solin.

peu d'espace. Avant le seizieme siecle, on ne s'étoit avisé de traduire ni Hérodote ni Pline ; mais aussi-tôt que ces deux Auteurs eurent été mis en François, on dédaigna de faire une nouvelle traduction de Solin, qui n'avoit rien ajouté d'intéressant aux remarques faites par eux. Cependant ses traits qu'il rapporte tenoient souvent du merveilleux, & ont dû amuser les Lecteurs du quinzieme siecle, où l'art de la critique n'ayant encore fait que peu de progrès, tout ce qui étoit présenté sous une date ancienne suffisoit pour inspirer de la confiance. Citons quelques exemples.

Solin nous apprend que dans l'Istrie, pays situé au fond du golfe Adriatique, il y a des peuples nommés Neuvris, qui, dans certains temps de l'année, se changent en loups, & reprennent ensuite la forme humaine. C'est sûrement là l'origine de l'opinion populaire des loups-garoux : mais Solin n'est pas le premier qui avance cette erreur ; il la doit à Hérodote, ainsi que beaucoup d'autres. Il ajoute que ces peuples adorent le Dieu Mars, qu'ils réverent sous la figure ou l'emblême d'une épée, & qu'ils n'entretiennent leur feu pendant l'hiver qu'avec

des ossemens, soit d'hommes, soit d'animaux.

Les Guerriers des Gelons se composent des vêtemens avec les peaux de leurs ennemis, & s'en servent pour couvrir leurs chevaux en maniere de selles ou de caparaçons.

Les Agatises (ou plutôt Agathirses) se peignent le visage en bleu, & les cheveux en rouge, ce qui leur rend la figure extraordinaire & terrible : aussi sont-ils Anthropophages, & leur plus grand régal est-il de manger des entrailles d'hommes, dont ils font, dit l'ancien Traducteur François, *andouilles*, *boudins* & *fricassées*.

Dans la Scythie, il y a des peuples qui ont les oreilles si longues, qu'elles traînent jusqu'à terre, qu'ils en couvrent leur nudité, & qu'ils s'en font une espece de vêtement.

En parlant des éléphans, Solin nous avertit qu'il n'est pas vrai que les femelles de ces animaux portent leurs petits pendant dix ans, mais qu'il faut croire avec Aristote, que ces femelles sont pleines seulement pendant deux années. Il ajoute que les éléphans vivent trois cents ans; qu'ils supportent mieux qu'aucuns animaux la chaleur & le froid; que quand

la faim les presse, ils mangent les troncs d'arbres & jusqu'à des pierres, mais qu'ils craignent les rats & les souris, & que l'odeur de ces petits animaux les fait fuir.

Les ours au contraire ne portent que trente jours ; aussi, quand leurs petits viennent au monde, ce n'est qu'une espece de masse grossiere, & leur mere a besoin de les lécher, pour leur donner la forme d'animal vivant.

Il y a dans l'Ethiopie des peuples dont le Roi est toujours un chien ; la Nation se gouverne suivant les aboiemens & les mouvemens de cet animal : mais ce Roi a des Ministres qui interpretent à leur fantaisie ces signes équivoques de sa volonté.

Dans le trente-sixieme chapitre de ses Merveilles, Solin s'étend beaucoup sur l'oiseau Phénix, & paroît très-persuadé de son existence. C'est le plus bel oiseau du monde ; il n'a point de femelle, & vit tout seul dans les déserts de l'Arabie pendant quatre cent cinquante ans. Au bout de ce temps, il se forme un bûcher de bois odoriférans, & se brûle aux rayons du soleil, laissant à cet astre le soin de réchauffer ses cendres, qui produisent ensuite un nouveau Phénix.

C'est avec la même crédulité que cet

Auteur parle des Pygmées, qu'il place dans l'Inde. Ce qu'il dit de plus vrai sur ce grand pays, regarde les Gymnosophistes ou Philosophes Indiens qui subsistoient encore du temps d'Auguste, & faisoient des especes de pénitences très-austeres, regardant le soleil en face pendant plusieurs heures, & se tenant les pieds nuds sur des cailloux brûlans. Ces pénitences se pratiquent encore de nos jours dans l'Inde.

Solin parle aussi de l'usage où étoient les femmes Indiennes de se jeter dans le même bûcher où le corps de leurs maris défunts étoit brûlé. On sait que cette barbare coutume n'est pas entiérement abolie.

Le septieme article du Catalogue a pour titre, Messire Guillaume de Maureville, qui parle des merveilles d'une partie du monde & des pays. Quelques recherches que j'aye faites, je n'ai pu trouver aucuns renseignemens sur Guillaume de Maureville, ni sur le Livre qui lui est attribué dans ce Catalogue. Ainsi je suis fondé à croire qu'il y a erreur dans la copie, & que le Livre que Gilles Mallet a enregistré, contenoit les Voyages de Jean de Mandeville, Gentilhomme Anglois, originaire de Normandie, qui employa

Voyages de Maureville.

trente-trois ans, depuis 1322 jusqu'en 1355, à parcourir les trois parties du Monde alors connues. On sait qu'à son retour il écrivit ses Relations en même temps en Anglois, en François & en Latin, & qu'il les dédia à Edouard III, qu'il qualifie Roi de France & d'Angleterre. Il mourut à Liege en 1372. Ses Voyages furent. dans leur temps fort estimés & très-recherchés, & méritent infiniment plus de créance que tout ce que nous rapporte Solin, puisque l'un nous parle de ce qu'il a vu, & que l'autre n'a écrit que d'après des traditions fort incertaines & souvent suspectes. Dès la fin du quinzieme siecle, les Voyages de Mandeville étoient imprimés séparément en Latin, en Italien, en Flamand, & en Espagnol : ils furent ensuite insérés dans les grands recueils de Voyages de *Ramuzio* (en Italien) & de *Purchas* (en Anglois); mais on ne les trouve pas imprimés en Francois. Nous en avons seulement des extraits dans les recueils de nos anciens Voyages. Les traits singuliers qui s'y rencontrent, & dont nous allons tirer quelques exemples, ont dû fixer l'attention des Lecteurs des quatorzieme & quinzieme siecles, qui n'auroient osé révoquer en doute un fait attesté par un Voyageur,

soi disant témoin oculaire, quelque invraisemblable qu'il fût.

Mandeville dit qu'il a vu dans une ville de Thrace (c'est sans doute Stagire), le tombeau d'Aristote, qui est en forme d'autel. Il assure que, chaque année, les Chrétiens du rit Grec célebrent la fête de ce Philosophe comme celle d'un Saint. Toutes les fois qu'ils supposent être menacés de quelque grand danger, ils se rassemblent autour de ce tombeau, & croient qu'ils recevront des inspirations favorables des cendres de ce grand homme.

Ce Voyageur, ayant dessein de visiter la Syrie, la Palestine, l'Egypte, & une partie de l'Arabie, eut le crédit & le bonheur d'obtenir un passeport du Soudan. Muni de cette piece, il étoit sûr de voyager avec agrément, & sans courir aucun risque d'être pillé par les Arabes. L'ordre portoit expressément de bien recevoir Mandeville & ses compagnons, de leur fournir toutes les choses nécessaires à la vie, de les conduire d'une ville à une autre, & de leur montrer tout ce qu'il y avoit de curieux, sans exiger aucune rétribution. Tous les Emirs, Schecks, & Officiers Mahométans à qui il présentoit ce passeport, portoient l'écrit sur leur

tête, le baiſoient reſpectueuſement, & le lui rendoient, après avoir comblé d'honneur & de préſens le protégé de leur Maître. Il viſita la Terre Sainte, & pénétra ſans difficulté dans tous les lieux d'où l'on ne permettoit ni aux Chrétiens ni aux Juifs d'approcher; entre autres, dans le Temple de Salomon, ou, pour parler plus juſte, dans l'édifice bâti ſur la place où ce Temple étoit autrefois ſitué : car Mandeville n'ignoroit pas que le Temple de Jéruſalem avoit été ruiné pluſieurs fois, & la derniere lors de la priſe de cette ville par Tite; que l'Empereur Adrien avoit fait conſtruire ſur cette place un Temple dédié à Jupiter, & que c'eſt de ce même Temple que les Chrétiens, ſous le regne de Conſtantin, avoient fait une Egliſe, que les Sarraſins ont enſuite transformée en Moſquée.

Après avoir viſité ce qu'il y avoit de plus curieux dans la Paleſtine, Mandeville tourna ſes pas du côté de l'Egypte; & en y allant, il s'arrêta au mont Sinaï. » Il y a là, dit-il, une nombreuſe Com» munauté de Moines, moitié Arabes, » moitié Chrétiens Grecs, mais tous crai» gnant également Dieu, & ayant une » grande vénération pour le chef de Ste.

» Catherine, qu'ils conservent dans leur
» Monastere comme une précieuse reli-
» que (1) «.

Ce qui m'a frappé davantage dans les Voyages de Mandeville, c'est la conversation qu'il rapporte avoir eue avec le Soudan d'Egypte. Ce Prince Musulman fit un jour appeler le Voyageur dans sa tente, & ayant fait retirer tout le monde, il lui demanda comment les affaires alloient en Europe, & particuliérement en Angleterre. Mandeville prétend qu'il lui répondit en deux mots, que tout y alloit bien. » Cela n'est
» pas vrai, repliqua le Soudan : ou vous
» me trompez, ou je suis mieux informé
» que vous. Vos Prêtres, qui devroient
» donner l'exemple aux autres, se condui-
» sent très-mal, & se mettent peu en
» peine du service de Dieu & de leur
» Eglise : ils ont tous les défauts du peu-
» ple, & ne s'occupent point de son ins-
» truction. Ils laissent leurs Paroissiens
» s'enivrer & se divertir les jours de fêtes,

(1) Il ne faut pas prendre au pied de la lettre ce que Mandeville dit, que ces Moines étoient Arabes en partie ; cela ne veut peut-être pas dire qu'ils fussent Mahométans, mais que plusieurs d'entre eux étoient de race & d'origine Arabes ; ce qui, absolument parlant, n'empêchoit pas qu'ils ne pussent être Chrétiens.

» au lieu de les sanctifier. Vos Ecclésiastiques suivent les modes comme les femmes, les Laïcs, & les Séculiers les plus mondains. Vous devez être fâché de tous ces désordres : mais pour moi j'en suis fort aise ; car, tant qu'ils dureront, je n'ai point peur que votre Pape ni vos Princes puissent penser à reconquerir les pays que nous possédons & les lieux saints dont nous les avons chassés «.

Mandeville ne put cacher au Soudan l'étonnement où il étoit de le voir si bien instruit. » J'ai des secrets immanquables, » repliqua le Sarrasin, pour savoir ce qui se passe chez vous ; & je ne risque rien de te les dire, car tu ne peux y mettre obstacle. J'envoie un certain nombre de mes sujets en Europe, sous prétexte d'y vendre des marchandises & des productions du Levant. Tout en faisant leur commerce, ils s'informent exactement de ce qui s'y passe, & m'en rendent compte. Si tu en doutes, tu vas en juger par toi-même «. Alors le Soudan fit appeler trois ou quatre Sarrasins, qui lui firent un détail très-circonstancié de tout ce qui se passoit alors en Europe. Ce qui étonna le plus Mandeville, c'est qu'ils parloient

parloient très-bon François, & que le Soudan leur répondoit en la même Langue.

Dans la seconde Partie de son Voyage, Mandeville décrit ce qu'il a vu dans l'Ethiopie, les Indes, & la grande Tartarie. Il avance comme un fait très-certain, que l'Apôtre Saint Thomas a prêché la Foi Chrétienne dans les Indes, & qu'il a autrefois soumis tout ce pays au joug du Christianisme; mais qu'après la mort de cet Apôtre, l'idolâtrie a repris le dessus, si bien qu'on a converti en un Temple d'idoles l'Eglise même où avoit été déposé le corps de Saint Thomas.

En parlant de l'Isle de Java, notre Voyageur dit que les habitans de ce pays aiment à manger de la chair humaine; qu'on y vend de petits enfans au marché, comme chez nous des poulets ou des cochons de lait; & que, quand ils ne sont pas assez gras, on les nourrit & on les empâte dans des mues, jusqu'à ce qu'ils soient bons à rôtir & à mettre sur table.

Il fait le récit le plus pompeux des richesses & de la puissance du grand Kam, qui réside, dit-il, dans la ville de Cambalu. Celui de ces Empereurs que vit Mandeville étoit arriere-petit-fils de Gengis-

Kan, qui vivoit cent ans avant que cet Anglois pénétrât dans la grande Tartarie. le Voyageur s'engagea dans les troupes de ce Souverain Tartare, & suivit son armée pendant quinze mois, pour se mettre plus au fait des mœurs & des usages du pays & de la Nation.

En revenant en Europe, notre Voyageur passa par une partie des Indes, ou plutôt de la Tartarie, où régnoit le fameux Prêtre Jean. Il nous parle du Prince qui portoit encore au XIVème siecle ce titre, qui a été si fameux dans le monde. Mandeville fait remonter son origine jusques à Ogier le Danois. Il assure qu'on se souvient encore dans une partie de l'Inde septentrionale des conquêtes de ce Paladin de la Cour de Charlemagne, dont nous regardons l'Histoire comme romanesque & on ne peut pas plus fabuleuse. Il dit qu'il est certain qu'Ogier a pénétré jusques dans ces pays si éloignés de l'Europe ; qu'il y mena avec lui quinze Barons de ses parens, entre lesquels il partagea toutes ses conquêtes ; qu'il établit sur eux, & pour leur Seigneur suzerain, un d'entre eux qui étoit très-pieux & se nommoit Jean : ayant converti à la foi Chrétienne tous les habitans des pays de sa domination,

il fut appelé à cause de cela le *Prêtre Jean*; & ses descendans & successeurs ayant continué à se faire appeler ainsi, ce nom est devenu un titre de dignité. Telle est, suivant Mandeville, l'origine du Prêtre Jean, qui fait, dit le Voyageur, sa résidence dans une ville que l'on nomme Nise. Ce récit de Mandeville pourroit faire le sujet d'une curieuse dissertation.

Voyages de Marc Paul

On trouve ensuite dans le Catalogue de la Bibliotheque du Roi Charles VI quatre autres articles qui annoncent une ou plusieurs traductions des Relations d'un Voyageur plus ancien, plus célebre, & qui a parcouru plus de pays que l'Anglois Mandeville : c'est le Vénitien Marc Paul. Il écrivoit en 1295. Ses Voyages, qu'il commença dès 1252, lui acquirent en Europe une réputation à laquelle pendant longtemps aucun Voyageur n'a pu atteindre. Les Relations entieres des Voyages de Marc Paul se trouvent en Italien dans le grand recueil des Voyages de Ramuzio, & en Anglois dans celui de Purchas. Il y en a plusieurs éditions Latines; mais je n'en connois d'imprimés que des extraits contenus dans nos grands recueils de Voyages en François. Cependant pour se former une idée nette de la

maniere dont ce Voyageur célebre a vu les choses, il faut recourir aux anciennes traductions Françoises de ses Relations, qui sont devenues très-rares. Je vais examiner avec une sorte de détail le manuscrit précieux que j'en possede, afin d'en extraire ce que j'y ai remarqué de plus intéressant & de plus curieux, après avoir dit quelque chose de son célebre Auteur.

L'an 1252, du temps que Baudouin de Flandres, second de ce nom, le dernier des Empereurs Latins de Constantinople, occupoit encore cette ville, deux Vénitiens de la famille des Paulo imaginerent de passer dans l'Asie, & d'établir un commerce entre leur pays & les Tartares qui étoient alors repandus par toute l'Asie. Ils se rendirent d'abord à Constantinople, & de là à la Cour d'un Roi Tartare nommé Barca. Celui-ci fut bientôt attaqué par un autre puissant Prince de même origine, qui s'appeloit, dit Marc Paul, Allau; mais l'on sait que le vrai nom de ce Prince Tartare étoit Oulagou-Kan, petit-fils de Gengis-Kan. Barca ayant été vaincu, les Vénitiens qui se trouvoient à sa petite Cour, furent obligés de se réfugier dans une ville de Perse nommée Bochara. Après

y avoit séjourné quelque temps, ils se joignirent à une ambassade qu'Allau envoyoit à son cousin le grand Kan de Tartarie, nommé Cublaï (autre petit-fils de Gengis-Kan). Ce grand Kan, auquel ils furent présentés comme des gens qui venoient de très-loin, les interrogea sur les singularités & les affaires de leur pays. Ils répondirent de maniere à satisfaire le grand Kan. Ils avoient très-bien appris la Langue Tartare, & ils eurent le bonheur de plaire à ce puissant Souverain, qui non seulement leur permit, mais même leur ordonna de repasser en Europe, les chargea de faire ses complimens au Pape & aux principaux Princes Chrétiens, & parut disposé à établir un commerce réglé entre l'Empire de Tartarie & la République de Venise. Les Vénitiens partirent & arriverent en Europe après bien des peines & des fatigues : ils y demeurerent quelque temps ; mais craignant que le grand Kan ne s'impatientât de leur longue absence, ils reprirent le chemin de ses Etats. Nicolas Paul, l'un d'entre eux, en repassant à Venise, où il avoit laissé, dix-sept ans auparavant, sa femme enceinte, la trouva morte, mais reconnut un fils qu'elle lui avoit laissé, & qui paroissoit

avoir d'heureuses dispositions : c'étoit Marc Paul. Il suivit son pere & son oncle en Asie, & arriva, après bien des obstacles, avec eux à la Cour de Cublaï. Le grand Kan fut charmé de les revoir, & prit sur-tout en affection le jeune Marc Paul. Il en fit son Conseiller, le mena avec lui dans tous ses voyages, & le conduisit jusqu'à l'extrémité de la Tartarie & dans la Chine. Cublaï s'étant rapproché du côté du Thibet, ce fut de cette contrée qu'il envoya une de ses filles à un Roi des Indes qui devoit l'épouser. Marc Paul se joignit aux Ambassadeurs chargés de la conduite de cette Princesse, & pénétra avec eux dans l'Inde. Le Roi Indien, auquel s'adressoit l'ambassade du grand Kan, étoit mort lors de l'arrivée des Ambassadeurs Tartares. Son fils qui lui avoit succédé reçut & épousa la Princesse destinée à son pere. Marc Paul ne retourna point auprès de Cublaï ; mais trouvant avec raison qu'il avoit assez parcouru le monde, il retourna en Europe ; & ce fut alors qu'il s'occupa à écrire l'Histoire de ses voyages, dont nous allons extraire ce qui nous semblera le plus curieux.

Les pays où Marc Paul a voyagé sont pour la plupart très-connus, mais les noms

qu'il leur donne en Italien sont fort différens de ceux qu'ils portent aujourd'hui ; ils sont encore plus défigurés dans l'ancienne traduction Françoise que nous avons sous les yeux, ce qui jette une grande obscurité dans les récits du Voyageur : mais en suivant pas à pas ses descriptions géographiques, il est possible de reconnoître sur les cartes modernes la situation des pays dont il parle, & d'y appliquer des traits singuliers qui rendent souvent sa narration très-piquante ; c'est ce que nous allons faire.

Marc Paul décrit d'abord les deux Arménies, la majeure & la mineure, & place au milieu d'elles une Province qu'il appelle Turquie. Ce ne peut être que le Turquestan, auquel ce nom a pu être appliqué avant qu'il ait été commun à l'immense étendue de pays soumis à la domination des Turcs. Il prétend que sur les bords d'un grand lac de cette partie de l'Asie il y a une contrée dont les habitans sont tous Chrétiens, & que par une espece de miracle, le lac leur fournit abondamment du poisson pour le temps du Carême, jusques au Samedi saint, mais que, ce jour passé, on tenteroit inutilement d'y en pêcher.

Il parle de la ville de Mozul, qui est la Babylone moderne, & de celle de Bagdat, qu'il appelle Baldachio, dans laquelle ont résidés long-temps les Califes Sarrasins, successeurs de Mahomet, qui réunissoient la double autorité spirituelle & temporelle. Ce fut en 1250 qu'Allau ou Olagou-Kan détruisit leur Empire, & fit mourir l'un d'entre eux d'une façon qui paroîtra bizarre. Ce Calife avoit amassé de grandes richesses; le vainqueur promit de les lui conserver. En effet, il n'y toucha point; mais il renferma le Souverain détrôné dans la même tour où celui-ci avoit déposé ses trésors, défendit qu'on lui fournît aucune nourriture, & le laissa ainsi mourir de faim.

Le Voyageur nous entretient ensuite de la ville de Tauris, & paroît ajouter foi à un miracle dont il dit avoir vu le monument à l'entrée de la ville : c'est une montagne isolée au milieu d'une assez grande plaine. Les Chrétiens, les Arméniens & Géorgiens qui habitent Tauris, assurent que cette montagne a été transportée au lieu où elle se trouve, pour convertir les Mahométans, & confirmer les Chrétiens dans leur foi. L'on sait qu'il est dit dans l'Evangile, que *la Foi transporte les*

montagnes. Bien des Fideles ne croyoient pas qu'il fallût prendre ce paſſage au pied de la lettre. Un ſaint Patriarche, pour les en convaincre, fit ce miracle, à ce que dit Marc Paul.

Après avoir parcouru bien des Provinces, notre Voyageur arriva dans le pays ſur lequel régnoit autrefois le vieux de la Montagne. Il n'y a perſonne qui n'ait entendu parler de ce Roi des aſſaſſins. Ce fut en 1262, qu'Allau ou Olagou-Kan aſſiégea ſon Château, le prit, & ruina de fond en comble cet abominable établiſſement.

A la ſuite de ſa deſcription de tous les pays qui compoſent aujourdhui la Turquie en Aſie, & la Perſe, Marc Paul nous donne des détails ſur la Tartarie, & ce ſont ſûrement les plus curieux de ſon Livre. Il nous apprend que ce grand pays étoit anciennement preſque tout ſoumis au Prêtre Jean. Celui qui régnoit vers 1180 s'appeloit Uncham. En 1187, les Tartares de Tarocoram ayant élu pour leur Roi un brave Prince nommé Gengis, celui-ci ſe révolta contre Uncham, qui avoit refuſé de lui donner ſa fille en mariage. Il le vainquit, ſoumit la plus grande partie de la Tartarie, & ne laiſſa au Prêtre Jean que l'extrémité la plus ſeptentrionale

de ce pays. Gengis régna long-temps, étendit ses conquêtes infiniment plus loin que la Tartarie, &, avant sa mort, distribua à ses enfans les immenses possessions dont il étoit le Maître. Ceux-ci par la suite les partagerent encore entre leurs fils. On ne peut s'empêcher de reconnoître ici le grand Gengis-Kan, qui mourut en 1226. Nous avons déjà dit que Olagou-Kan & Cublaï-Kan, Souverains dont Marc Paul parle le plus, & qu'il a connus, étoient les petits-fils de ce Conquérant.

Marc Paul entre dans des détails assez curieux sur les mœurs & les usages des Tartares. Ce qui caractérise ces peuples en général, est leur goût pour la chair de cheval & le lait de jument. Ils boivent ce lait doux & frais pour se désaltérer agréablement, & ils le font aigrir & fermenter pour en composer une liqueur forte qui leur tient lieu de vin, & qui les enivre. Du reste, les diverses Nations Tartares ont des usages particuliers & des physionomies différentes. Les uns ont les yeux petits, le visage écrasé, le teint olivâtre ; les autres les yeux plus grands, & le teint plus blanc ou plus noir. Quelques peuples de la vaste Tartarie n'ont que très-peu de barbe, & ne sont jamais obligés de se raser ; le reste a la barbe fournie ;

on en trouve qui la portent entiere, & d'autres qui ne conservent que les moustaches. Il y a des cantons où les femmes sont très-belles & ont les traits réguliers: dans d'autres leurs figures sont singulieres, & nous étonneroient en Europe. En général elles sont fort blanches, n'étant jamais exposées au soleil, mais presque toujours sous leurs tentes ou dans leurs maisons. Le peuple & le commun du militaire est sobre, endurci à la fatigue, & vit assez misérablement; mais les grands Seigneurs & les Kans vivent avec une magnificence & une somptuosité étonnantes. Marc Paul, qui passa bien des années auprès de l'Empereur Cublaï, & qui voyagea par son ordre dans la plus belle partie de la Tartarie, dans la Chine & dans l'Inde, entre dans les plus grands détails sur la façon de vivre de ce grand Prince, sur ses qualités personnelles, & sur quelques-uns de ses exploits. Nous allons choisir entre les traits qu'il cite ceux qui nous ont paru les plus instructifs & les plus amusans.

Cublaï, fils d'Octaï, qui étoit fils aîné de Gengis-Kan, possédoit, entre autres grands pays, l'Empire de la Chine: il y passoit la plus grande partie de l'année dans la ville de Cambalu, qu'aujourd'hui

l'on appelle Pekin : mais il faisoit tous les ans des voyages dans une autre ville, Sciandu, située dans la Tartarie septentrionale. Il y prenoit le plaisir de la chasse, & avoit pour cet effet des léopards, des lions, & des aigles apprivoisés. Voici quels sont les usages de cette sorte de chasse. Le léopard se porte devant le Chasseur sur le col de son cheval ; l'animal féroce s'y tient tranquille, jusqu'à ce qu'on le lance contre quelque daim ou chevreuil, sur lesquels il saute avec légéreté. Il les tue en ne leur faisant qu'une seule plaie dont il boit le sang tout chaud, & laisse la chair & la peau entiere au Chasseur. Les lions se menent en lesse comme les chiens, & se jettent sur les plus forts animaux, tels que les ours & les sangliers. Les Fauconniers de Cublaï faisoient des aigles le même usage que ceux d'Europe font du faucon & de l'épervier ; mais les aigles, s'élevant beaucoup plus haut, se précipitoient avec bien plus de force sur le gibier : on en a même vu fondre sur des loups, & les tuer.

Cublaï dînoit en cérémonie dans son Palais de Sciandu comme dans celui de Cambalu. On lui donnoit pendant ses repas des divertissemens de toute espece ; Comédies, Farces, Pantomimes : mais

la troupe dont le Kan faisoit le plus de cas, étoit celle de ses grands Sorciers, qui opéroient devant lui des prodiges dont Marc Paul dit qu'il a été témoin, & qui surpassoient infiniment toutes les subtilités de nos faiseurs de tours de passe-passe. Ils savoient exciter des tempêtes épouvantables, au milieu desquelles le tonnerre & la grêle tomboient tout autour du Palais, sans que cet édifice & ceux qui s'y trouvoient s'en ressentissent. D'autrefois ils ordonnoient aux plats de se rendre de la cuisine sur la table, sans qu'on les touchât, & de même aux tasses & aux flacons de partir du buffet, &c.

Cublaï, qui commença à régner en 1236, trente ans après la mort de son grand-pere, qu'il n'avoit jamais vu, étoit un Prince ferme, prudent & politique : il étoit reconnu pour brave, & savoit bien faire la guerre. Cependant il ne commanda ses armées en personne que dans une seule occasion : tout le reste de sa vie il confia la conduite de ses troupes à ses fils & à ses Généraux. Marc Paul le suivit dans la guerre qu'il fit à son oncle Naïam, fils de Gengis-Kan, & à son neveu Caïdu. Cublaï les vainquit, & le dernier fut tué dans la bataille. L'autre ayant été fait prisonnier, fut condamné à mort par son

neveu : mais, par considération pour le sang de Gengis-Kan, on ne souffrit pas que le bourreau mît la main sur lui, ni qu'il fût frappé du glaive ; on l'étouffa dans un sac. La défaite de ces deux Princes augmenta encore l'Empire de Cublaï de quatre grandes Provinces.

La figure de cet Empereur étoit belle, quoiqu'il ne fût point d'une grande taille, ses yeux étoient grands & très-vifs, & son teint allumé. Il avoit quatre femmes légitimes, dont étoient nés vingt-deux Princes ; mais indépendamment de ces quatre Reines, il entretenoit cent Concubines, toutes très-belles, bien élevées, & qui avoient des talens. Le service intérieur de ses appartemens étoit toujours confié à ces Demoiselles, qui lui servoient de Valets-de-chambre, de Baigneurs, d'Echansons, &c. Il paroît qu'il n'en faisoit pas un si grand usage que de ses femmes légitimes, car il n'avoit eu d'elles toutes que vingt-sept enfans mâles.

La ville de Cambalu, du temps de Marc Paul, avoit vingt-quatre milles de tour, étant quarrée, & chaque côté ayant six milles de long, c'est-à-dire deux lieues. Elle étoit bien bâtie, & les rues tirées au cordeau ; de maniere que rien n'empêchoit de voir d'une porte à l'autre. Il y

avoit d'ailleurs de très-grands fauxbourgs. Le Palais qui tenoit à la ville étoit très-magnifique. On y remarquoit, entre autres, dans la grande cour, une table où pouvoient s'asseoir six mille conviés. Dans les jours de fêtes, il se trouvoit jusqu'à quarante mille hommes qui mangeoient dans le Palais. Cela ne doit pas paroître étonnant, puisque la garde de l'Empereur étoit composée de douze mille Cavaliers, & qu'on comptoit jusques à cent mille personnes, qui directement ou indirectement appartenoient à la Cour.

On reconnoît bien des usages encore en vigueur à la Chine dans les détails que Marc Paul donne de la Cour de Cublaï. Cet Empereur distribuoit à ses principaux Officiers, pour marque de leurs dignités, des enseignes ou des tablettes, qui faisoient connoître l'étendue de leur pouvoir. Douze Seigneurs de sa Cour, que le Traducteur François de Marc Paul qualifie du nom de Barons, & que nous appelerions plus convenablement Mandarins, étoient chargés de recevoir toutes les Requêtes adressées à l'empereur, & de lui en rendre un compte exact.

Cublaï avoit une espece de maison de campagne à quelque distance de Cambalu, appelée *la Montagne verte* : c'étoit un mon-

ticule factice, orné & varié dans le goût de ceux que l'on voit dans les jardins Anglois originairement Chinois, si fort à la mode de nos jours en France. Le grand Kan y avoit fait transporter de toutes les parties de son Empire des arbres & des plantes du plus beau vert. Ils y formoient une forêt dans laquelle on nourrissoit des animaux apprivoisés de toute espece, qui s'abreuvoient dans des rivieres & des lacs également factices; & grimpoient sur des rochers qui étoient aussi l'ouvrage de l'art. Au haut de cette montagne étoit un joli pavillon peint en vert. Lorsque l'Empereur & sa suite alloient s'y promener, ils s'habilloient aussi de cette couleur, de sorte que tout y étoit uniforme.

Le premier jour de l'an est le plus beau jour de la Chine : alors tout ce qui appartient à la Cour se rend au Palais, & y paroît vêtu de blanc; de sorte que, de la façon de s'habiller, ce jour a été appelé la *Fête blanche.* On y voit les éléphans de l'Empereur magnifiquement parés, au nombre d'environ cinq mille, dont quelques-uns sont blancs, & ce sont les plus estimés. On fait présent au Monarque de chevaux blancs, qu'il aime beaucoup, & on lui en offre un si grand nombre, qu'il en

en a quelquefois jusques à cent mille. Les grands Seigneurs frappent la terre de leur tête en présence du grand Kan, qui est assis sur son trône, ayant à ses pieds un lion apprivoisé en guise de petit chien. Marc Paul ajoute encore à son récit beaucoup d'autres singularités de cette fête, que nous croyons devoir passer sous silence.

Il paroît que l'Empereur Cublaï avoit établi les postes dans son Empire bien avant qu'elles fussent connues en Europe. Il y avoit de 25 milles en 25 milles, c'est-à-dire, à peu près de 10 lieues en 10 lieues, des relais disposés, & des maisons pour recevoir les Courriers. Ces maisons étoient fournies de toutes les choses nécessaires aux Postillons & aux Voyageurs, qui y étoient défrayés de tout. Les Courriers & les Maîtres ou Concierges de ces especes d'auberges étoient exempts de tribut, & plusieurs même étoient payés par l'Empereur.

Cublaï avoit pris de très-bonnes mesures pour l'administration de ses finances, la distribution de ses impôts, & la subsistance de ses sujets dans les années de disette : mais l'arrangement qu'il avoit fait pour les monnoies, étoit, à mon avis, le plus intéressant. On ne se servoit à la

Chine que d'une monnoie de fer ou de cuivre (1), qui n'avoit aucune valeur intrinſeque ; la marque du Prince la faiſoit ſeule révérer & circuler dans tout l'Empire. Les étrangers qui apportoient à la Chine leurs marchandiſes, ne pouvoient les échanger que contre cette monnoie ; & ce qu'ils en dépenſoient pour leur ſubſiſtance demeuroit dans l'Empire. Quand ils en ſortoient, on échangeoit ce qui leur en reſtoit contre des pieces d'or & d'argent, mais en retenant un droit pour le Prince. Ainſi la plus grande partie des richeſſes de l'Empire circuloit, ſans en ſortir, au profit de l'Empereur & de ſes ſujets.

Marc Paul fut envoyé par Cublaï juſques au centre de la Chine ; il traverſa deux grandes rivieres, qu'il appelle, l'une Caromoran, & l'autre Quienfu : ce ſont probablement les fleuves Hoang & Kiang. De là le Voyageur Européen alla rejoindre le grand Kan dans le pays du Thibet. En traverſant certaines Provinces, il y trouva établies des coutumes très-indécentes. L'innocence y paſſoit pour un défaut de mérite chez les filles & les femmes ; &

(1) Le manuſcrit François ſemble dire de cuir.

les Voyageurs y étoient accueillis par elles avec une complaisance qui passoit les bornes de l'honnêteté. Dans une de ces Provinces, la magnificence consistoit à se faire dorer les dents.

Il vit en passant le Chateau de Chincui, place forte, qui avoit été conquise par Gengis-Kan sur le Prêtre Jean. A cette occasion, notre Voyageur conte un trait de justice très-remarquable, de la part d'un des anciens Empereurs de Tartarie. Il y avoit, dit-il, dans le Château de Chincui une espece de petit Tyran nommé Darius, qui tourmentoit ses sujets & son voisinage. Le Prêtre Jean ayant voulu réprimer ses désordres, le Seigneur reçut avec insolence les réprimandes du Souverain. Celui-ci résolut de l'en punir; mais il usa de précaution; parce que le Château où il demeuroit étoit très-fort. Il choisit sept hommes de résolution & de confiance, qui, sans faire connoître de quelle part ils venoient, trouverent le secret d'entrer au service de Darius. Ils y demeurerent deux ans, au bout duquel temps, l'ayant un jour accompagné dans une chasse, ils l'envelopperent, & le conduisirent au Prêtre Jean. Ce sage Prince envoya le prisonnier à une des ex-

trémités de ſon Royaume, où, pour réparation de ſes crimes, il le condamna à garder les troupeaux : mais, ajoute Marc Paul, au bout de quelques années, le Prêtre Jean croyant Darius aſſez corrigé par cette humiliation & la miſere qu'il lui avoit fait éprouver, le remit en poſſeſſion de ſon Château.

Enfin, comme nous l'avons dit plus haut, Marc Paul partit avec des Ambaſſadeurs Tartares pour les Indes. Il paſſa par un Royaume dont le Souverain ſe chargeoit d'entretenir tous les enfans trouvés, dont il avoit compoſé ſa garde, qui étoit de vingt mille hommes. Un Général de Cublaï avoit ſoumis ce pays, mais ce n'avoit pas été ſans peine. Le Roi ayant été vaincu dans une premiere bataille, abandonna ſa capitale, & s'enfuit dans les montagnes : mais la Reine ſoutint le ſiége, dans lequel elle ſe comporta avec beaucoup de valeur, & obtint enfin une capitulation honorable. Le revenu de ce Royaume étoit de quinze millions ſix cent mille livres, ſans compter le produit du ſel, qui étoit conſidérable.

Dans ſes courſes, notre célebre Voyageur parvint juſques dans le Royaume de Ciambo, aujourd'hui celui de Siam. Le

Roi de ce pays avoit alors une si grande quantité de femmes, qu'il comptoit jusqu'à trois cent vingt-six enfans, dont cent cinquante portoient les armes dans ses troupes.

Il pénétra dans l'Isle de Java, dont le Roi est, dit-il, indépendant de tout autre Souverain. Cette isle produisoit dès ce temps-là, comme elle fait encore actuellement, une grande quantité d'épiceries, dont quelques ballots passoient jusques en Europe par la mer Rouge & la Méditerranée. Il poussa jusques à l'isle d'Angaria, dont les habitans avoient, assure-t-il, la tête & la physionomie de chiens, mais qui, à cela près, étoient de fort bonnes gens. Ils aiment, ajoute-t-il, à manger de la chair humaine, mais ils ont grande attention de ne dévorer que leurs ennemis & les criminels condamnés au dernier supplice : d'ailleurs ils ne mangent jamais les gens morts de maladies, ni ceux qu'ils ont connus & aimés de leur vivant.

On passe, dit-il, aisément de là sur les côtes de Malabar & de Coromandel, où se fait la pêche des perles, qui enrichit considérablement le Souverain du pays. Ce Monarque va tout nud, aussi

bien que ses sujets ; mais on le reconnoît aux colliers chargés de perles & de pierres précieuses dont il est orné. Les étrangers qui vont dans ce pays avalent quelquefois des perles dans l'espérance de les emporter sans payer de droits, sachant bien qu'elles ne peuvent leur causer aucun mal ; mais les Commis des Douanes, gens fins & rusés, ne manquent jamais d'offrir un repas d'adieu aux Voyageurs, dans les mets duquel ils ont soin de mêler des drogues purgatives, qui forcent leurs convives à évacuer les perles s'ils en ont avalé.

C'est sur cette côte qu'est située la ville de Méliapour, qui renferme le tombeau de Saint Thomas. Il y est, dit Marc Paul, ainsi que Mandeville, placé dans un Temple d'idoles, qui a été autrefois une Eglise Chrétienne. Les habitans de ce pays ont le teint extrêmement basané ; & comme ils sont Idolâtres, ils peignent leurs cheveux & leurs Saints en noir & en rouge, & conservent la couleur blanche pour leurs Diables.

C'est dans le Guzarate que l'on trouve les diamans & les pierres précieuses. Les mines de diamans sont, à ce que croit Marc Paul, situées au milieu des montagnes de ce pays. Les aigles en rappor-

tent souvent dans la plaine, & les placent dans leurs nids, où les habitans les vont chercher, mais sans enlever les aiglons, ni effaroucher les aigles, dans la crainte de les empêcher de revenir faire leurs nids aux mêmes lieux, & d'y rapporter encore des diamans.

Il paroît que ce fut sur cette côte que Marc Paul s'embarqua, & que, traversant la mer d'Arabie, il parvint au Royaume d'Adel, d'où, suivant la mer Rouge dans toute sa longueur, il arriva à l'isthme de Suez, se rembarqua à Alexandrie sur la Méditerranée, & enfin revit la ville de Venise sa patrie en 1295.

Après avoir parlé de ce que Marc Paul a vu par lui-même, on ne sera peut-être pas fâché de trouver ici quelques faits qu'il n'avance que sur des ouï dire & des rapports étrangers.

Un Tartare qui avoit été envoyé par le grand Kan Cublaï dans des pays très-éloignés, racontoit qu'il y avoit sur le mont Caucase des oiseaux de l'espece des aigles, mais si grands & si forts, que quand ils s'abattoient sur les éléphans qu'ils appercevoient dans la plaine, ils les saisissoient avec leurs serres, & les enlevoient à travers les airs.

Que dans une isle de la mer des Indes, nommée Zanzibar, il y avoit des animaux à quarre pieds, qu'on appeloit Giraffes, dont le col est long de trois pieds, les jambes de devant très-élevées, & dont le corps va en baissant, de sorte que celles de derriere sont très-courtes.

Qu'à l'extrémité septentrionale de la Tartarie les chemins étoient en toute saison également impraticables, tous y étant glacés pendant l'hiver, & le pays se trouvant durant l'été rempli de boues affreuses, au milieu desquelles les plus grands chevaux enfonçoient jusques aux sangles. On ne pouvoit, disoit-il, y voyager que dans de petits traîneaux auxquels on atteloit des chiens.

Plus loin se trouvoit une Province connue sous le nom de Pays des ténebres, parce que pendant des mois entiers on n'y voyoit pas le soleil.

Enfin, dans le dernier Chapitre de son Voyage, Marc Paul parle de cerrains peuples septentrionaux voisins des Tartares, qui payoient tribut au grand Kan : il dit qu'ils sont Chrétiens, & qu'ils s'appellent Rutheni. Il est évident que ce sont les Russes. L'on reconnoît également dans les deux articles précédens la partie de

cet Empire où l'on voyage ſouvent traîné par des chiens, & les pays tout-à-fait ſeptentrionaux où l'on eſt pluſieurs ſemaines, & même des mois entiers, ſans jouir de la lumiere du ſoleil.

Le Catalogue de la Bibliotheque de Charles VII, que j'examine après les Livres de Géographie & de Voyages, nous indique onze manuſcrits de Chronologie, d'Hiſtoire univerſelle, & de Chroniques générales, dont quelques-uns ſeulement ſont déſignés par les noms de leurs Auteurs. Comme je les ai tous reconnus pour être les mêmes que dans les manuſcrits & anciens imprimés du quinzieme ſiecle que je poſſede, je me crois fondé à pouvoir en donner ici la notice.

Le premier de tous eſt une traduction du Miroir Hiſtorial de Vincent de Beauvais, Auteur dont j'ai dit quelque choſe en parlant des manuſcrits du treizieme ſiecle. Ce Miroir eſt la derniere Partie du grand Miroir de ce Dominicain, dont le manuſcrit forme un grand nombre de volumes, écrits, comme je l'ai déjà remarqué, en Latin aſſez barbare, & l'imprimé quatre énormes tomes *in-folio*. On peut bien qualifier l'Ouvrage en entier d'Encyclopédie, car c'eſt un Recueil de

Vincent de Beauvais.

toutes les connoiſſances que l'on pouvoit acquérir du temps de Vincent de Beauvais. Quant au Miroir Hiſtorial en particulier, il fut traduit en François dès le quatorzieme ſiecle par Jean de Vignai, Traducteur de la Légende des Saints de Voraginé : c'eſt certainement cette traduction qui étoit dans l'ancienne Bibliotheque du Louvre. Lorſqu'elle fut imprimée par ordre de Charles VIII, en 1498, on en retoucha le ſtyle ; mais on laiſſa ſubſiſter l'arrangement des faits & les opinions hiſtoriques du premier Auteur ; de ſorte qu'en liſant cet Ouvrage, on eſt au fait de la maniere de penſer des François du temps de Vincent de Beauvais & des Chroniqueurs qui l'ont copié. Le laborieux Dominicain n'a pouſſé ſon Hiſtoire que juſqu'à l'an 1244. On prétend qu'il a eu un continuateur qui a ſuivi les faits juſques en 1294 ; mais cette continuation n'a été ni imprimée ni traduite. Les manuſcrits & les imprimés Latins & François du Miroir Hiſtorial finiſſent au retour de l'expédition de S. Louis en Egypte.

M. L'Abbé le Gendre, Auteur d'une Hiſtoire de France abrégée, mais eſtimée, & qui a porté des jugemens ſur tous les anciens Hiſtoriens François, paroît faire

assez de cas de Vincent de Beauvais. Il pense que, malgré le grand nombre de fables adoptées par ce Dominicain, il est cependant encore instructif & bon à consulter. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a été pendant fort long-temps le modele des Chroniqueurs François, & la source dans laquelle ils ont puisé, ne s'étant pas trouvés à portée de recourir aux Auteurs originaux d'après lesquels Vincent de Beauvais avoit lui-même travaillé. Ils n'ont presque fait que l'abréger; & le titre que porte une de ces Chroniques dans le Catalogue des Livres de Charles VI, Chronique abrégée d'après Vincent de Beauvais, est un titre qui pourroit être appliqué à toutes les autres : les seules différences sont, que les unes s'attachent un peu plus à l'Histoire sainte, d'autres à l'Histoire profane, & qu'il y en a qui, passant légérement sur les événemens qui ont précédé la naissance de Notre-Seigneur, n'entrent dans quelques détails que sur ce qui est postérieur à l'Ere Chrétienne. C'est ce que nous allons prouver, en tirant de ces manuscrits ce que nous trouverons de plus singulier & de moins connu; après quoi nous reviendrons sur le Miroir Historial, pour y chercher des particularités qui

n'aient point été copiées par les autres.

Premiere Chronique manuscrite d'un Auteur anonyme.

La plus ancienne de ces Chroniques manuscrites anonymes, est divisée en six Livres. Dans le premier, l'Auteur traite assez légérement de la création du monde, de celle d'Adam, du déluge, de Noé, & de la dispersion des enfans de ce Patriarche par toute la terre. A l'occasion de Nembroth & de la tour de Babel, il parle des Dieux du Paganisme, & reconnoît que ce n'étoient que des Princes de la Grece & de l'Asie, que le respect qu'ils avoient su s'attirer de leurs peuples avoient érigés en Divinités. Passant aux temps historiques, il s'arrête avec complaisance, & fait des chapitres entiers de plusieurs Histoires qui nous sont assez connues par les Métamorphoses, telles que la cruelle aventure de Térée & de Philomele, la conquête de la Toison d'or, les travaux d'Hercule, l'Histoire de Thésée, celle d'Œdipe & de Jocaste, & la fameuse guerre de Thebes qui en fut la suite.

Le second Livre de cette Chronique est tout entier relatif à la guerre de Troie. L'Auteur commence par rechercher quelle en fut la cause & l'origine, & il est d'accord à cet égard avec les Historiens & les Poëtes

Grecs & Latins généralement connus : mais, en décrivant les événemens du siége de Troie, il entre dans bien des détails qui paroîtroient nouveaux à ceux-mêmes qui croient savoir l'Histoire de ces temps héroïques. Par exemple, il s'étend beaucoup sur Palamede. Il prétend que l'année qui précéda la prise de Troie, & après la mort d'Hector, les Grecs ayant été irrités de ce qu'Agamemnon avoit accordé aux Troyens une treve de deux mois, les Princes, les Généraux, & les Officiers de l'armée assiégeante se révolterent contre ce Chef de l'entreprise ; qu'à la pluralité des voix il ôterent le commandement à Agamemnon, & le déférerent à Palamede: mais celui-ci n'en jouit pas long-temps ; car, même avant l'expiration de la treve, il fut tué en trahison par Pâris, qui lui décocha une fleche au moment qu'il faisoit sa priere dans un Temple d'Apollon où il se croyoit en sûreté sur la foi du traité. Après cette mort, qui fut cause de la rupture de la treve, Agamemnon reprit sans difficulté le commandement général de l'armée Grecque.

Cette opinion sur Palamede & sur les circonstances de sa mort, contredit toutes les Histoires généralement adoptées. On

croit communément que ce Roi périt par un effet de la vengeance & de la trahison d'Ulysse, qui l'accusa de s'être laissé séduire par Priam, & d'avoir reçu de l'argent des Troyens. Ulysse, pour autoriser cette fausse accusation, cacha de l'argent dans la tente de Palamede, & ce malheureux Prince fut injustement condamné par les Grecs. Au reste, tout le monde convient que Palamede étoit homme d'un esprit très-inventif, & qui a eu la gloire d'avoir fait des découvertes très-essentielles dans tous les genres. Premiérement, on prétend qu'il a trouvé l'art de ranger les troupes en bataille, & par conséquent il est le premier Tacticien que l'on connoisse. Ce sont les grues, qui, par la façon dont elles volent en l'air, lui donnerent l'idée de faire marcher l'infanterie en ordre & sur des colonnes. Secondement, qu'il a le premier réglé l'année d'après le cours du soleil, & le retour des saisons : ainsi Palamede auroit été le premier faiseur d'Almanachs. Troisiémement, c'étoit un habile Grammairien, puisqu'il enrichit de trois ou quatre lettres l'alphabet Grec. Quatriémement, ce qui lui a fait le plus d'honneur, c'est qu'il a été l'inventeur de plusieurs jeux, entre autres,

de ceux de dés & des échecs. Le Chroniqueur, en lui rendant cette justice, en prend occasion de faire une furieuse diatribe contre les joueurs ; je me garderai bien de la rapporter en entier, mais j'y ai remarqué un trait tiré des Livres de S. Augustin : le voici. Un certain homme, dit notre Chroniqueur, avoit perdu tout son bien aux jeux de hasard ; maudissant le sort & même le Ciel, il juroit & blasphémoit de la maniere la plus épouvantable. Tout à coup la foudre gronde, le tonnerre tombe, frappe le blasphémateur au menton, & lui brise la mâchoire. Ainsi ce malheureux, pour avoir blasphémé Dieu, perdit en un même jour son argent & ses dents, & même son ame, s'il ne demanda pas suffisamment pardon à Dieu de ses premiers péchés.

La Chronique s'étend bien davantage sur la dispersion des Troyens après la prise de leur capitale, que sur le siége même de cette ville. Du milieu de ses ruines il fait partir quatre troupes de Troyens destinés à fonder quatre grandes & célebres colonies. Helenus, l'un des fils de Priam, fameux Devin, ayant toujours prédit la destruction de sa patrie & la victoire des Grecs, fut traité avec indul-

gence par les vainqueurs, qui lui permirent de se transporter en Macédoine avec ceux qui voulurent le suivre. Il épousa, dit-on, Andromaque, ci-devant sa belle-sœur, puisqu'elle avoit épousé Hector en premieres noces, & avoit été ensuite forcée de donner la main à Pyrrhus.

Le Chef de la seconde troupe sortie de Troye, fut Antenor, qui, ayant traversé l'Archipel & la Méditerranée, & s'étant enfoncé dans le golfe Adriatique, s'arrêta près de Padoue, où l'on montre encore son tombeau. Son fils, à qui l'on donna le nom de son grand-pere Priam, s'établit dans la Pannonie, & y fonda la ville de Sicambre, qui fut long-temps gouvernée par sa postérité. Les descendans de ces colons entrerent plusieurs siecles après dans la Germanie, s'y établirent, & pénétrerent même dans la Gaule.

Francus ou Francion fut le Chef de la troisieme troupe de Troyens fugitifs: il passa le Danube, s'établit au milieu des pays qui forment aujourd'hui le centre de l'Empire d'Allemagne, & qu'on appelle encore de leur nom, la Franconie, car ils avoient pris le nom de Francs en mémoire de Francus; & ce sont leurs descendans qui ont assujetti la Gaule.

Enfin

Enfin, la quatrieme division des Troyens parvint, sous la conduite du pieux Enée, jusques en Italie, & s'y établit, comme tout le monde sait. Le Chroniqueur suit la généalogie des Rois du Latium jusqu'à la naissance des fondateurs de Rome ; mais il revient sur ses pas pour faire l'Histoire d'un Prince Latin, qui, selon lui, & beaucoup d'autres anciens Auteurs François & Anglois, quitta l'Italie, passa dans le Nord de l'Europe, & y fonda l'Empire Britannique : c'est le prétendu Brutus, Héros du Roman du Brut. Il existe plusieurs dissertations sur ce Poëme, sur le vieux langage dans lequel il est écrit ; mais je ne crois pas qu'il y ait aucun extrait suivi de sa fable, & de la marche des faits qui y sont rapportés. Sans doute que la lecture fatigante de plusieurs milliers de vers inintelligibles a lassé la patience des Historiens de notre poésie ; moi-même, je n'ai pas voulu mettre la mienne à cette épreuve : mais l'Histoire de Brutus & de ses descendans est toute entiere dans la Chronique qui est sous mes yeux, & je suis fondé à croire que c'est-là le Roman du Brut abrégé & réduit en prose. L'extrait que je vais présenter, en suivant l'ordre de

faits qu'établit le Chroniqueur, fera suffisamment connoître ce fameux Roman, dont jusqu'ici l'on n'a eu que des notions imparfaites.

Brutus, suivant le Chroniqueur, étoit fils d'un Roi d'Italie, descendant sans doute de Latinus, de Lavinie, & d'Enée. Pendant que sa mere étoit enceinte de lui, les Astrologues lui prédirent que l'enfant qui devoit naître d'elle tueroit son pere & sa mere. Cette prédiction s'accomplit, car sa mere mourut en le mettant au monde; & étant devenu grand, il tua par mégarde son pere à la chasse. Désolé de cet accident, Brutus s'exila lui-même de sa patrie; & passa en Macédoine, où étoient établis les descendans d'Helenus, ses parens du côté d'Enée. Il se joignit à eux pour combattre le Roi Pandrastus: il le vainquit, & pour fruit de sa victoire il se contenta de demander sa fille en mariage. Après l'avoir épousée, il l'emmena, & continua à chercher fortune en parcourant toute l'Europe, après avoir passé d'Italie en Espagne, & s'être associé à un autre Prince aussi descendant des Troyens, nommé Cormée ou Cornée. Des mers d'Espagne, ils passerent dans celles des Gaules. Ils conquirent d'abord l'Armo-

rique, qui fut appelée Bretagne, du nom de Brutus. Ils remonterent ensuite la Loire, & entrerent dans le Plat-pays, où ils firent alliance avec un Prince qui s'étoit établi dans un canton où il avoit fondé une ville, qui, de son nom, fut nommée Turo, & les habitans Turones (c'est aujourd'hui Tours, & la Touraine). Brutus & Cornée ayant ensuite repris le chemin de la premiere Bretagne, passerent dans l'isle d'Albion, qu'ils soumirent en partie; ce fut enfin là qu'ils formerent un grand & solide établissement. Les deux Princes amis se partagerent le pays. Brutus donna encore son nom à la portion qui lui échut en partage; & cette nouvelle Bretagne fut appelée Grande-Bretagne, pour la distinguer de l'Armorique. La partie qu'occupa Cornée reçut le nom de Cornouailles, de celui de son nouveau Maître.

La postérité de Brutus continua de régner sur les peuples qui s'appelerent Bretons. Un de ses fils cadets vainquit un géant nommé Humber, qui, étant parti de l'extrémité septentrionale de l'isle, étoit entré dans la partie méridionale. Il le poursuivit jusques sur les bords d'un grand fleuve, dans lequel il le fit périr. Ce fleuve s'appelle encore aujourd'hui

Humber, & sépare l'Angleterre de l'Ecosse. Albanus (c'étoit le nom de ce fils cadet) passa le fleuve, & s'établit dans le pays qu'il appela, de son nom, Albanie, & qui est actuellement le Royaume d'Ecosse.

Du temps de Jules César, les Romains vinrent pour la premiere fois troubler les descendans de Brutus dans leurs possessions; mais ils ne s'établirent réellement dans la Grande-Bretagne que vers le regne de Constantin: alors ils l'assujettirent pour quelque temps. Les Bretons ne tarderent pas à secouer ce joug, qui leur parut insupportable. Ils élurent pour leur Roi Aurele Ambroise, Prince d'un grand mérite, qui portoit, comme on le remarque, un nom Romain, mais qui étoit cependant Breton d'origine. Uter Pandragon lui succéda, & à celui-ci le Roi Artus, qui, en plusieurs recontres, défit les Romains & les Saxons, & qui se fit une si grande réputation par l'établissement de la Chevalerie de la Table ronde. Ce grand Prince ayant été tué ou perdu dans une bataille, ses successeurs eurent beaucoup de peine à se soutenir contre les Saxons & les Angles ou Anglois leurs alliés: ces derniers parvinrent enfin à s'emparer

de la plus grande partie de la Grande-Bretagne, dont ils changerent le nom en celui d'Angleterre, qu'elle porte encore aujourd'hui. Telle est en substance l'Histoire fabuleuse de la Grande-Bretagne, contenue dans le second Livre de cette Chronique.

Dans le troisieme Livre, le Chroniqueur, après avoir parlé des Grecs & des Troyens, passe à l'Histoire des Assyriens, des Medes & des Perses, & dit par occasion quelque chose de celle des Juifs sous les Rois de Juda & d'Israël, avant la captivité de Babylone.

Ce que l'on trouve dans le quatrieme concernant Ninus & Sémiramis, Cyrus, Xerxès & Darius, n'a que fort peu de différence avec ce qu'en rapporte Justin. Les Histoires de Daniel, de Judith & d'Esther entrent dans cette narration, & sont entiérement conformes à l'Ecriture sainte.

Le Chroniqueur forme son cinquieme Livre de l'Histoire de Philippe de Macédoine, & des conquêtes de ce Prince en Grece. Il suit assez exactement tout ce qu'en ont écrit Plutarque & les autres Historiens Grecs: mais, quant à ce qui regarde Alexandre, le Chroniqueur ne

s'en tient pas à ce que les Auteurs les plus accrédités nous en apprennent ; il paroît qu'il s'est appliqué à faire un assez ridicule usage des Contes fabuleux qui se rencontrent dans les Poëmes & les Romans dont Alexandre est le Héros. Nous allons mettre le Lecteur à portée de juger du mérite de ces traits historiques. 1°. Il attribue à Alexandre le projet de détruire l'idolâtrie, ce qui sûrement n'est fondé ni en autorité grave, ni même en vraisemblance. 2°. Il prétend qu'Alexandre fit la conquête de Rome & de toute l'Italie, en passant par la Sicile, dont il s'empara d'abord. Ce fait, qui seroit fort important, est démenti par tous les Historiens. 3°. Il parle beaucoup de prétendues merveilles qu'Alexandre vit aux Indes, telles que les arbres du soleil & de la lune, & d'une infinité de prodiges, dont ceux qui passerent dans la mer des Indes & dans les Isles dont elle est remplie, par ordre de ce Héros, lui firent le rapport. Ces derniers contes n'ont d'autorité que celle des Auteurs Orientaux, qu'au moyen des Croisades nous avons connus en France presqu'aussi-tôt que les Ouvrages des Grecs. 4°. Il est question dans cette Chronique, des Amours d'Alexandre & de la

Reine Candace, dont il n'eſt point parlé ailleurs, & qui pourroient faire la matiere d'un très-joli Roman. Candace étoit Reine d'Ethiopie, & par conſéquent fort brune, mais cependant très-belle, dit le Chroniqueur. Elle avoit deux fils, l'un nommé Candeolus, l'autre Cleriatus: l'un & l'autre étoient mariés, & le ſecond avoit épouſé la fille de Porus, Roi des Indes. Candace entendit parler des conquêtes, de la valeur & du mérite perſonnel d'Alexandre; elle voulut le connoître, & envoya juſques dans ſon camp un Peintre, qui lui rapporta le portrait du Conquérant, & lui fit d'ailleurs un ſi beau récit des grandes qualités de ce Prince, qu'elle en devint épriſe: elle ne ceſſoit de dire qu'une femme ſeroit heureuſe d'être aimée d'un tel Héros. Le haſard lui procura bientôt une occaſion de ſe faire connoître à lui. Candeolus ayant été avec ſa femme en pélerinage à un Temple de Vénus dans la Paleſtine, la Princeſſe qui étoit très-belle, fut enlevée par un Général d'Alexandre qui commandoit dans le pays. L'époux en porta ſes plaintes à ce Prince, qui en fit une ſévere juſtice, & ordonna que la Princeſſe fût rendue à ſon mari, qui la ramena

dans les Etats de sa mere. Le second fils de la Reine d'Ethiopie s'étoit joint à son beau-pere Porus, pour combattre le Conquérant de la Perse : mais Porus ayant été vaincu, Cleriatus & sa femme se trouverent au nombre des prisonniers, & Alexandre les renvoya à Candace aussi-tôt qu'ils se furent nommés. Ces deux traits de générosité ajouterent encore à la haute idée que la Reine d'Ethiopie avoit d'Alexandre, & même à l'amour qu'elle avoit conçu pour ce Prince. Elle n'hésita pas à l'aller visiter dans son camp, & à lui faire l'aveu de sa passion. Alexandre y répondit, & Candace eut de ce Prince un fils, dont les descendans, Rois d'Ethiopie, se sont long-temps glorifiés d'avoir pour premier auteur le Conquérant de l'Asie.

Le sixieme & dernier Livre de cette Chronique contient l'Histoire des Ptolomées, relativement à celle des Juifs; sous le commandement de Judas Macchabée, des Héros de sa famille, & de ses successeurs, jusques au dernier Hérode, & par conséquent jusques à la Passion de J. C. Je n'ai remarqué aucune différence entre ce que dit cette Chronique & les Auteurs les plus généralement connus. Ce manuscrit est sans date, sans nom d'Auteur,

& l'Hiſtoire n'y eſt pas pouſſée plus loin que le commencement de l'Ere Chrétienne.

La ſeconde des Chroniques manuſcrites que je poſſede eſt bien sûrement une de celles qui compoſoient la Bibliotheque du Roi Charles VI, car on trouve dans le Prologue qu'elle a été écrite pour ce Monarque, l'an 1416, par Jean de Courcy, Chevalier natif de Normandie, que Lacroix du Maine nomme Mathieu, ſans doute par erreur. J'en ai deux exemplaires : dans le premier, elle eſt ſeulement diviſée en quatre Livres, & c'eſt probablement tout ce qui en étoit compoſé à l'époque de 1416 : mais dans le ſecond, on trouve deux Livres de plus, & il y a des différences ſenſibles, tant dans les faits que dans le ſtyle du ſecond manuſcrit. La continuation contient beaucoup moins de fables que les premiers Livres. Au reſte, dans les deux copies le Prologue eſt le même, à la date près : le voici.

Chroniques de Jean de Courcy.

» Au nom du benoiſt Pere, du glorieux Fils & du Saint-Eſprit, trois perſonnes en une ſubſtance, moi, Jehan de Courcy, Chevalier Normant, plein de jours & vuide de jeuneſſe, déſirant l'eſtat de paix & de repos, content de Dieu, des biens de ſa grace, de ceulx

» de nature & des dons de fortune, en
» lui rendant graces, loenges, & mercys,
» & pour esthiver (*éviter*) vie oiseuse, &
» moi occuper en aucun labour, me re-
» menbrant des anciens faits, en estu-
» diant les vielz Histoires, ai commancé
» les présentes compilations en l'an de la
» benoiste Incarnation mil quatre cent
» seize (dans l'exemplaire postérieur, au
lieu de 1416, on lit 1421) «. Et à la fin
de celui-ci, il est écrit que l'Auteur l'a
achevé le vingtieme jour du mois de Juin
de l'année 1422; & plus bas on trouve:
Celui qui composa ce Livre trépassa à Caudebec, le pénultieme jour de Octobre l'an mil CCCCXXXI.

Je regarde le second exemplaire que je possede de la Chronique de Jean de Courcy comme le troisieme de celles de l'ancienne Bibliotheque de nos Rois : mais n'y ayant trouvé aucun trait bien neuf & bien piquant, je passerai à la suivante, qui est intitulée, *Chronique qui traite des Histoires qui avinrent avant l'Incarnation de Notre-Seigneur.* Rien ne nous indique quel en est l'Auteur, ni quelle peut être la date précise de sa composition. Les miniatures placées en grand nombre dans ce manuscrit sont très-belles; l'écriture

en est gothique, mais assez nette. La conclusion, dont nous allons transcrire les paroles, nous apprend quels sont tous les objets traités dans ce grand & précieux manuscrit.

» Cy fine ce Livre qui parle du commencement du monde jusques à la venue Notre-Seigneur Jhesus-Crist, & traite les Histoires des preux, comme Josué, Ector, David, Alixandre, Judas-Maccabée, & Julius Cesar; des Rois & Royaumes, comme de Judée, de Israël, d'Assirie, de Perse, de Mede, de Caldée, d'Asie, de Syrie, de Lidie, de Grece, d'Egypte, de Bretaigne, de Sithie, des Amazoines, de Macédoine, de Lacédémoine, d'Italie, de Thessalie, d'Argos, & plusieurs autres; des cités, comme Babilone, Thebes, Troyes, Romme, Carthage, Corinthe, Jhérusalem, Athenes, & autres terres, comme Aufrique, Espaigne, Gaule, Italie, Cecille, Allemaigne, & autres plusieurs; de forts & puissans hommes, comme Nemrot, Hercules, Sampson, Nabucodonosor, Cirus, Pompée, Octavien, Marius, Silla, Catheline (*Catilina*), Jugurte (*Jugurtha*), Scilla, Mitridates, Hannibal,

Quatrieme Chronique ancienne, Auteur anonyme.

» Jaſon, Cipio., Luculus, Edipus, Thi-
» deus, Polinices, *Liber Pater* (Bac-
» chus), Romulus, Léonide, Camillus,
» Agatocles, Pirrus, Jonathas, Simon,
» Jehan, Hircanus, Metellus : des Phi-
» loſophes, comme des ſept Sages, Pla-
» ton, Ariſtote, Socrate, Pitagoras,
» Diogenes, Tolomeus Philadelphus,
» Cathon, Ciceron, & moult d'autres ;
» & briefvement il contient ce qui eſt
» avenu au monde premier, ceulx qui
» deſcendirent d'Adam, & puis par ordre
» des trois fils Noé juſques à l'Incarnation
» Notre-Seigneur, & la fin de l'Empereur
» Octavien Céſar Auguſte «.

Effectivement toutes les Hiſtoires annoncées dans ce qu'on vient de lire ſont dans ce Livre, mais placées avec le même déſordre qui regne dans l'énumération que l'Auteur en fait dans ſa concluſion. Sans garder plus de méthode que lui dans l'examen que nous allons faire de cette Chronique, nous releverons ſeulement quelques traits qui nous ont paru remarquables, & qui ſont peu connus. L'Auteur ajoute, comme celui de notre premiere Chronique, grande foi au Roman du Brut, ou prétendue Hiſtoire de Brutus, & de ſes ſucceſſeurs au Royaume de la

Grande-Bretagne : il entre même ſur ces Rois Bretons dans de nouveaux détails, dont nous allons rapporter quelques traits.

Un de ces Rois, nommé Blarius, ſe laiſſa tomber du haut de la tour de Londres dans la rue, & ſe tua ; ſon fils qui lui ſuccéda régna glorieuſement, & ce fut lui qui fonda la ville de Leiceſter. On ne dit point qu'il ait eu d'enfans mâles, mais ſeulement trois filles, dont la premiere s'appeloit Onorie, la ſeconde Pégau, & la troiſieme Cordeille. Le Roi les aimoit toutes trois, mais il ne pouvoit pas les établir avec la même magnificence, & n'étoit point décidé à laquelle il laiſſeroit ſon Royaume. Pour ſe déterminer, il aſſembla ſes trois filles, & leur demanda laquelle des trois l'aimoit le mieux, leur déclarant qu'il vouloit les établir en proportion de l'amitié qu'elles avoient pour lui. Onorie, qui ſe piquoit d'éloquence, lui étala dans les plus beaux termes les plus grands ſentimens, lui dit qu'elle ne pouvoit jamais avoir rien de plus cher qu'un pere auſſi aimable & reſpectable que lui. Le bon Roi en fut enchanté. Pégau, qui croyoit avoir des talens pour la Poéſie, & ſavoit parfaitement la muſique, flatta ſon pere en vers autant

que sa sœur avoit fait en prose, & y joignit le charme de mettre ses *flagorneries* sur de très-beaux airs de sa composition, qu'elle chantoit à merveille. La simple & naïve Cordeille se contenta de dire ce peu de mots : *Mon pere, je sens tout ce que vous méritez, je sais quel est mon devoir, je ne m'en écarterai jamais.* Le Roi trouva cette derniere réponse trop seche & trop simple, & ne fit pas grand cas de celle qui la lui faisoit ; au contraire il s'occupa si bien du soin d'établir ses sœurs, qu'il maria Onorie au Roi d'Ecosse, en lui donnant la moitié de ses trésors, & lui cédant quelques villes frontieres qui étoient à sa convenance. Il fit un sort à peu près pareil à Pégau ; elle épousa le Roi de Cornouailles, & son pere acheva de s'épuiser pour la doter. Il négligea Cordeille : mais, par bonheur pour elle, un Prince Gaulois qui avoit d'assez belles possessions (qui forment aujourd'hui le Boulonois & le Calaisis), mais qui n'étoit pas Roi, ayant entendu parler de la beauté de cette troisieme Princesse d'Angleterre, la fit demander en mariage. Le pere répondit qu'il la lui accorderoit volontiers, mais qu'ayant épuisé tous ses trésors pour marier ses

aînées, il n'avoit plus rien à donner à celle-ci. Cette difficulté n'arrêta point le Prince Gaulois, qui se chargea de Cordeille, & l'emmena dans ses petits Etats, où ils vécurent ensemble très-heureux.

Au bout de quelques années, le Roi ayant perdu sa femme, voulut voyager pour se dissiper : il alla rendre visite à ses gendres ; mais il n'eut point lieu d'être content du Roi ni même de la Reine d'Ecosse. La premiere question qu'on lui fit, fut de lui demander s'il vouloit céder son Royaume : il ne répondit pas comme on le souhaitoit, & on le reçut si froidement, qu'il ne fit pas un long séjour en Ecosse. La même chose lui arriva en Cornouailles. On lui dit que sa suite & son train étoient trop considérables ; qu'ils affamoient le pays, & qu'on ne pourroit le garder long-temps, s'il ne s'en débarrassoit. Il aima mieux retourner dans son Royaume, d'où il écrivit à Cordeille & à son mari, pour savoir s'il ne les incommoderoit pas de même en allant passer quelque temps chez eux. Il reçut la réponse la plus satisfaisante, & l'assurance d'être défrayé avec toute sa suite. Cordeille & son mari le traiterent avec tendresse, mais sans faste, & sans trop de complimens. Le Roi passa

quelque temps près d'eux, & en fut si content, qu'il les ramena avec lui en Angleterre. Cordeille eut soin de sa vieillesse, & le pere en mourant lui laissa son Royaume. Les beaux-freres du Prince Gaulois voulurent le lui disputer; mais il soutint ses droits avec courage, & la bonne fille & le bon gendre conserverent la possession de l'héritage dû à leurs bons procédés.

Le Chroniqueur, continuant de parcourir la suite des Rois d'Angleterre jusques à Artus, & à entrer dans des détails sur leurs exploits, nous apprend que deux freres, nommés, l'un Belinus, & l'autre Brennus, se disputerent long-temps la souveraine puissance de ce Royaume. Enfin leur mere ménagea la paix entre eux. Belinus resta maître de la Grande-Bretagne, & y fit faire de beaux chemins & des chaussées magnifiques que l'on y voit encore, & que l'on appelle *Chaussées des Geans*, parce qu'elles paroissent n'avoir pu être construites que par des gens très-forts. Brennus se retira dans la Gaule, & se fixa du côté de Sens. Ce fut de là qu'il partit à la tête des Gaulois Sénonois pour passer en Italie. Il s'établit dans la partie de cette contrée que les Romains ont

appelée

appelée Gaule Cisalpine. Il pénétra jusques aux portes de Rome, l'assiégea, & y entra. Les Romains se virent obligés de racheter le pillage de leur ville, en lui offrant beaucoup d'or & d'argent : mais enfin le Dictateur Camillus chassa ces Barbares de Rome, & les obligea de se retirer. Ce qu'il y a de remarquable dans cette anecdote, c'est l'origine de Brennus, qui, suivant notre Chroniqueur, se trouveroit avoir été Breton & non Gaulois.

Il donne à Bélinus un fils qu'il nomme Gingimbatrus, & prétend que sous le regne de celui-ci il arriva en Angleterre trente grands navires chargés de peuple, sous un Chef qui implora la protection du Monarque Breton. Ces gens-là venoient de la Cantabrie, aujourd'hui la Biscaye, d'où les Ibériens ou les Espagnols les avoient chassés. Gingimbatrus les établit dans l'Hibernie, aujourd'hui l'Irlande. Cette anecdote est encore très-remarquable, car elle peut donner des notions sur l'origine de la ressemblance que l'on trouve encore aujourd'hui entre la Langue des Irlandois & celle des Cantabres ou Basques.

J'ai été bien étonné de trouver dans cette Chronique qui ne s'étend que jus-

ques à l'époque de Jésus-Christ, un Chapitre qui s'annonce comme traitant de l'origine des Turcs. L'Auteur la fait remonter à l'époque de Ptolomée Philadelphe : il dit qu'alors un Barbare nommé Arsaces, ayant usurpé la domination sur ses compatriotes en Syrie, vainquit Seleucus, Antiochus & Ptolomée, Rois originairement Grecs & Macédoniens, descendans des Généraux d'Alexandre, mais établis en Egypte & en Asie. Il est évident que l'Auteur de cette Chronique confond les Parthes avec les Turcs. La Monarchie des Parthes s'établit effectivement dans ce temps-là par un Arsaces, dont les successeurs prirent tous le nom, & sont connus dans l'Histoire sous celui d'Arsacides. Leur empire dura environ cinq cents ans, dont deux cents après Jésus-Christ ; les Persans ont succédé aux Parthes, les Sarrasins aux Persans, & les Turcs ont remplacé les Sarrasins : mais le Chroniqueur écrivoit dans un siecle d'ignorance, où les fondemens certains de la Chronologie n'étoient pas encore établis.

Cinquieme Chronique ancienne, tirée de Paul Orose.

La cinquieme des Chroniques que nous examinons, est d'une écriture plus ancienne & plus difficile à lire que les pré-

cédentes ; elle eſt différemment diviſée, & il paroît que l'Auteur s'eſt attaché à ſuivre Paul Oroſe, qui a écrit en Latin une Hiſtoire Univerſelle aſſez eſtimée. Dans le premier Livre, il ſuit pas à pas la Geneſe, les Livres de Moïſe, de Joſué, & des Juges. Ce n'eſt que par occaſion qu'il dit un mot de la fondation des grands Empires d'Aſſyrie & d'Egypte, & des premiers Rois, Princes & Princeſſes de Crete, dont les Grecs ont fait leurs Divinités. L'on voit que ſon principal objet a été de parler des Juifs, ou comme il les appelle, les *Ebrieux*.

Dans le ſecond & troiſieme Livre, en continuant l'Hiſtoire d'Iſraël ſous les Juges & les Rois, l'Auteur parle fort au long de celle des temps héroïques, & de la Grece, des Amazones, & de la guerre de Troyes.

Dans le quatrieme & dernier Livre, il eſt queſtion de tout ce qui arriva après la priſe de Troyes, tant aux Grecs qui l'avoient aſſiégée, qu'aux Troyens fugitifs. Je trouve ici quelques particularités qui ne ſont pas généralement connues ; les voici. Ulyſſe étant revenu dans ſes Etats, & ayant été très-bien reçu de ſa femme & de ſon fils Télémaque, il maria celui-ci à une Prin-

cesse, fille d'un puissant Roi de l'Achaïe, & le destina à lui succéder : mais Ulysse ayant eu un songe effrayant, consulta les Devins sur ce qu'il signifioit. Ceux-ci lui répondirent qu'il devoit craindre de mourir par les mains de son fils. Le Monarque effrayé conçut alors des soupçons contre Télémaque, ne croyant point avoir d'autre enfant. Mais dans ce même temps, Télégone, qu'Ulysse avoit eu de Circé, fut envoyé par sa mere pour se faire reconnoître de lui. En arrivant à Itaque, il prit querelle avec quelques sujets du Roi, les maltraita, ce qui occasionna une bagarre, dans laquelle Ulysse se jeta lui-même, & fut blessé mortellement par Télégone. Ce ne fut qu'après ce malheureux accident que le pere & le fils se reconnurent. Ulysse mourant, voyant son songe vérifié, fit revenir auprès de lui Pénélope & Télémaque : il convint avec celui-ci de l'injustice de son soupçon, lui laissa sa couronne, & pardonna à Télégone son parricide involontaire. Il disposa même sa veuve Pénélope à épouser ce jeune Prince. La Reine Douairiere d'Ithaque y consentit volontiers ; mais ne voulant point rester dans une Isle où elle avoit vu périr un mari à qui elle avoit gardé si

long-temps une exacte fidélité, elle passa avec son nouvel époux Télégone en Italie. Le fils de Circé & d'Ulysse y fonda, dit-on, deux villes qui existent encore près de Rome : l'une est Tusculum, aujourd'hui Frescati ; l'autre Preneste, à présent Palestrine. Il y a des Auteurs qui prétendent que quoique Pénélope ne fût plus jeune, elle eut encore un fils de Télégone, qui fut nommé Italus, & donna son nom à l'Italie. Les mêmes Ecrivains pensent que de son côté Télémaque épousa Circé, mere de Télégone, & qu'il en eut un fils nommé Latinus, qui donna son nom au pays Latin : mais je ne crois pas qu'aucun Auteur autre que celui de cette Chronique-ci parle du mariage de Télémaque avec la Princesse d'Achaïe.

Je n'en connois point non plus qui racontent l'Histoire du retour de Pirrhus en Thessalie, comme elle se trouve dans ce Livre-ci.

Pirrhus étoit, comme on le sait, fils d'Achille, qui avoit pour mere la Déesse Thétis, & pour pere Pélée, Roi d'une partie de la Thessalie. Après la prise de Troyes, Pirrhus revint chez son grandpere ; mais il trouva qu'il avoit été chassé du pays par son cousin Alrastus. Pirrhus

ſe mit auſſi-tôt à lui faire la guerre, tua ſes deux fils, & le réduiſit aux dernieres extrémités. La Déeſſe Thétis étant ſortie de la mer, accommoda ce procès de famille; elle fit la paix entre ſon mari & ſon petit-fils, & leur couſin Pélée rentra en poſſeſſion de la partie du pays qui lui appartenoit. Alraſtus, qui étoit déjà vieux & n'avoit plus d'enfans, déclara Pirrhus ſon héritier.

Le reſte de l'Hiſtoire de Pirrhus eſt ici conforme à ce que l'on lit ailleurs, à quelques circonſtances près. Pyrrhus étoit d'un caractere très-violent, mais en même temps très-galant. A ſon retour de Troyes en Theſſalie, il ſe trouva avoir juſques à trois femmes, dont l'une s'appeloit Lanaſſe. Il n'en eſt pas beaucoup parlé dans l'Hiſtoire; mais on prétend que c'eſt d'elle & de Pyrrhus que ſont deſcendus tous les Rois d'Epire. La ſeconde fut Hermione, fille de Ménélas & de la belle Helene: elle avoit d'abord épouſé, dit-on, Oreſte, fils d'Agamemnon; mais Pyrrhus la lui enleva, & elle aima le fils d'Achille pendant quelque temps. Enfin elle devint jalouſe d'Andromaque, & engagea ſon précédent mari Oreſte à tuer ſon ſucceſſeur, ce qu'il exécuta dans le Temple de

Delphes. Après la mort de Pyrrhus, Andromaque épousa en quatrieme noces Hélenus, fils de Priam, & frere de son premier mari. Virgile & la plupart des Auteurs disent que Pyrrhus fit mourir Astyanax, fils d'Andromaque du premier lit; mais quelques autres prétendent qu'il le laissa vivre, & c'est sans doute de lui que le Chroniqueur que j'extrais parle sous le nom de Landromate. Il prétend que ce fils d'Hector devint un Héros comme son pere; que, dès qu'il connut sa naissance, il se rendit à Troyes pour se mettre en possession de ce Royaume de ses ancêtres. Il trouva le trône occupé par les enfans du traître Anthenor, qui avoit livré la ville aux Grecs; il les chassa, tua celui qui portoit la couronne de Priam, rétablit la ville, & y régna long-temps après avoir épousé la fille d'un Roi voisin; il étendit même par des conquêtes les bornes de son Empire. Pendant ce temps, Anthenor étoit passé en Italie, où il avoit fondé la ville d'Anthenorie, actuellement Padoue, dans l'Etat de Venise. Enée, de son côté, s'étoit aussi établi dans la même partie de l'Europe. Ce ne furent pas les seuls Empires que fonderent les Troyens. Friga, frere d'Enée, fut,

ſuivant cet Auteur-ci, le premier qui donna naiſſance à celui des François. Ce Friga alla s'établir en Pannonie, où il mourut. Il eut un fils nommé Francion, qui s'avança plus loin dans la Germanie, & de qui la nation des Francs prit ſon nom. On voit que cette opinion eſt un peu différente de celle dont nous avons déjà parlé, & qui fait deſcendre les François du dernier fils d'Hector, nommé Francus.

Ce volume eſt terminé par l'Hiſtoire de Brutus, contée comme dans les précédentes Chroniques. Tout ce que le Chroniqueur nous apprend ici de nouveau, ceſt que ces événemens ſe ſont paſſés pendant les regnes de David, de Salomon, & des premiers Rois de Juda & d'Iſraël.

Cette Chronique-ci n'eſt pas pouſſée plus loin.

Sixieme Chronique de Me. Henri Romain.

L'Auteur de la ſixieme de mes Chroniques manuſcrites ſe nomme lui-même au commencement de la Table des Chapitres de ſon Livre. Voici ſes termes. *Cy commencent les rubriches & déclarations par Chapitres des matieres contenües en ce préſent Euvre ainſi compilé & abregié par Me. Henri Romain, licencié* in utroque jure.

L'Ouvrage eſt diviſé en deux parties : la premiere roule entiérement ſur l'Hiſtoire Romaine, & la ſeconde ſur celles de l'Ancien & du Nouveau Teſtament. Dans la premiere, l'Auteur convient d'avoir ſuivi pour ainſi dire, pas à pas, mais en l'abrégeant beaucoup, ce que l'on connoiſſoit de ſon temps des Décades de Tite-Live, & d'avoir même copié les termes de la traduction que Raoul de Preſle avoit faite de cet Auteur pour le Roi Charles V. Il finit avec Tite-Live, ou du moins ne va pas beaucoup plus loin, & dit à peine un mot du grand changement de la République Romaine en Monarchie. Ce qui paroîtroit devoir être plus à lui, c'eſt un grand nombre de réflexions morales & politiques : mais il convient encore d'en avoir puiſé la plupart dans la Cité de Dieu de S. Auguſtin, que Raoul de Preſle a également traduite.

Sa ſeconde Partie lui fournit encore plus ample matiere à des réflexions morales & Chrétiennes, & il ne les épargne pas à ſes Lecteurs. Il fait quelques digreſſions ſur des peuples différens des Romains & des Juifs ; mais ce qu'il en dit eſt fort peu de choſe. En tout, je n'ai rien trouvé de ſingulier dans cette Chronique

raisonnée ; l'exemplaire que j'en ai est très-beau, bien écrit, & orné de belles miniatures.

Septieme Chronique.

J'ai reconnu les trois dernieres Chroniques qui existoient dans la Bibliotheque du Roi Charles VII, pour avoir été imprimées à la fin du quinzieme siecle. L'une est en Latin sous le titre de *Fasciculus temporum* (1), & la traduction Françoise manuscrite est intitulée petit Fardelet des temps. Dans l'édition imprimée de l'an 1483, le titre porte : *Fascicule des temps, apprenant en bref les antiques Chroniques, depuis Adam jusques à Siste quart, Pape aujourdhui régnant* (mort en 1484), *& Loys, Roi des François* (mort en 1483).

Fascicule, ou Fardelet des temps.

L'on sait que l'Auteur de cette traduction est Pierre Ferget ou Farget, Augustin de Lyon, connu par quelques autres traductions, & sur-tout par celle des Histoires du Vieux & du Nouveau Testament, corrigée d'après une beaucoup plus ancienne composée au treizieme siecle. On est sûr que la revision de Ferget étoit faite dès l'an 1458 ; par conséquent elle

(1) On prétend que l'Auteur étoit un Chartreux Flamand nommé Wernier Rollwing. Il y en a une édition de Louvain, 1476, *in-fol.*

pouvoit se trouver dans la Bibliotheque de Charles VII. C'est aussi Ferget qui a revu & fait imprimer en 1482, le Livre de Jacques Corbichon, intitulé le Propriétaire des choses, dont j'ai un beau manuscrit. Il a de même traduit le singulier Ouvrage intitulé Procès de Bélial contre Jésus-Christ. Enfin nous avons de lui la traduction du Miroir de la vie humaine, Ouvrage de Philosophie fort ennuyeux.

On prétend qu'il y a deux autres éditions de ce Livre-ci; la premiere de 1478, intitulée les Fleurs & les manieres de faire des temps passés; & la derniere de 1495, intitulée le Fasciculo. Quoi qu'il en soit, cet Ouvrage n'est qu'une suite de Tables assez seches; par conséquent il a toujours dû être peu susceptible de se faire lire de suite, sur-tout par les Dames. Cependant on y trouve des faits singuliers, dont quelques-uns méritent peut-être que nous les relevions. Le Moine paroît très-crédule; & tandis qu'il dit à peine un mot des grands événemens, il a voulu transmettre à la postérité bien de petites anecdotes dont il n'est pas hors de propos de présenter des exemples pour faire connoître la simplicité de l'Auteur.

Mathusalem, grand-pere de Noé, vécut

neuf cent ſoixante-neuf ans ; c'eſt celui de tous les Patriarches qui a eu la plus longue vie, car Adam n'a vécu que neuf cents ans. Ce bon homme Mathuſalem s'étoit contenté, juſqu'à l'âge de cinq cents ans, de coucher à la belle étoile, n'ayant d'autre abri que les arbres & les rochers. A cet âge, Dieu même l'invita à ſe conſtruire une maiſon. Le Patriarche demanda au Seigneur combien il avoit encore à vivre. *A peu près autant que tu as vécu*, lui répondit l'Être Suprême. *Ah! ce n'eſt pas la peine*, dit Mathuſalem, *de ſe loger pour ſi peu de temps.*

L'Auteur du Faſcicule parle d'un fils de Noé, dont il s'étonne que Moïſe n'ait fait aucune mention dans la Geneſe ; il s'appeloit Jonychus, & fut l'inventeur de l'Aſtrologie, & de l'art de deviner & prédire l'avenir.

Il croit que la Reine de Saba qui vint trouver Salomon, étoit une des Sybilles, & qu'elle prédit comme les autres la venue de Jéſus-Chriſt ſur la terre, & ſon crucifiement, &c.

Pythagore refuſoit par modeſtie le beau titre de Sage, & diſoit : *Je ne ſuis pas ſage, mais ſeulement ami de la ſageſſe.* Il s'en faut bien, dit le Faſcicule,

d'après Saint Jérome, que Socrate fût Athée; au contraire il reconnoiſſoit un Etre ſuprême & unique; & c'eſt à cauſe de cela qu'il fut condamné par des Païens ignorans & ennemis de la ſaine Philoſophie, à boire la ciguë.

Denis le Tyran trouva un jour dans un Temple de Jupiter une femme Sicilienne qui récitoit tout haut ſes prieres, & adreſſoit des vœux au Ciel pour la vie, la ſanté & la proſpérité du Tyran actuel: celui-ci, qui n'étoit pas accoutumé à ſe voir ainſi bénir, remercia la Dévote, & lui demanda par quelle raiſon elle s'intéreſſoit ſi fort à lui. *Seigneur*, lui répondit-elle, *vous êtes le troiſieme Tyran que je vois régner ſur ce pays-ci; du temps du premier, j'avois quatre vaches; il m'en enleva une: j'en fus très-irritée, & je priai Jupiter, qui m'a ſouvent fait de grandes graces, de me venger, & de me débarraſſer de ce Prince odieux. Je fus bientôt ſatisfaite: il mourut; mais ſon fils lui ſuccéda, &, pour ſa bienvenue, me prit ma ſeconde vache: mêmes plaintes, mêmes vœux, même effet. Vous êtes le troiſieme, & vous ignorez peut-être que vous m'avez ravi m'a troiſieme vache; du moins eſt-ce, m'a-t-on dit, par vos ordres. Je l'ai perdue.*

N'importe, vivez, Seigneur, & régnez long-temps, car si nous vous perdons, je suis sûr que votre successeur m'ôtera la derniere de mes vaches.

Sous l'année 432 de Notre-Seigneur, on trouve marquée la naissance du fameux Prophete Merlin. Le Chroniqueur dit qu'il fut engendré par les Démons sous le regne de Vortigenes, Roi des Bretons; qu'il fit des choses prodigieuses, & vécut jusques au temps du Roi Artus.

Sous l'année 494, il parle du fameux Sénateur & Littérateur Marcus Severinus Boëtius, connu sous le nom de Boëce. Tout le monde sait que cet Auteur du Livre de la Consolation & de plusieurs autres, fut un excellent Littérateur, un grand Philosophe, & un bon Poëte pour son temps. L'on sait aussi qu'il fournit un grand exemple de l'inconstance de la fortune; car après avoir été Consul de Rome, Favori & premier Ministre de Théodoric, Roi des Ostrogots, ce Prince lui fit très-injustement trancher la tête : mais je n'ai vu que dans cette Chronique-ci qu'il est honoré comme Martyr & comme Saint, sous le nom de S. Séverin, & que c'est lui qui est le patron de la Paroisse Saint-Séverin de Paris. D'autres Auteurs m'ont

appris que S. Séverin étoit un ſaint Abbé qui vivoit en France ſous le Roi Clovis.

Le Chroniqueur fait un grand éloge de l'Empereur Juſtinien ; il ſoutient que ce Monarque poſſédoit les trois qualités qui font les grands Rois : piété, valeur, & juſtice. En effet, dit-il, il étoit pieux, car il fit bâtir les plus ſuperbes Egliſes du monde, notamment celle de Sainte Sophie de Conſtantinople : il étoit vaillant, car il triompha de tous les ennemis de l'Empire : enfin il étoit juſte, car il publia & revêtit de ſon autorité les plus belles loix qui aient jamais été faites ; ce ſont celles qui compoſent encore aujourd'hui notre Droit civil. A la vérité, il bâtit par ſes Architectes, il vainquit par ſes Généraux, & fit des loix à l'aide de Tribonien : mais ſi toute cette gloire ne lui eſt pas perſonnelle, au moins a-t-elle immortaliſé ſon nom dans tous les genres.

C'eſt ſous l'année 864 que l'on lit le ſingulier paſſage que nous allons rapporter dans les termes mêmes de l'Auteur. » Je-» han, de ſon ſurnom appelé l'Anglois, » étoit de la cité de Magonce (*Mayence*), » en Germanie (*Allemagne*), & environ » ce temps fut Pape. Toutefois c'étoit une » femme vêtue de habillemens d'homme,

» laquelle tellement avoit étudié & profité en la sainte Ecriture, que on ne trouvoit son semblable, pourquoi fut élue Pape : mais puis après elle engrossa, en pleine procession enfanta, & puis mourut, & semble être le septieme Pape du nom de Jehan, mais n'est point mis au Catalogue des Papes : & pour ce que ce faux Pape étoit Allemand, aucuns disent que nul Allemand ne peut être élu Pape ; mais ce n'est point vérité «.

L'Auteur du Fascicule ne se fait point de scrupule de crier contre les richesses des Ecclésiastiques rentés. *Les richesses*, dit-il, *ont souvent été cause des défaillemens de cetui sacré Ordre, & certainement dévotion a enfanté richesse, mais la fille a tué la mere.*

Sous l'année 1074, & le pontificat d'Alexandre II, on trouve que *cetui Pape fut saint, & ordonna que nul ne ouît Messe d'ung Prêtre qu'il sauroit avoir concubine, sur peine d'excommunication.*

En 1143, *le Pape Caliste II fit un petit Livre des miracles de Saint Jacques, & statuit* (c'est-à-dire approuva) *l'Histoire de Charlemagne par S. Turpin, Archevêque de Rheims.*

Avant de cesser de parler de cette Chronique

nique manuscrite, je dois remarquer que l'édition imprimée que j'en ai finit ainsi.

» Loys (XI), Roi très-Chrestien, suc-
» céda au Roy Charles (VII son pere),
» lequel par grace divine & par miracle
» tira son Royaulme de la main de ses
» anciens ennemis, & le mist en une
» grande paix & union. Et ledit Loys
» n'empyra pas ledit Royaulme, mais
» moiennant la grace de Dieu, l'accrust
» & multiplia, & tousjours fut victorieux
» de ses ennemis, & fault cette victoire
» plus ascribir (*attribuer*) à sa sainte dé-
» votion que à aultre vertu naturelle;
» car singuliérement son espérance il avoit
» mise en la glorieuse Vierge Marie, &
» prinse pour son Advocate devánt la
» Majesté Divine. Laquelle chose a été
» manifestée par plusieurs graces & mira-
» cles; duquel très-haut & très-magni-
» fique Roy & autres je supercéde d'im-
» primer autres faits en ce présent Livre
» intitulé Petits Faits, ou Fardelet des
» temps, translaté de Latin en François
» par vénérable & discrete personne Me.
» Pierre Farget, Docteur en sainte Théo-
» logie, de l'Ordre des Freres Augustins,
» & du Couvent de Lyon, imprimé au-
» dit Lyon, l'an 1483, régnant ledit Loys

» paisiblement en France, l'an de son
» regne 22 «.

Huitieme Chronique. la Mer des Histoires.

La Chronique dont je vais à présent entretenir mes Lecteurs, est intitulée la Mer des Histoires : elle est aussi traduite, à ce que l'on croit, du Latin de Pierre *Comestor*, ou le Mangeur, autrement dit Pierre de Troyes, qui vivoit au douzieme siecle : mais on juge bien que ce n'est que le commencement de cette Chronique qui est de cet ancien Ecrivain. Le reste est l'Ouvrage de quelques Auteurs plus modernes. Elle a été imprimée pour la premiere fois en Latin à Lubec, en 1475, deux volumes *in*-8°. sous le titre de *Catena temporum*, *sive Rudimentum novitiorum*. Les traductions ont toujours porté le titre de Mer des Histoires. La premiere édition est de 1488 ; mais je n'ai pas pu découvrir quel étoit le Traducteur. Je vais parcourir légérement cette Chronique, pour voir si elle ne contient pas quelques faits extraordinaires, comme la précédente ; je parle toujours d'après les manuscrits, & non d'après l'imprimé.

Dès le commencement, je trouve, qu'à l'occasion de la Genese, l'Auteur fait beaucoup de réflexions pieuses, d'observations

& de queſtions dont quelques-unes ſont très-embarraſſantes & très-délicates à traiter. Il approfondit l'origine des Dieux du Paganiſme ; & j'ai trouvé dans cette partie de l'Ouvrage des remarques très-curieuſes, & que la ſeule crainte de trop m'étendre, & peut-être d'ennuyer, m'empêche de rapporter. Viennent enſuite des détails géographiques ſur toutes les terres, les montagnes, les mers & les iſles alors connues, qui pourroient encore donner lieu à bien des diſſertations. Enfin l'Auteur expoſe les principaux faits de l'Hiſtoire de l'Ancien Teſtament, & les ſuit juſques au regne de David, toujours en faiſant de curieuſes obſervations. Dans le Livre ſuivant, il continue l'Hiſtoire des Rois des Juifs juſques à la captivité de Babylone. Revenant ſur ſes pas, il parle des Aſſyriens, des Perſes, des Grecs & des Romains, juſqu'au temps d'Auguſte, qui eſt celui de la naiſſance de Notre-Seigneur : mais il faut obſerver que ce n'eſt pas ſeulement aux grands faits hiſtoriques que l'Auteur s'attache, car ſouvent, négligeant les actions des Princes & des Conquérans, il parle des Poëtes & des Philoſophes. Il conſacre un Chapitre à chacun des ſept Sages de la

Grece ; Esope seul en occupe un tout entier, même très-long, dans lequel on trouve une vingtaine de ses Fables que nous connoissons, & dont les meilleures ont été traduites par l'inimitable La Fontaine. Elles étoient neuves quand l'Auteur de la Mer des Histoires les publia, & elles durent faire alors grand plaisir. Le Chroniqueur cite de même quelques Vers de plusieurs Poëtes, & des Sentences de quelques Philosophes. Ces traits, alors peu connus, ont dû rendre cette Chronique agréable & intéressante.

La seconde Partie de la Chronique contient les temps postérieurs à la naissance de Jésus-Christ. Sans doute que l'Ouvrage de Pierre Comestor finit au douzieme siecle ; mais apparemment qu'il a été continué dans les siecles suivans ; c'est même ce qu'on reconnoît aisément en parcourant la Table des Chapitres de ce second Volume. L'Auteur suit pendant quelque temps, assez séchement, la chaîne des Empereurs Romains, celle des Papes, & enfin celle des Rois de France, depuis l'établissement de cette Monarchie. Il fait quelques excursions sur les plus fameux Philosophes, Poëtes & Auteurs qui ont paru sous ces différens

regnes : mais quand il eſt parvenu à celui de Louis le Jeune, ſous lequel vivoit Comeſtor, on s'apperçoit bien que l'Auteur & la méthode ne ſont plus les mêmes. Le Continuateur ne fait plus que copier & extraire les Chroniques de Saint Denis, dont nous avons tant parlé, & dans leſquelles les faits étrangers à la France ne ſont traités qu'accidentellement.

Neuvieme Chronique, dite Martinienne.

La neuvieme Chronique générale qui devoit ſe trouver en manuſcrit dans l'ancienne Bibliotheque de nos Rois, eſt intitulée en François Chronique Martinienne, parce qu'elle eſt traduite du Latin de *Martinus Polonus*, Dominicain Polonois, qui fut Pénitencier & Chapelain du Pape Nicolas III. Ce Pontife l'ayant nommé au magnifique Archevêché de Gneſne, auquel eſt attachée la dignité de Primat de Pologne, Martin partit de Rome pour en aller prendre poſſeſſion ; mais il mourut en chemin, l'an 1278. Sa Chronique Latine finit au pontificat de Jean XXI, qui fut Pape en 1276, & mourut la même année : mais il a eu des continuateurs Latins juſques à l'an 1616, qu'a été publiée la derniere & meilleure édition de ce grand Ouvrage hiſtorique.

Tout ce qu'il y avoit de cette Chroni-

que traduit en François du temps de Charles VII, & qu'on trouvoit dans sa Bibliotheque, étoit l'Ouvrage de Jean Castel, fils de la fameuse Christine de Pisan, dont nous avons parlé dans notre premier Volume. Nous avons dit que ce Castel prenoit le titre de grand Chroniqueur de France; & c'est sûrement lui qui est l'Auteur de la continuation jusques à l'an 1400, qui forme la premiere Partie de cette Chronique: mais lorsqu'elle a été imprimée, on y a ajouté un second volume dont nous ne connoissons point de manuscrit. Il ne peut être ni de Jean Castel, ni de Martin le Polonois; & quoiqu'il soit aussi gros que le premier, il ne contient cependant que l'Histoire du quinzieme siecle seul. Les Auteurs de cette continuation sont, dit-on, Verneron, Chanoine de Liege, Robert Gaguin, Général des Mathurins, & Sébastien Mamerot; mais c'est celui-ci qui en est le véritable Rédacteur.

J'y ai remarqué, à l'occasion de la guerre que les Gaulois firent aux Romains, & dans laquelle ils furent repoussés, après avoir été sur le point de prendre Rome, un passage assez singulier : le voici. *Orose écrit* (dit le Chroniqueur), *que les Gaulois*

ou François sont de hautain courage, & ont les corps plus forts que nuls autres hommes; & ce est éprouvé, que comme leur vertu au premier assaut soit plus forte que nul autre, aussi après est leur vertu plus moindre que celle des femmes.

Dans le Chapitre XL du second Livre, il est question de la conversion de Constantin à la foi Chrétienne, & je la trouve racontée avec des circonstances bien étranges, & que certainement les bons Auteurs n'adoptent pas : les voici. Constantin n'obtint, comme on sait, la victoire contre ses ennemis qu'après avoir adoré le signe de la Croix qui lui fut montré dans le Ciel, & avoir promis de se faire Chrétien : mais (dit le Chroniqueur) il fut ingrat, & oublia bientôt l'obligation qu'il avoit à Jésus-Christ. Il devint si fier de ses succès, qu'il se crut non seulement le plus grand Monarque, mais encore le premier homme de l'univers. On lui disoit qu'il étoit Dieu, & il étoit prêt à le croire; mais le seul vrai Dieu jugea bientôt à propos de le punir. Il l'affligea d'une lepre universelle & horrible. L'Empereur consulta, pour se guérir, tous les Médecins de son Empire; aucun n'y put trouver de remede : il eut recours

aux Prêtres des faux Dieux & aux Devins. Ceux-ci répondirent enfin qu'il ne lui restoit que la ressource cruelle à la vérité, mais, selon eux, immanquable, d'égorger trois mille enfans mâles, & de remplir de leur sang tout chaud une cuve dans laquelle il falloit que l'Empereur se baignât. Constantin, persuadé que le genre humain étoit trop heureux de verser son sang pour lui, parut adopter ce barbare expédient, & aussi-tôt ses soldats coururent par toute la ville & dans les fauxbourgs de Rome, enlevant les enfans, & les conduisant dans un Palais de l'Empereur, où ils devoient être égorgés à l'instant où l'Empereur s'y rendroit pour se baigner dans leur sang. Cet enlévement ne pouvoit se faire sans exciter une terrible rumeur. Rome ressembloit dans ce moment à la Judée, lorsque Hérode y fit massacrer tant d'innocens. Constantin, en se rendant à son Palais, entendit les cris lamentables de plusieurs milliers de meres désolées. En approchant, il fut étourdi des gémissemens de ces innocentes victimes; enfin il en fut touché. Il défendit que l'on attentât à leur vie, il les fit même rendre à leurs parens: mais il étoit bien embarrassé de trouver un autre moyen de se guérir de

sa lepre, lorsque la nuit suivante les SS. Apôtres Pierre & Paul lui apparurent en songe. » Constantin (lui dirent-ils), re- » nonce à tes faux Dieux, qui ne te con- » seillent que le meurtre & le carnage, » & adresse-toi encore une fois à Dieu » le Pere tout-puissant, à son fils Jésus- » Christ & au Saint Esprit, qui ne t'inspi- » reront que des sentimens de douceur » & d'humanité; envoye chercher le vieil- » lard Sylvestre, *qui est moult prudhomme,* » *& Evêque de cette cité de Rome, & ha-* » *bite en la montagne de Serapte, où il* » *s'est enfoui avec plusieurs de son Clergié,* » *par peur des persécuteurs des Chrétiens* » *& de toi. Lui venu, fais ce qu'il te dira,* » *& la santé te sera rendue. Ce dit, les* » *Apôtres s'évanouirent de devant Cons-* » *tantin* «. Dès le lendemain, l'Empereur envoya chercher le Pape S. Sylvestre, qui crut d'abord que, sa retraite étant découverte, on venoit le *querir pour le martyrer.* Cependant il se rendit au Palais, suivi de son Clergé : il fut bien étonné de voir l'Empereur se jeter à ses pieds, & lui demander ses ordres & ses instructions. Le Saint ne les lui refusa pas, sentant combien il étoit important pour le Christianisme d'avoir pour Prosélyte un si

puissant Souverain. Il catéchisa l'Empereur, & le baptisa. Dès ce moment, Constantin fut parfaitement guéri de sa lepre. Suivant l'usage de la primitive Eglise, il demeura dans son Palais sept jours, revêtu d'aubes blanches. Pendant ce temps, on continua de l'instruire; & admirant de plus en plus la beauté des dogmes & des principes du Christianisme, il fit pendant chacun de ces sept jours autant de loix en faveur de la Religion qu'il venoit d'embrasser. Voici ces loix dans le même ordre qu'elles furent promulguées (suivant le Chroniqueur).

» Le premier jour, il ordonna que Jé-
» sus-Christ fût tenu & adoré comme
» Dieu.

» Le second jour, que nul ne blasphé-
» mast le nom de Jésus-Christ, sous peine
» de grieve punition.

» Le tiers jour, que se nul faisoit in-
» jure à Chrestien, qu'il perdist la moitié
» de ses biens.

» Le quart jour ordonna que ainsi
» comme l'Empereur de Rome estoit sur
» tous aultres Rois & Princes, ainsi fût
» tenu l'Evêque de Rome le plus grand
» sur tous les aultres.

» Le quint jour ordonna que se nul

» s'enfuyoit en Eglise, qu'il fût franc de
» tout mal, & que nul ne l'y peust prendre.

» Le sixieme, ordonna que nul, sans
» licence de l'Evêque de Rome, n'édi-
» fiast Eglise dedans les murs de la cité.

» Le septieme jour, ordonna que la
» dixieme partie des biens de l'Eglise fût
» employée en l'édification des Eglises; &
» ledit septieme jour il alla à Sainct-Pierre,
» & se confessa «.

Constantin avoit pour mere Helene, qui étoit Chrétienne, & qui vit avec grand plaisir son fils embrasser le Christianisme: mais comme elle n'étoit pas bien habile en Théologie, elle doutoit si, le Dieu des Chrétiens & celui des Juifs étant le même, c'étoit à la maniere des Juifs ou à celle des Chrétiens qu'il falloit l'honorer. Pour s'en éclaircir, elle proposa à Constantin de faire disputer douze Docteurs Juifs contre douze Chrétiens des plus habiles. Le défi ayant été accepté & le jour pris, le Pape Sylvestre, qui étoit à la tête du parti Chrétien, mit d'abord à *quia* onze des Juifs. Il n'en restoit plus qu'un, qui s'appeloit le Rabbin Zambu, qui soutenoit toujours, que, sans admettre la divinité de Jésus-Christ, il falloit s'en tenir à Dieu, dont le nom seul suffi-

soit, disoit-il, pour opérer les plus grands miracles. Comme on le pressoit de faire lui-même quelque prodige en ce saint nom, il y consentit enfin; & s'étant fait amener un taureau vigoureux & furieux, & s'en étant approché, il prononça dans l'oreille de l'animal le vrai nom de Dieu, qu'il n'est permis aux Juifs de prononcer que dans les grandes occasions. Le taureau n'eut pas plutôt entendu ce mot divin, qu'il tomba mort. Le Juif triomphoit de ce succès, lorsque Saint Sylvestre lui demanda s'il avoit aussi l'art de ressusciter les bêtes. *Non*, répliqua le Rabbin; *c'est bien assez de leur faire sentir la force du nom terrible de Dieu, & il n'y a que Dieu même qui puisse les rappeler à la vie. Eh! bien*, lui dit Saint Sylvestre, *vous allez voir que le nom du Fils de Dieu peut opérer davantage.* Alors il s'approcha du taureau mort, lui dit aussi un mot à l'oreille, & aussi-tôt on vit la bête se relever & courir dans la place. Les Chrétiens applaudirent, & un grand nombre de Juifs & de Païens se convertirent. Helene n'ayant plus aucun doute sur la divinité de Jésus-Christ, n'eut rien de plus pressé que de partir pour la Palestine, afin d'y aller chercher la vraie Croix & les autres instrumens de

la Passion de Jésus-Christ, & les rapporter à son fils, étant bien persuadée de l'efficacité de ces précieuses reliques. Elle ne négligea rien pour les découvrir, & y réussit. L'on sait une partie des circonstances miraculeuses dont fut accompagnée l'invention de la sainte Croix par Sainte Helene : mais voici des détails, qui, je crois, ne sont pas si généralement connus.

L'Impératrice mere étant arrivée à Jérusalem, y fut reçue avec tous les honneurs qui lui étoient dus. Dès le lendemain, elle ordonna à tous les Juifs de la ville de venir lui parler ; elle leur demanda où étoit la croix à laquelle Jésus-Christ fut attaché. Ils répondirent tous d'abord qu'ils n'en savoient rien ; & que comme il n'y avoit plus personne en Judée qui eût assisté à la Passion de Jésus-Christ, on ne savoit plus ce qu'étoient devenus les instrumens de son supplice. Helene se doutant qu'ils n'étoient pas de bonne foi, ordonna qu'on les mît tous en prison, sans leur donner ni à boire ni à manger. Il y avoit effectivement parmi eux un nommé Juda, dépositaire de ce secret, qui lui venoit de pere en fils, car il descendoit du petit Zachée dont il est parlé dans le Nouveau Testament. Zachée ayant

été admis parmi les Disciples de Jésus-Christ, avoit assisté à sa Passion, & avoit suivi secrétement les Juifs lorsqu'ils étoient allés enfouir & cacher la croix. Comme il les craignoit, il n'avoit osé révéler ce secret qu'à son fils, qui, étant aussi demeuré parmi les Juifs, avoit vécu très-long-temps, mais à l'article de la mort l'avoit révélé de même au sien : c'étoit Juda. Il déclara à ses confreres ce qu'il savoit : malgré l'extrémité où ils étoient réduits, ceux-ci le prierent tant qu'ils purent de n'en point convenir avec l'Impératrice, parce qu'il y avoit une Prophétie qui les assuroit que dès l'instant que la Croix de Jésus-Christ seroit exaltée, la Religion Chrétienne régneroit par-tout le monde, & que celle des Juifs tomberoit alors dans le dernier mépris. Juda tint bon pendant quelque temps ; mais enfin lui & ses camarades mourant de faim, il avoua tout ce qu'il savoit. D'après ces renseignemens, Helene se transporta elle-même sur le mont Calvaire. On fouilla à l'endroit indiqué jusques à dix-neuf pieds en terre, & on trouva trois croix, que l'on jugea bien être celles de Notre-Seigneur & des deux larrons ; on ne pouvoit les distinguer : on

ſait que, pour s'en éclaircir, Helene fit coucher ſur chacune de ces croix un homme mort, qui ne donna aucun ſigne de vie ſur celles des larrons, mais qui reſſuſcita auſſi-tôt qu'il fut ſur celle de Notre-Seigneur. On trouva auſſi les trois clous avec leſquels Jéſus-Chriſt avoit été attaché. Sainte Helene envoya une grande partie de la vraie Croix à Conſtantin, & garda le reſte à Jéruſalem. Elle fit auſſi, dit le Chroniqueur, faire un mors de cheval d'un des ſaints cloux, & l'envoya à l'Empereur, perſuadée que quand il combattroit avec une telle ſauvegarde, il ne pourroit lui arriver aucun accident. Les miracles qui ſe firent lors de l'invention de la ſainte Croix convertirent grand nombre de Juifs & de Païens, entre autres Juda, qui devint Evêque de Jéruſalem, ſous le nom de Saint Quiriace.

Au Chapitre LXIX, le Chroniqueur parle de la converſion de Clovis à la Religion Chrétienne, & il aſſure que ce fut par le conſeil de ſon Connétable que ce Roi, qui étoit prêt à être vaincu, invoqua le nom de Jéſus-Chriſt, promit de ſe faire Chrétien, & remporta la victoire. C'eſt ce Connétable que l'on prétend s'être appelé Aurelian, & que l'on

a supposé être le premier auteur de l'illustre Maison de Montmorenci. Après avoir dit, comme tant d'autres, que la sainte Ampoule fut apportée du Ciel, la Chronique ajoute : *N'est pas à laisser que tandis qu'il bataillait contre les mescréans, lui furent envoyés les trois fleurs de lis à une fontaine où est maintenant ung Monastere dit Joye en Val, & paravant portoient les Rois de France trois crapaux pour leurs armes, ainsi comme dient aucuns, combien que je ne l'aie lu dans aucun Acteur authentique.*

Au Chapitre CXVI, Martin Polonois parle de la destitution de Childeric III, dernier Roi de la Race de Clovis, & de la translation de la Couronne dans celle des Carlovingiens, & il ne paroît pas douter que la Race de Charlemagne ne soit encore sur le trône de France : mais le Chroniqueur Jean Castel, qui prend quelquefois la liberté de corriger Martin Polonois, le releve dans cette occasion ; voici ses termes : *Nonobstant ce que dit Maître Martin, regne & domine en France & en grans terres adjointes en icelui Royaume, une autre très-excellente lignée, de laquelle est descendu, & en est de présent Chef le très-victorieux & très-Chrétien Prince*

Prince Charles, ſeptieme de ce nom, Roi de France, par ſon grand ſens & vaillance régnant paiſiblement. Après ce qu'il a débouté les Anglois ſes anciens ennemis puiſſamment par armes, à l'aide de Notre-Seigneur, hors de grande partie de France, & ſpécialement de la Duché de Normandie, & deux fois de la Duché de Guienne, par quoi il fut paiſible Roi, au temps que fut faite cette tranſlation.

J'ai été étonné de trouver au Chapitre CXVIII de cette Chronique, le miracle de Saint Gengoul, dont Jacques de Voraginé a eu honte de ſouiller ſa Légende dorée, tant ce miracle eſt ridicule & mal-propre.

Le conte de la Papeſſe Jeanne eſt auſſi dans cette Chronique au Chap. CXXXV. C'eſt tout ce que j'ai remarqué dans la Chronique Martinienne, la derniere de celles de l'Hiſtoire Univerſelle qui exiſtoit dans la Bibliotheque du Roi Charles VII.

La dixieme Chronique générale eſt intitulée précifément Chronique extraite du Miroir Hiſtorial. Je n'ai rien à en dire de plus, puiſque, comme je l'ai promis, je vais revoir le grand Miroir Hiſtorial de Vincent de Beauvais, & en tirer ce

qui ne se trouve pas dans les autres Chroniques, en m'arrêtant à chaque pas sur tout ce qui me paroîtra digne d'attention dans les cinq gros volumes, qui, tant en manuscrits qu'en imprimés, composent cette grande portion de l'ancienne Encyclopédie.

Vincent de Beauvais, faisant la description géographique de l'Asie, paroît très-persuadé que le Paradis terrestre existe encore dans cette partie du monde, mais qu'on ne peut plus y pénétrer, parce qu'il est ceint d'un mur de *feu flambant* jusques au Ciel, & qu'au haut de ce mur sont des Anges qui en empêchent l'entrée aux mauvais esprits, comme le feu l'interdit aux hommes.

En décrivant les merveilles des Indes, il parle d'une grande ville de ce pays, qu'il nomme Palibocras, & les habitans Palibocres. Le Roi de cette cité peut (dit-il) mener avec lui tous les jours cinq cent mille hommes de pied, trente mille de cheval, & vingt mille éléphans. Non loin de là est le pays des Pygmées, qui n'ont que deux coudées de haut, vivent tout au plus huit ans, & à trois ans ont déjà communément des enfans.

Retournant en Europe, il prétend qu'il

y a dans la Grande-Bretagne des peuples nommés Attugoces, qui ſont anthropophages : quoiqu'ils trouvent dans les bois & dans les champs des beſtiaux & des brebis, ils aiment mieux manger les Bergers & les Bergeres : ils font ſur-tout un cas particulier de certaines parties du corps des hommes & des femmes, dont ils ſe régalent, & ils en compoſent des ragoûts barbares.

On trouve dans la Phrygie & dans le Pont, des peuples qui ne vivent que de certains gros vers blancs ou chenilles que l'on trouve deſſus ou dedans les creux des arbres. Les peuples errans dans les déſerts de la Lybie ne ſubſiſtent que de ſauterelles : les Seres, qui cultivent la ſoie, qui ſavent la tirer de certains vers, la filer, la teindre, & en faire des étoffes, qu'ils vendent chérement, ne s'en habillent point eux-mêmes; mais ils ſe font des tuniques ou manteaux de feuilles ſous leſquels ils vont tout nuds. Les Maſſagetes ne craignent rien tant que de mourir de maladie : quand ils en ſont menacés, ou qu'ils ſont trop vieux, leurs parens & leurs amis les tuént & les mangent, diſant qu'il vaut mieux qu'ils ſoient dévorés par eux que par les vers. Dans quelques Provinces, on les pend publiquement au

gibet; dans d'autres on les aſſomme, puis on les laiſſe achever aux chiens, & quelquefois manger à demi-vivans par les corbeaux.

L'Hiſtoire de l'Ancien Teſtament eſt toute entiere rapportée & circonſtanciée dans le Miroir Hiſtorial à peu près comme dans la Bible, à celles de Joſeph & de Moïſe près. Quant à la premiere, je n'oſe copier la maniere naïve, mais ridicule, dont l'Auteur s'explique ſur les dignités de Putiphar, les qualités perſonnelles de ce Seigneur de la Cour de Pharaon, & l'amour de ſa femme pour Joſeph. Ce dernier étant ſorti de priſon, & ayant mérité la confiance du Roi, on lui fait épouſer la fille de Putiphar, avec des circonſtances que je ne crois pas avoir vu ailleurs : les voici.

Joſeph étant devenu en faveur à la Cour d'Egypte, Putiphar crut devoir lui propoſer en mariage ſa fille Aſſenec, qui étoit très-belle, mais très-fiere. Cette Demoiſelle rebuta d'abord la propoſition, croyant que le mari qu'on lui offroit n'étoit pas digne d'elle. Elle étoit élevée avec un faſte extraordinaire dans un ſuperbe Palais, où il y avoit huit appartemens, dont elle habitoit le premier. Les ſept

autres étoient occupés par ſept Demoiſelles, ſes amies & ſes complaiſantes. Il y avoit à la porte une garde nombreuſe & brillante, qui empêchoit tout autre homme que Putiphar d'y entrér. Cependant Joſeph y ayant été introduit par ſon futur beau-pere, & étant paré avec la plus grande magnificence, Aſſenec fut obligée de convenir qu'il étoit digne de ſa main, & elle conſentit à le baiſer comme ſon futur époux : mais Joſeph, ſe retirant, dit qu'il ne convenoit pas qu'un homme adorateur du vrai Dieu embraſsât une fille qui adoroit les Idoles. On juge bien que ce refus étonna beaucoup la jeune fille & toute ſa famille : cependant elle prit huit jours pour faire ſes réflexions, & au bout de ce temps ſe décida à adorer le Dieu de Joſeph, en conſéquence d'une apparition de l'Ange du Seigneur, qui, pour la convaincre de la vérité de ſa miſſion, lui préſenta du miel fait de la roſée ramaſſée ſur les feuilles des roſes du Paradis. Ce miel étoit ſi délicieux, qu'en ayant goûté une fois, on ne pouvoit douter de ſon origine. Aſſenec fut abſolument convertie par ce miracle ; mais elle voulut que les ſept Demoiſelles qui lui ſervoient de compagnes partageaſſent la

douceur qu'elle avoit goûtée en prenant ce repas céleste : elles en furent à leur tour régalées par les Anges, & converties. Joseph, dès qu'il vit la fille de Putiphar adorer le vrai Dieu comme lui, ne fit plus aucune difficulté de l'épouser ; & ce fut d'elle qu'il eut Ephraïm & Manassès, qui furent les Chefs de deux tribus d'Israël.

Vincent de Beauvais rapporte la substance du Testament des Patriarches Chefs de ces tribus, d'après une Piece regardée à présent comme apocryphe, mais qu'on a cru long-temps véritable : elle a été publiée en Latin dès 1235 par Robert Grossetête, Anglois, mort Evêque de Lincoln, & n'a d'ailleurs rien de bien piquant que son titre.

Voici les singularités de l'Histoire de Moïse, telle qu'elle est contée dans ce volume-ci. Le Roi d'Ethiopie ayant attaqué celui d'Egypte avec une puissante armée, celui-ci, embarrassé de se défendre, consulta ses Devins, qui lui conseillerent de mettre le jeune Moïse à la tête de son armée : leur avis fut suivi. La principale force des Ethiopiens consistoit dans une grande quantité de serpens qu'ils lâchoient sur les Egyptiens, qui les piquoient &

faisoient mourir. Moïse, par une ruse de guerre très-bien inventée, se munit d'un grand nombre de cigognes, qui détruisirent les reptiles de ses adversaires. Les Ethiopiens étant forcés à demander la paix, Moïse épousa la fille du Roi de ce pays, nommée Ethiopissa. Il en eut une postérité de laquelle sont descendus les Rois d'Ethiopie: mais cette Dame ne voulut point retourner en Egypte avec Moïse, qui, ayant appris que ceux de sa Nation étoient vexés par les Egyptiens, se mit à leur tête, leur fit passer la mer Rouge, & les établit dans la Palestine, comme tout le monde sait.

Vincent de Beauvais altere l'Histoire ancienne aussi-bien que l'Histoire Sainte; il convient que la naissance d'Alexandre est attribuée à faux à Jupiter, mais que le véritable pere de ce Héros est un Magicien Egyptien, nommé Nectanebus, qui trompa Olympias en se faisant passer pour un Dieu, en se déguisant tantôt en dragon, tantôt en aigle. La Reine de Macédoine ne s'y trompoit pas trop: mais Philippe, ayant eu des songes qui lui annonçoient la grandeur future de son fils, le crut jusqu'à un certain point, quoique

au fond il ne le regardât pas comme légitime.

Le reſte de l'Hiſtoire de Philippe & d'Alexandre n'a rien de remarquable ; il conte fort au long la quantité de merveilles qu'Alexandre vit aux Indes, & entre autres comment il conſulta les Oracles des arbres du Soleil & de la Lune, qui lui prédirent ſa mort à Babylone. Je ne ſais comment Vincent de Beauvais a pu avoir copie des Lettres de Didime, Prince des Brachmanes Philoſophes Indiens, au Conquérant de l'Aſie, & des réponſes de celui-ci : quoi qu'il en ſoit, Alexandre y paroît avoir beaucoup profité des leçons d'Ariſtote, & être très-verſé dans les ſubtilités de la Philoſophie Grecque ; celle de l'Indien eſt plus ſimple & plus ſublime.

Sur la fin de la vie d'Ariſtote, qui, comme on ſait, étoit le Chef de l'Académie d'Athenes, on preſſa ce grand Philoſophe de ſe choiſir un ſucceſſeur. Il avoit deux Diſciples entre leſquels les autres pouvoient ſe partager : l'un étoit Théophraſte de Lesbos ; l'autre, Ménédemes de Rhodes. Ariſtote lui-même avoit peine à ſe décider entre eux ; mais

enfin, pressé de prononcer, il envoya chercher deux bouteilles de bon vin de deux cantons différens; & en présence de ses Disciples, il goûtoit tantôt de l'un, tantôt de l'autre; à la fin il se décida pour le vin Lesbien, & renvoya ses Disciples sans leur donner d'autres explications que de les avoir rendus témoins de cette scene: mais ils comprirent fort bien que leur Maître donnoit la préférence à Théophraste; & celui-ci, après la mort d'Aristote, fut reconnu sans difficulté pour Prince de l'Académie. C'est ainsi que l'on pourroit aujourd'hui se décider en faveur d'un Bourguignon ou d'un Champenois, après avoir bien bu du vin du crû de l'un & de l'autre : quoi qu'il en soit, les Disciples d'Aristote se trouverent très-bien de son choix. Théophraste fut un grand & bon Philosophe : nous avons encore ses caracteres mis en François à la tête de ceux de la Bruyere, & l'on nous a conservé d'ailleurs plusieurs de ses maximes; en voici une : *Il faut prendre pour amis ceux que l'on a éprouvés; mais il n'est plus temps de les éprouver quand une fois on s'est déterminé à les aimer.*

Le bon Vincent de Bauvais est si crédule en fait de miracles, qu'il ajoute foi

même à ceux des Païens. Il nous dit que Brennus, Général des Gaulois Tectosages, étant entré par l'Epire dans la Macédoine, & ayant pénétré jusqu'au Temple de Delphes, résolu de le piller, fut arrêté par des prodiges bien effrayans : les pierres marcherent elles-mêmes par l'ordre d'Apollon, & formerent sans main-d'œuvre une forte muraille, qui garantit le sanctuaire, & entre autres le trou par lequel la Pytonisse recevoit les inspirations divines, d'après lesquelles elle rendoit ses Oracles. D'ailleurs le tonnerre vengea Jupiter & Apollon irrités ; une bonne partie de l'armée Gauloise fut détruite ; Brennus luimême, ayant été atteint & blessé grièvement d'un coup de foudre, se tua, désespéré d'avoir manqué son entreprise.

La suite de l'Histoire des successeurs d'Alexandre, & des exploits des Romains, conduit notre Auteur à parler de Pacuvius, qui fut le premier Auteur Dramatique Latin. Il fut d'abord très-applaudi à Rome ; mais, bientôt après, les austeres Romains sentirent que les représentations imitées des Grecs, & ornées de tout ce qui peut rendre un spectacle agréable & intéressant, étoit capable d'altérer les mœurs de leur belliqueuse Nation ;

moyennant quoi ils firent fermer les théatres, *esquels* (dit Vincent de Beauvais) *les sacrifices de Vertu sont découpés à l'autel de Luxure.* Cependant les Romains, peu de temps après, renoncerent à cette scrupuleuse délicatesse de leurs peres.

Les dicts & sentences de Caton sont rapportés ici avec tous les éloges que leur donnent tous nos anciens Auteurs François. Vincent de Beauvais s'est même donné la peine de les traduire en entier : il va plus loin, car il donne ici l'extrait de toutes les Œuvres Philosophiques de Cicéron, de ses Livres de Rhétorique, enfin de ses Oraisons. Il fait le même honneur à Saluste, & accompagne de grandes réflexions les Vies de Julius César & d'Auguste; il nous fait connoître Varron, Plaute, Térence, Virgile, Horace, Ovide, & Valere-Maxime ; & ne quitte Rome que pour parler de la naissance de Jesus-Christ, & des premiers événemens de l'Histoire du Nouveau-Testament.

Le huitieme Livre est rempli par l'Histoire de Tibere, entre-mêlée de celle de la Passion & des premiers Disciples de Notre-Seigneur. A l'occasion de la mort de la Sainte Vierge, il raconte les miracles les plus singuliers & les plus frappans, aux-

quels on ajoutoit tant de foi ſous le regne de S. Louis, qu'on en a formé des Volumes entiers, tant en vers qu'en proſe : nous en avons rendu compte en parlant des Livres écrits & compoſés au treizieme ſiecle. J'en ai remarqué ici quelques-uns qui m'ont paru encore nouveaux, & tout auſſi extraordinaires que les autres. Il y en a deux qui feroient la baſe d'autant de Romans pieux de quelque étendue. J'en ferois l'extrait, ſi je n'avois lieu de craindre que notre ſiecle ne ſe ſcandaliſât, & ne trouvât ridicule ce qui édifioit nos ancêtres il y a cinq à ſix cents ans.

Je ne ſais ſi l'on trouve encore dans le tréſor de la Cathédrale de Clermont en Auvergne, une robe donnée par la Sainte Vierge à Saint Bonin, Evêque de cette ville ; l'Hiſtoire qui en eſt ici racontée, eſt auſſi ſinguliere que les précédentes : Vincent de Beauvais aſſure qu'on ne peut deviner de quelle matiere eſt compoſée cette robe, & croit qu'elle a été tiſſue par les Anges en Paradis.

La Lettre de Pilate à l'Empereur Tibere ſur la Paſſion de Jeſus-Chriſt, & l'Hiſtoire de la diſgrace de ce Gouverneur de la Judée pour l'Empereur Tibere, ſont ici rapportées avec naïveté & ſimplicité. On

croyoit fermement, du temps de S. Louis, ces anecdotes apocryphes. Vincent de Beauvais dit que Pilate fut exilé à Lyon sa patrie : on prétend le contraire à Vienne en Dauphiné, où l'on montre encore les ruines de la maison de Pilate, & le trou dans lequel on assure qu'il se précipita.

Le deuxieme Volume du Miroir Historial est divisé en sept Livres, qui contiennent l'Histoire de l'Empire & de l'Eglise, depuis la fin du regne de Calligula jusqu'à la fin de celui de Valens, c'est-à-dire, pendant plus de trois cents ans. L'Auteur est fort sujet aux digressions ; on en trouve de toutes les especes dans ce Volume ; il y en a beaucoup de Théologiques, & qui roulent sur la Discipline Ecclésiastique & le Droit Canonique ; d'autres sont Philosophiques & Littéraires, puisqu'on trouve ici un extrait assez complet des Œuvres de Séneque le Philosophe, qui, comme on sait, vivoit sous Néron, dont même il avoit été Précepteur. Comme ce fut sous le regne de ce cruel Empereur, que S. Pierre & S. Paul souffrirent le martyre, l'Auteur en prend occasion de parler fort au long & de ces Saints & de tous leurs Disciples. Il y a certainement ici des particularités peu connues, mais la plupart

peu intéressantes au fond, & si mal expliquées, qu'on a peine à les comprendre : de ce nombre sont les Histoires de Simon le Magicien, regardé comme le Chef des Simoniaques, & celle de la fille de S. Pierre, que les bons Auteurs appellent Pétronille, & qui est nommée ici *Perronelle*; sur quoi nous ne pouvons nous empêcher d'observer, que dans les anciens mysteres, & surtout dans celui des Actes des Apôtres, la fille de Saint Pierre y faisoit un personnage sous le nom de Perronelle ; & que, comme elle y paroissoit malade, ou du moins se plaignant de l'être jusqu'au moment où son pere la guérit tout d'un coup par miracle, & l'obligea de vaquer à son ménage, de là est venu le nom de Perronelle, que l'on a donné long-temps aux Demoiselles paresseuses, vaporeuses, & qui se dorlotent au lieu de travailler.

Nous apprenons dans ce Livre-ci, que Saint Martial, Apôtre du Limousin, étoit un des premiers Disciples de Jesus-Christ ; qu'il étoit cousin de Saint Etienne ; & qu'après le martyre de celui-ci, il s'attacha à Saint Pierre, qui l'envoya prêcher la foi dans les Gaules. Il convertit les Peuples que l'on appelle aujourd'hui Limousins ; & ce fut à force de miracles, parmi les-

quels il y en a de très-ſinguliers, & qui autoriſent la réputation dont jouit ce Saint dans la Province dont il a été l'Apôtre. Saint Savinien, qui a le premier prêché la foi à Sens; Saint Clément, qui a rempli les mêmes fonctions à Metz; Saint Fronc, Apôtre du Périgord; S. Meſmin, premier Evêque de Châlons ſur-Marne, & enfin S. Denis de Paris, étoient tous Diſciples de J. C., ou du moins de S. Pierre. Je paſſe ſur leurs aventures & leurs miracles, pour arriver à l'Hiſtoire de S. Thomas, Apôtre des Indes: c'eſt le même qui s'étoit rendu coupable d'incrédulité, en doutant de la réſurrection de Jéſus-Chriſt. Ce fut Dieu lui-même qui lui ordonna de ſuivre un Ambaſſadeur du Roi des Indes, qui envoyoit juſqu'en Judée chercher un Architecte & des ouvriers, pour lui bâtir un Palais. Thomas ſe préſenta ſeul, & uſant d'équivoque, promit de conſtruire un édifice qu'aucun accident ne pourroit détruire. On le conduiſit dans la ville d'Andronopolis, où le Roi des Indes faiſoit ſa réſidence. Ce Monarque étoit prêt à marier ſa fille, & donnoit un grand feſtin; Saint Thomas y fut invité, & y trouva entre autres une Chanteuſe Juive qui le reconnut, & avec qui il entra en

conversation. Un Officier du Roi, impatienté de ce colloque auquel il n'entendoit rien, & voyant que Thomas empêchoit sa compatriote d'amuser la compagnie, lui donna un soufflet. Le saint Apôtre, sans paroître irrité de cette audace, assura qu'il ne tarderoit pas à être vengé, & cela arriva. L'Officier, qui étoit un bouteillier du Roi, étant allé chercher de l'eau à la fontaine, un lion survint qui le dévora, & ne laissa entier de son corps que la main qui avoit frappé S. Thomas. Un Negre la rapporta dans la salle. Ce prodige ayant fort étonné, on en voulut avoir l'explication : la Chanteuse Juive la donna, & déclara que Thomas étoit un grand Prophete. Le Roi, sur cette assurance, le pria de bénir le mariage de sa fille & de son futur gendre : c'est ce qu'il fit ; & en même temps il les convertit. Mais lorsqu'il fut question de bâtir le Palais, il ne construisit qu'une Eglise ; alors le Monarque Indien se fâcha, & fit martyriser le Saint vis-à-vis d'un Temple d'idoles qui tomberent toutes à ses pieds ; ce qui n'empêcha pas que l'Apôtre ne fût brûlé vif. Selon Vincent de Beauvais, quelques siecles après, l'Empereur Valérien, ayant battu les Indiens, les obligea à rendre les

cendres de S. Thomas, qui furent tranſportées dans la ville d'Edeſſe ; mais l'on ſait que, bien long-temps encore après, lorſque les Portugais pénétrerent dans les Indes, on leur dit que les reliques du bienheureux Apôtre étoient dans la ville de Méliapour, ſur la côte de Coromandel, à laquelle ils donnerent, en l'honneur de ce Saint, le nom de *Saint Thomé.*

Pendant ce temps, les autres Apôtres prêchoient la Foi, faiſoient des miracles, & ſouffroient le martyre dans les autres parties du monde. On trouve donc ici la légende de S. André, qui fut crucifié à Patras en Achaye ; de S. Matthieu, qui, après avoir compoſé ſon Evangile, paſſa en Ethiopie, & eut la tête coupée chez les Parthes par ordre d'un Tyran ; de S. Simon & S. Jude, qui firent aſſaut de prodiges avec des Enchanteurs en Afrique, paſſerent en Perſe, & y furent martyriſés ; de S. Barthelemi, qui fut écorché vif en Arménie, mais dont le corps a été tranſporté en Sicile. Je ne pouſſerai pas plus loin cette énumération. L'Hiſtoire de Ste. Marie Magdeleine, de Ste. Marthe & de S. Lazare, eſt ici détaillée avec des circonſtances encore plus ſingulieres que dans les autres légendes : celle de quel-

ques autres Saints y eſt abſolument conforme à la fameuſe Légende dorée.

Vincent de Beauvais, continuant l'Hiſtoire Politique & Littéraire de l'Empire Romain, tranſporte dans ſon Livre l'extrait des Œuvres du Rétheur Quintilien. Sous les regnes de Veſpaſien & de Tite, après les détails du ſiége & de la deſtruction de Jéruſalem, il revient encore aux Apôtres de la France. Saint Eutrope, Diſciple des Apôtres, & compagnon de Saint Denis, reçut le martyre à Xaintes en Saintonge, & eſt le Patron de cette ville; S. Chéron l'eſt également de la ville de Chartres; S. Lucien, de Beauvais; Saint Rieule, de Senlis; & S. Taurin, d'Evreux.

Sous le regne de Trajan, le Miroir Hiſtorial parle de pluſieurs Auteurs & de leurs Ouvrages, tels que Plutarque & les deux Plines. Au milieu de tout cela, on trouve l'Hiſtoire de S. Euſtache : ſa légende étant peu connue en général, & ſe trouvant accompagnée ici de circonſtances qui la rendent intéreſſante, nous croyons, en en donnant un léger extrait, faire plaiſir à nos Lecteurs, ce Saint étant le Patron d'un des plus grandes Paroiſſes de Paris.

Rome étoit la patrie de S. Euſtache, & le premier nom qu'il porta, fut celui

de Placidius ; il étoit Ecuyer , &, selon d'autres , Capitaine des Gardes à cheval de Trajan , aimant beaucoup la chasse. Un jour qu'il couroit le cerf , & suivoit vivement un d'entre eux qui étoit d'une grandeur démesurée , l'animal se retourna vers lui , & il apperçut au milieu de son bois un crucifix , qui lui parla & lui ordonna de l'adorer, & d'embrasser le Christianisme ; il accompagna cet ordre d'une petite instruction , qui suffit pour engager Placidius à retourner chez lui faire part de cette vision à sa femme & à ses enfans. L'épouse de Placidius étoit encore au lit ; mais elle avoit eu en songe le même avis, & elle n'hésita pas à se faire baptiser , ainsi que ses enfans. Placidius reçut au baptême le nom d'Eustache. Etant peu après retourné à la chasse dans la même fôret , le cerf miraculeux lui apparut de nouveau , & lui apprit qu'il devoit être éprouvé comme Job , & qu'il ne mériteroit le Paradis qu'en supportant comme lui ses maux avec patience. Il lui fut ordonné de se rendre en Egypte avec sa famille , après avoir abandonné ses emplois & ses richesses. Il obéit , & n'ayant pas même pris assez d'argent pour fournir aux frais de son voyage, il ne se trouva point en état

de payer ſon paſſage en débarquant dans cette terre étrangere. Un Barbare, Capitaine du navire, vendit la femme de Saint Euſtache, & le mari déſeſpéré ſe trouva heureux de s'enfuir en emportant ſes deux enfans. Il parvint avec eux juſques ſur le bord d'un torrent rapide. Forcé de le traverſer, il jugea qu'il ne pouvoit le faire paſſer avec lui qu'à un ſeul de ſes enfans à la fois. Il prit donc le parti d'en charger un ſur ſes épaules, & de le conduire en nageant juſques à l'autre bord. Il revenoit enſuite pour reprendre l'autre, lorſque, étant au milieu du fleuve, il s'apperçut qu'un loup étoit venu prendre le premier, & qu'un lion emportoit le ſecond. Un pareil ſpectacle étoit fait pour le jeter dans le déſeſpoir : il vouloit ſe noyer; mais Dieu le ſauva miraculeuſement; & il fut retiré de l'eau par quelques Bergers, qui, étant venus à bout de le conſoler un peu, l'occuperent à garder leurs troupeaux. Il paſſa quinze ans dans cet état humiliant pour un homme qui avoit ſervi ſa République & ſon Prince avec autant de diſtinction. Au bout de ce temps-là, l'Empereur étant venu faire la guerre dans le pays qu'il habitoit, quelques Chevaliers Romains le reconnurent, & en avertirent Trajan. Ce-

lui-ci envoya auſſi-tôt chercher le Capitaine de ſa garde à cheval, l'embraſſa tendrement, & l'engagea à reprendre ſes fonctions, lui promettant de ne point le perſécuter, quoiqu'il eût embraſſé une Religion qui n'étoit point alors la dominante dans l'Empire. Euſtache conſentit à reprendre ſon nom de Placidius, & ſon rang à la Cour & dans l'armée. Il pénétra, à la tête d'un gros corps de troupes, dans une Province dont il ſe rendit maître. Deux jeunes gens de la plus belle figure & de la plus grande valeur y étoient entrés avec lui : c'étoient ſur tous ſes Officiers ceux qu'il aimoit davantage. Un jour il les vit dans une cabane embraſſer les genoux d'une femme d'un certain âge qu'ils avoient reconnue pour leur mere. Il les félicita ſur cette heureuſe rencontre ; & s'étant fait expliquer par eux-mêmes tous les détails de leur Hiſtoire, avec quelle ſatisfaction ne reconnut-il pas que leur mere étoit ſa femme, & les deux jeunes gens ſes enfans. Ainſi réuni à ſa famille, il continua de ſe diſtinguer & d'être heureux tant que Trajan vécut. Il retourna à Rome avec lui : mais cet Empereur étant mort, & Adrien lui ayant ſuccédé, & s'étant apperçu que Saint Euſtache ne le

ſuivoit point au Temple, & refuſoit de prendre part aux ſacrifices offerts aux faux Dieux, l'Empereur, tout Philoſophe qu'il étoit, exerça envers Saint Euſtache l'acte de la plus affreuſe tyrannie, car il le fit cruellement martyriſer, lui, ſa femme Théopiſte & leurs deux enfans, dont l'aîné s'appeloit Agap, & le ſecond portoit le nom de ſa mere. Le Martyrologe Romain place ſa fête au 20 Septembre.

Le troiſieme volume du Miroir Hiſtorial, commence par un aſſez grand nombre d'Hiſtoires, dont l'Auteur n'a pu fixer la date préciſe. La plupart de ces Hiſtoires ſont pieuſes & édifiantes ; les ſoixante premiers Chap. ſont tous remplis par la fameuſe Hiſtoire de Balaam & de Joſaphat, écrite en Syriaque par Saint Euphrem, qui eſt un véritable roman, & le reſte par celle de Ste. Marie Egyptienne, dont nous avons parlé en traitant de la légende dorée de Jacques Voraginé.

L'Hiſtoire de S. Jerôme & de ſes Ecrits remplit la meilleure partie du Livre ſuivant. Vincent de Beauvais s'occupe enſuite de celles de S. Ambroiſe, de S. Jean Chriſoſtôme, & de S. Auguſtin, ſous l'Empire de Théodoſe & de ſes enfans.

Les derniers Livres de ce Volume ne

contiennent guere que l'Hiſtoire de deux cents ans, pendant leſquels la France étoit gouvernée par la premiere race de nos Rois : les événemens civils, politiques & militaires y ſont traités fort légérement; mais au contraire Vincent de Beauvais, ſuivant le goût de ſon ſiecle, s'attache beaucoup aux miracles. La crédulité qu'il montre à cette occaſion fait, en quelque façon, rougir pour la mémoire d'un homme, qui certainement poſſédoit toutes les connoiſſances que l'on pouvoit acquérir au treizieme ſiecle. Je ne peux m'empêcher de dire quelques mots des prodiges les plus extraordinaires, & peut-être les plus ridicules entre tous ceux qu'il raconte.

S. Germain, Evêque d'Auxerre ou de l'Auxerrois, homme d'un grand mérite en tout genre, après s'être diſtingué à Rome dans le Barreau à la fin du quatrieme ſiecle, fut fait Gouverneur & premier Magiſtrat de ſa Patrie; bientôt après il eut le commandement général des troupes du pays, & il prouva qu'il étoit excellent Militaire, brave & intelligent, Juge integre & éclairé, & ſage Adminiſtrateur; mais il n'étoit point dévot, & ne s'occupoit nullement des vertus Chrétiennes,

lorsque S. Amateur, évêque d'Auxerre, que l'on appela vulgairement S. Amadour, annonça au peuple que Dieu lui avoit ordonné de se démettre de son Evêché en faveur de Germain. Malgré sa résistance, il fut tonsuré, fait Prêtre, & enfin mis sur le siege Pontifical. Cette nouvelle dignité en fit pour ainsi dire un nouvel homme; il devint un grand Saint, & fit des miracles sans nombre, parmi lesquels je n'en remarquerai que deux.

Il passa dans la Grande-Bretagne avec quelques-uns de ses Disciples, pour y combattre l'Arianisme, & ramener les Rois de ce pays au dogme Catholique. Ils marchoient en vrais Apôtres, sans aucun faste, demandant l'aumône, & priant qu'on les hébergeât par charité. Ils se présenterent à la porte du Château d'un petit Roi Breton, qui ne voulut pas absolument les recevoir, & refusa de leur donner même le couvert. Germain & ses Clercs passoient tristement la nuit en pleins champs, lorsque le Bouvier du Roi les ayant apperçus, les pria honnêtement de venir loger dans son étable; il fit mieux, car, ayant appris qu'il y avoit long-temps qu'ils n'avoient mangé, il ordonna à sa femme de tuer un veau, qu'il fit rôtir, &

le leur ſervit. S. Germain accepta le repas ; mais il recommanda que l'on eût ſoin de garder les os de l'animal, & qu'on les jetât ſous la creche de la vache qui le nourriſſoit : le lendemain, le veau tout entier & en vie ſe retrouva auprès de ſa mere. Cependant le Saint & ſes Compagnons s'étant rendus à l'audience du Roi, Germain lui fit d'aſſez violens reproches ſur le peu de conſidération qu'il avoit pour les ſerviteurs de Dieu ; &, prenant le ton enthouſiaſte & prophétique, il oſa lui adreſſer ces audacieuſes paroles : *Tyran ; dépouille-toi, laiſſe le regne à meilleur de toi, tu n'abuſeras plus de la puiſſance royale.* Le petit Souverain, étourdi & troublé, ſe ſoumit à la pénitence qui lui étoit impoſée ; il abandonna ſon Trône, ſon Palais, ſes Etats, & l'Evêque d'Auxerre mit en ſa place le Bouvier qui l'avoit ſi bien traité, & qui, comme on peut bien le croire, fut bon Catholique, & ennemi des Ariens.

Paſſons au dernier miracle de S. Germain, on peut bien ajouter au plus extraordinaire & au plus inutile, car il ne le fit que pour prouver ſa modeſtie. Il avoit été invité par la Reine Placidie, mere de Théodoric, Roi des Viſigoths,

à aller la visiter à Ravenne, sur le bord de la mer; il n'avoit d'autre monture qu'un vieux âne très-foible : ce fut pourtant sur cet animal qu'il entra dans le Palais, où il fut reçu avec grande distinction; il y passa quelques jours, &, pendant ce temps-là, sa triste monture mourut de vieillesse & de fatigue. Quand il voulut ensuite continuer sa route pour Rome, il s'apperçut qu'on lui présentoit un beau & bon cheval; il le refusa & redemanda son âne. On lui apprit alors sa mort : mais le Saint, attaché à la modeste monture à laquelle il étoit accoutumé, ordonna qu'on le menât auprès de sa charogne, lui rendit la vie, monta dessus, & continua sa route.

Vincent de Beauvais, non seulement est convaincu de la vérité de l'Histoire de Sainte Ursule & des onze mille Vierges, mais il l'a écrite en détail : la voici en peu de mots.

Sainte Ursule étoit fille d'un grand Seigneur de la Grande-Bretagne; son pere étoit Chrétien, mais le Roi du pays étoit encore livré aux erreurs du Paganisme. Le fils de ce Roi demanda Ursule en mariage : elle avoit déjà voué à Dieu sa virginité. Cependant son pere & elle étoient

bien embarraſſés à refuſer un ſi grand parti : ils réſolurent de gagner du temps. Pour cet effet, Urſule exigea qu'on lui donnât un train digne d'une grande Reine, & qu'on la laiſſât pendant trois ans vivre tranquille avec ſes compagnes, pour ſe préparer à l'accompliſſement d'un mariage auquel elle avoit peine, diſoit-elle, à ſe réſoudre. Le Prince, apparemment aveuglé par ſon amour, conſentit à tout. On attacha au ſervice de la Princeſſe dix Demoiſelles d'honneur, riches & de bonne maiſon, dont chacune avoit à ſa ſuite neuf cent quatre-vingt-dix-neuf Vierges d'une naiſſance moins illuſtre ; & Urſule même en avoit autant de cette eſpece. Ces onze mille Vierges qui étoient toutes Chrétiennes, ne ſe quittoient pas : on les laiſſoit s'amuſer enſemble, & ſe promener ſur le bord de la mer. Au bout de quelques mois, un ſaint Evêque leur fournit les moyens de s'embarquer, & promit de les conduire à Rome. Ce ne put être aſſurément que par un aſſez grand miracle que ce projet réuſſit. Urſule & ſa ſainte troupe aborderent d'abord en France, traverſerent l'extrémité ſeptentrionale de ce Royaume, & arriverent dans la ville de Cologne. Elles y furent très-bien reçues

par le Roi du pays, qui étoit Chrétien, & y séjournerent ; mais leur conducteur les en fit sortir pour gagner à pied la ville de Rome. Le Pape le bénit, & elles passerent doucement & saintement une année dans cette Capitale du monde Chrétien. Au bout de ce temps, le Saint Pere, informé que le délai de trois ans devoit expirer dans quelques mois, les pressa de retourner dans leur patrie : elles obéirent, reprirent le chemin de Cologne, & arriverent aux portes de cette ville : malheureusement elles la trouverent assiégée par les Huns, peuples barbares & laids, qui ravageoient ce pays à la fin du quatrieme siecle. Ils crurent d'abord que le bataillon femelle étoit un secours qui arrivoit aux assiégeans ; mais ils furent bientôt désabusés. Ils traiterent les étrangeres plus humainement. Le Roi des Huns devint amoureux d'Ursule, & les Officiers de son armée du reste des onze mille Vierges. L'on juge bien qu'ils ne réussirent pas auprès de ces saintes filles. Irrités de leur résistance, les Huns les condamnerent toutes au martyre. Dieu vengea leur mort en dispersant les Huns, & les forçant à lever le siége de Cologne. Alors le Roi & les habitans Chrétiens de cette ville

donnerent la ſépulture la plus honorable à cette Sainte & à ſes compagnes. On voit encore leurs reliques dans cette ville, & elles y font grand nombre de miracles. Entre ceux dont Vincent de Beauvais nous a conſervé la mémoire, je ne peux m'empêcher d'en citer un très-remarquable.

Un Abbé d'un Monaſtere peu éloigné de Cologne, avoit obtenu le corps d'une des onze mille Vierges, pour le placer dans l'Egliſe de ſon Couvent, avec promeſſe de le mettre dans une riche châſſe. Il l'emporta dans un coffre de bois, le plaça ſous le principal Autel de ſon Egliſe, mais s'embarraſſa peu de le loger plus richement. La Vierge-Martyre prit patience pendant quelque temps ; mais enfin, voyant que l'on ne tenoit point la parole qu'on lui avoit donnée, une nuit, pendant les Matines, elle ſortit de ſa châſſe, fit une grande révérence à l'Autel, enſuite à l'Abbé & aux Moines, & diſparut. Les Religieux furent très-étonnés : l'Abbé ſe douta qu'elle étoit retournée à Cologne ; il y alla, & la retrouva dans ſon tombeau, d'où elle ne voulut plus ſortir, malgré les prieres de l'Abbé, qui, pour l'engager à revenir dans ſon Monaſtere,

lui avoit fait préparer une ſuperbe châſſe.

Les miracles de Saint Maclou ou Saint Malo, qui a donné ſon nom à une ville de Bretagne, ſont pleins de circonſtances très-ſingulieres : je n'en rapporterai qu'une ſeule. Ce Saint ſe trouvant embarqué avec pluſieurs Clercs & Matelots ſur divers bâtimens allant à la recherche des Iſles Fortunées, le jour de Pâques étant arrivé, ils déſiroient célébrer ou entendre la Meſſe avec une pompe que la petiteſſe de leur bâtiment ne permettoit pas d'apporter à leurs cérémonies : tout-à-coup ils virent auprès d'eux une Iſle aſſez grande, dans laquelle ils réſolurent de débarquer. Ayant amarré leur bâtiment au rivage, ils deſcendirent. Saint Malo fit dreſſer un Autel portatif, & commença l'Office divin. Tandis qu'ils étoient au milieu de cette ſainte occupation, l'Iſle s'ébranle & nage, & ils s'apperçoivent qu'ils ſont ſur une énorme baleine qui les entraîne eux & leur bâtiment. Si elle s'enfonçoit dans la mer, ils périſſoient tous : mais le Saint lui ordonna de reſter tranquille. Elle obéit, & ces nouveaux Jonas eurent le temps de rentrer dans leur bateau, & d'abandonner le monſtre dont le dos leur avoit ſervi d'Egliſe.

Le quatrieme volume du Miroir Historial traite de ce qui s'eſt paſſé pendant environ cinq ſiecles, depuis le ſeptieme juſqu'au douzieme. La France fut gouvernée pendant tout ce temps-là par les derniers Rois de la premiere Race, tous ceux de la ſeconde & quelques-uns de la troiſieme. Les faits principaux ſont les mêmes rapportés dans les Chroniques de Saint Denis, & dans pluſieurs autres dont j'ai parlé. Ce qu'il y a de plus particulier, ſont des extraits des Ouvrages des SS. Peres, & de quelques autres Ecrivains qui ont écrit pendant ces ſiecles : ainſi on trouve ici un abrégé des Œuvres du Pape S. Gregoire le Grand. Vincent de Beauvais croit fermement que ce Pape tira de l'enfer l'ame de l'Empereur Trajan. Dailleurs Saint Gregoire eſt celui de tous les Papes qui a fait les plus belles découvertes en fait de reliques, car c'eſt lui qui a retrouvé les corps de Saint Pierre & de Saint Paul, & la clef d'or du Prince des Apôtres, que l'on voit encore à Rome. Ce fut à force de miracles que ces reliques ſe découvrirent, & que leur authenticité fut conſtatée.

Les miracles de Saint Benoît, Fondateur du plus grand des Ordres Monaſti-

ques, de Sainte Scholaſtique ſa ſœur, & ceux d'un grand nombre d'autres Saints, tiennent encore une place conſidérable dans ce Volume-ci. Il y eſt auſſi longuement queſtion de Mahomet : on juge bien que Vincent de Beauvais n'expoſe pas ſa doctrine ſans la réfuter. Enſuite revenant aux Saints de l'Egliſe Catholique, c'eſt ſur-tout à ceux de France qu'il s'attache. Il n'y a peut-être aucune tradition pieuſe, reçue dans le Royaume, ſur laquelle on ne trouve ici des renſeignemens. La fondation de l'Abbaye de Cluny, & les miracles d'Odilon ſon Fondateur, qui tira du Purgatoire l'ame du Pape Benoît VIII; l'inſtitution de l'Ordre de Cîteaux; l'extrait des Œuvres de Hildebert, Evêque du Mans, & celui de l'Ouvrage d'un Juif converti, nommé Pierre Alphonſe, qui réfute les fauſſes opinions des Rabbins, ci-devant ſes maîtres. Le volume finit par l'Hiſtoire de l'Ordre de Prémontré, fondé par Saint Norbert, & par l'extrait des Œuvres de Saint Bernard, & de celles de Hugues, Chanoine de Saint Victor de Paris.

Enfin le cinquieme & dernier volume du Miroir Hiſtorial ne contient pas l'Hiſtoire de deux ſiecles; mais ce ſont ceux qui

qui précedent immédiatement le temps de la composition. On y trouve l'extrait des Œuvres de Richard de Saint-Victor, & de beaucoup d'autres Auteurs des douzieme & treizieme siecles ; les Histoires de Saint François & de Saint Dominique ; enfin les Prophéties de l'Abbé Joachim, & l'Histoire de Saint Louis, sous le regne duquel vivoit Vincent de Beauvais, & qui ne mourut qu'après cet Auteur.

Je répete, en finissant cet article, que le Miroir Historial contient tout ce qu'il y a de curieux dans les autres Chroniques qui traitent de l'Histoire Générale depuis le commencement du monde jusqu'au treizieme siecle.

Autres Livres d'Histoires de l'ancienne Bibliotheque de nos Rois.

Je vais continuer à parcourir le Catalogue des manuscrits historiques de l'ancienne Bibliothèque du Louvre. On y trouvoit d'abord deux exemplaires de la traduction des Antiquités Judaïques de Josephe. J'ai déjà parlé de cette ancienne traduction faite au treizieme ou quatorzieme siecle, dont je possede un très-beau manuscrit.

Une Vie de Jésus-Christ par S. Robert. Je ne la connois pas, mais je ne pense pas qu'elle contienne rien de particulier.

Plusieurs manuscrits des miracles de

Notre-Dame, en vers. J'en ai parlé en traitant des Livres du treizieme ſiecle.

Des Vies des SS. Peres Hermites, dont j'ai fait auſſi mention dans mon précédent Volume, ainſi que des Vies des Saints qui ſont sûrement traduites de la Légende dorée de Jacques de Voraginé.

Le Roman des Hiſtoires de Troyes & celui de Thebes. J'ai rapporté les traits les plus ſinguliers de ces deux Ouvrages, en rendant compte des Chroniques qui traitent de l'Hiſtoire Ancienne. J'en peux dire autant du Roman d'Alexandre, en proſe.

Il y avoit dans ce Catalogue juſqu'à ſix manuſcrits de deux différentes traductions de Tite-Live, dont j'ai auſſi parlé; la premiere de Raoul de Preſle; la ſeconde de Pierre Bercheur, Prieur de Saint-Eloi.

On trouvoit enſuite la Conjuraiſon de Cateline (c'eſt-à-dire Catilina), & les Faits des Romains contre Jugurthe (jugurtha), qui ne ſont qu'une mauvaiſe traduction de Saluſte, ſur laquelle je n'ai aucune remarque particuliere à faire.

Le Roman de Ceſar n'eſt auſſi qu'une traduction très-imparfaite des Commentaires de ce grand homme, auxquels on a ajouté un commencement & une fin, pour

en composer une Vie entiere, tant bonne que mauvaise, de cet Empereur.

Enfin on y trouvoit deux manuscrits de l'Histoire des Empereurs par Suétone. Je connois cette ancienne traduction, dans laquelle il y a autant de négligence pour le style que dans les précédentes, & qui ne contient pas plus de faits nouveaux & curieux. Dans toutes ces mauvaises traductions, on appelle toujours les grands Seigneurs & les Généraux Grecs ou Romains, les Barons d'Alexandre ou de Cesar, quelquefois leurs Chevaliers. On exprime tout ce qui s'est passé dans les siecles les plus reculés, & avant Jésus-Christ, dans les mêmes termes dont on usoit aux douzieme & treizieme siecles. Pour indiquer les Princes, les Ministres, les Généraux & les Guerriers de ce temps-là, on les voit représentés dans les miniatures dont les manuscrits sont ornés, vêtus dans un costume de deux mille ans, plus nouveau que le temps où les faits se sont passés.

Un des plus singuliers exemples de ce que je viens de dire, est dans le Roman de Jules Cesar, dans lequel on lit, qu'à l'âge de 22 ans il fut fait par les Consuls de

Rome, Prieur d'un Temple de Nonains, Vierges fondées au nom de la Déesse Vesta. Un peu plus loin, il est dit que Cesar fut constitué en office d'Evêque, qui étoit le souverain Seigneur magistral des temples & sacrifices ; *&* (ajoute le Roman) *il emprunta grand somme d'argent pour à telle dignité parvenir.* Je ne peux cesser de parler du Roman de Cesar, sans en citer un trait qui regarde l'antiquité d'une assez jolie ville & d'une belle terre en Berry, qui sont la ville & le Comté de Sancerre. Ce lieu, dit le Romancier, s'appeloit autrefois Anarix, & il y avoit un fort Château, que Cesar assiégea & eut beaucoup de peine à prendre. Il en vint enfin à bout, s'y établit pendant quelque temps, & y laissa une garnison Romaine pour contenir tout le pays des environs. Comme il avoit fait élever au milieu de la ville & du Château un Temple, on lui donna le nom Latin de *Sacrum Cesaris*, d'où est venu celui François de Sacre-Serre, & enfin celui de Sancerre. Dans la suite des temps, ce lieu a été érigé en Comté ; il a appartenu à Jean de Bueil, Amiral de France, & a été vendu par un de ses descendans au Prince

de Condé, & je crois que ce Comté eſt encore aujourd'hui en la poſſeſſion de cette branche de la Maiſon Royale.

Je vais m'arrêter pendant quelques momens ſur deux Ouvrages d'Hiſtoires anciennes & générales qui étoient dans la Bibliotheque du Roi Charles VII. Le premier eſt la traduction de l'Ouvrage de Valere Maxime, ou, comme le Traducteur l'appelle, Valere le Grand, commencée par Simon de Heſdin, pour le Roi Charles V, en 1364, continuée par Nicolas de Goneſſe, par ordre du Duc de Berry, frere de ce Roi, & achevée en 1405. Je poſſede un très-beau manuſcrit de cet Ouvrage orné de belles miniatures. J'ai auſſi l'édition aſſez belle & très-rare qui en a été faite en 1485 : ainſi il m'eſt aiſé de choiſir quelques traits frappans & agréables de ce Livre publié dès le temps d'Auguſte & de Tibere, & qui contient une infinité de petits morceaux relatifs à l'Hiſtoire Romaine : la plupart ſont connus, quelques-uns le ſont moins ; & la naïveté du langage des vieux Traducteurs du quatorzieme ſiecle leur fera peut-être trouver quelque mérite particulier. Au reſte, je n'en choiſirai qu'un ſeul par chacun des neuf Livres dont eſt com-

Traduction de Valere Maxime.

posé l'Ouvrage de Valere Maxime. Le premier de ces Livres roule sur le culte des Dieux qu'adoroient les Romains, & sur une infinité de superstitions qui regardoient ce culte Il paroît que l'Auteur étoit aussi crédule par rapport aux prodiges consacrés du temps du Paganisme, que nos Légendaires le sont par rapport aux miracles de nos Saints. Parmi la foule des contes de ce genre dont Valere Maxime a rempli ce Livre, je ne parlerai que d'un seul; & après l'avoir rapporté dans les termes de Simon de Hesdin, je ferai quelques observations sur cette singuliere anecdote.

» Cassius, qui avoit été du parti d'An-
» toine, s'enfuit à Athenes; & combien
» qu'il fût plein de grandes cures & de
» sollicitudes, par une nuit où il gissoit
» en son lit, il lui sembla en son dor-
» mant, que un homme de merveilleuse
» grandeur, de couleur noire, à une hi-
» deuse barbe, meslée à cheveux pendans,
» venoit à lui; & quand il lui demanda
» qui il étoit, il lui répondit : *Cacode-*
» *mona*, qui vaut autant à dire en François
» *ton mauvais Diable.* Lors épouvanté
» de sa hideuse figure & de son horrible
» nom, se print à appeler ses varlets;

» & quand ils furent venus, il leur demanda s'ils n'avoient point vu cet homme » entrer & issir de céans; & ils répondirent que non. Lors s'en allerent, & il » se print à dormir. Si lui vint telle vision » comme devant, parquoi il se réveilla, » rappela ses varlets, & leur fit apporter » de la lumiere, & les fit demeurer avec » lui. Entre cette nuit & le jour que Octavien Cesar lui fit couper la tête, n'y eut » que moult petit de temps «.

Le récit de cette vision (qui pouvoit n'être que le fruit d'une imagination échauffée, & d'une terreur très-bien fondée, puisque Cassius ayant été un des principaux meurtriers de Cesar, il devoit être bien sûr que s'il tomboit entre les mains d'Auguste, celui-ci ne lui feroit aucune grace) a donné lieu à plusieurs dissertations très-curieuses & très-intéressantes. Les bons Ecrivains modernes substituent au mot ridicule *Diable*, celui de *Génie*, & l'on examine si les Anciens ont toujours cru que chaque homme avoit un bon & un mauvais Génie, dont l'un l'entraînoit au bien & faisoit son bonheur, & l'autre le précipitoit dans l'infortune. Les passages qui font croire que cette doctrine étoit établie en Grece & à Rome,

font en petit nombre, mais décisifs. L'on a entendu parler du Génie de Socrate, & de celui qui fit éviter à Simonides un grand danger. Bien des gens ont osé écrire, que c'est d'après cette doctrine des bons & des mauvais Génies, que s'est établie dans l'Eglise Catholique celle des bons & des mauvais Anges qui s'occupent à protéger ou à pervertir les ames de chaque Chrétien.

Le second Livre, parlant des coutumes des Romains & de celles des peuples voisins, nous fournit quelques articles trop curieux pour que nous puissions nous dispenser de les relever en peu de mots.

Les loix permettoient la parure aux Dames Romaines pour plaire à leur mari; on trouvoit bon, entre autres, qu'elles se poudrassent les cheveux avec de la poudre d'or, qui les faisoit paroître plus blondes. Simon de Hesdin appelle cela, *se blondir les cheveux avec de la cendre d'or.*

Il y avoit au mont Palatin une Chapelle ou petit Temple dédié à une Déesse que l'on nommoit *Viriplaca*, c'est-à-dire, *qui met la paix dans le ménage.* Les femmes brouillées avec leurs maris, & qui vouloient se raccommoder avec eux, s'y rendoient: elles faisoient avertir leurs époux,

& c'étoit devant la Déesse que se consommoit le raccommodement.

Les Romains bien élevés, dans les temps florissans de la République, savoient le Grec, quelques-uns mêmes les Langues étrangeres & barbares ; mais par dignité ils ne vouloient pas s'en servir quand ils traitoient avec les autres peuples, & appeloient toujours des Interpretes. Marius, qui avoit été mal élevé & ne savoit que sa Langue maternelle, se servoit de ce prétexte pour ne conférer que par Interprete avec tous autres que les Romains.

Les Romains furent long-temps sans savoir faire des armes ; enfin ils apprirent des Gladiateurs l'art de l'escrime : mais ils se plaignirent toujours que cet art étoit dangereux, en ce qu'il donnoit de la supériorité à l'homme adroit & habile sur celui qui n'étoit que brave.

Livius Andronicus est le premier Poëte Comique qu'aient eu les Latins ; il jouoit lui-même ses Pieces : mais comme on lui faisoit souvent répéter les beaux endroits, un jour il s'étoit si fort enroué, qu'on ne pouvoit plus l'entendre ; & il prit le parti de faire réciter ses vers par un petit garçon, & ne faisoit que les gestes.

Les Romains avoient trois sortes de

Comédiens, ſuivant les trois différens genres de leurs Drames : ceux qui jouoient la Tragédie chauſſoient le cothurne ; ceux qui repréſentoient la Comédie grave avoient le brodequin, & enfin les Mimes ou Hiſtrions jouoient ſans chauſſure : auſſi l'Auteur Latin les appelle *Plani pedes*, & le vieux Traducteur François Pieds-plats. Les perſonnes libres, & quelquefois même les Chevaliers, jouoient les deux premiers genres ; mais il n'y avoit que les eſclaves & les gens vils qui fiſſent le métier des *Plani pedes*.

Les uſages & les coutumes particulieres à la ville de Marſeille, ſont les morceaux les plus curieux du ſecond Livre de Valere Maxime. Depuis l'établiſſement de cette République, il n'y avoit qu'une ſeule épée qui ſervît pour l'exécution de tous les criminels ; quoiqu'elle fût vieille & rouillée, on n'en employoit jamais d'autre, dans la perſuaſion que tout autre glaive feroit ſouillé en ſervant à un pareil uſage.

Les Marſeillois avoient ſévérement défendu, par une loi expreſſe, les pleurs, les lamentations & les cris lors des enterremens : c'eſt, diſoient-ils, inſulter aux Dieux, & leur reprocher de ne nous avoir pas fait part de leur immortalité.

Il y avoit toujours de la ciguë préparée dans l'Hôtel-de-Ville de Marſeille, pour l'uſage des habitans qui prétendoient avoir de bonnes raiſons de quitter la vie; mais il falloit qu'ils expoſaſſent leurs raiſons devant le Conſeil des Six Cents, qui étoit le Sénat des Marſeillois, & qui leur en accordoit l'agrément, s'il trouvoit leur expoſé ſatisfaiſant. Pompée paſſant à Marſeille, fut invité par une Dame eſtimable & conſidérable de ce pays d'aſſiſter à ſa mort. Il ſe rendit chez elle, & la trouva ſur ſon lit ajuſtée proprement & décemment. Elle le remercia de ſa complaiſance, & but devant lui de la ciguë de très-bonne grace. Elle avoit autour d'elle deux filles & sept petits-fils. Les montrant à Pompée, elle lui dit qu'elle n'avoit eu juſqu'à préſent qu'à ſe louer de la fortune & des Dieux : mais que, commençant à éprouver les incommodités de la vieilleſſe, & ſentant que ſa ſatisfaction & ſon bien-être ne pouvoient plus aller qu'en diminuant, elle avoit jugé à propos de ſortir de la vie. Elle donna enſuite des avis fort ſages à ſes enfans, fit le partage de ſes biens entre eux, & s'appercevant que le poiſon commençoit à opérer, & partant des extrémités gagnoit le cœur, elle ordonna

à l'aînée de ses filles de lui fermer les yeux.

Les Gaulois des environs de Marseille avoient coutume de prêter de l'argent à leurs amis, en stipulant qu'ils leur rendroient dans l'autre vie ; d'où Valere Maxime conclut avec raison, que le dogme de l'immortalité de l'ame étoit bien établi chez eux.

Le troisieme Livre fournit des exemples de grande vertu, de courage, de patience, de désintéressement, & de cette noble confiance en soi-même, qui porte à faire de grandes choses : mais la plupart de ces exemples sont très-connus, & ont été souvent cités & répétés. D'ailleurs ils sont mal rendus par Simon de Hesdin, qui mêle souvent les réflexions du *Translateur* (c'est-à-dire lui-même) avec celles de l'*Acteur* (Valere Maxime).

Le quatrieme Livre fournit des exemples de modération, parmi lesquels il faut remarquer celui de Fabius Maximus, qui s'opposa dans l'Assemblée du Peuple à ce que son fils fût honoré du Consulat, parce que depuis cinq générations ses ancêtres avoient été élevés à cette dignité, & qu'il craignoit qu'en devenant héréditaire dans sa famille, ses descendans ne conçussent

des idées contraires au repos de la République.

Scipion avoit long-temps combattu contre Annibal ; la victoire avoit balancé entre ces deux Généraux, les premiers du monde : mais enfin Scipion avoit été vainqueur. Carthage étoit obligée de soumettre à la décision du Sénat Romain ses affaires intérieures & particulieres : les Carthaginois déférerent Annibal au tribunal de leurs vainqueurs : ils l'accuserent d'aspirer à la tyrannie. Scipion devint son Avocat & son protecteur, & se fit honneur de défendre avec éloquence pendant la paix le grand homme qu'il combattoit avec tant de valeur pendant la guerre.

C'est dans ce Livre qu'est l'Histoire si connue de la continence de Scipion.

Dans le cinquieme, on trouve encore des traits de vertus héroïques dans tous les genres. On y voit Marcellus pleurant sur le sort de la belle & grande ville de Syracuse, qu'il venoit d'emporter d'assaut à la tête de ses troupes. L'Histoire qui fait le sujet de plusieurs beaux tableaux & bas-reliefs, connue sous le nom de *Charité Romaine*, est aussi dans ce Livre. Un vieillard avoit été condamné à mourir de faim : on permettoit à sa fille unique de

le visiter dans sa prison ; mais on avoit attention qu'elle ne lui portât aucuns vivres. La bonne & innocente fille, désolée, proposa à son pere de la tetter ; & quoiqu'elle fût encore vierge, il lui vint assez de lait pour le substanter pendant plusieurs jours. Les Geoliers, étonnés de ce que le vieillard ne mouroit pas, en rendirent compte aux Juges. On l'épia, & loin de blâmer la conduite de la fille, le Sénat fit grace à un pere si tendrement aimé.

C'est dans ce même Livre que l'on trouve les fameuses Histoires de Codrus, Roi d'Athenes, qui se dévoua pour son peuple, de Décius, Romain qui se fit tuer dans une bataille, sachant que sa mort étoit nécessaire à la République, & enfin de Curtius, qui se jeta tout armé & à cheval dans un gouffre pour faire cesser la peste qui ravageoit Rome. Simon de Hesdin a trouvé ce dernier trait si beau, qu'ayant traduit tout le reste de l'Ouvrage de Valere Maxime en prose, il a voulu mettre ce morceau en vers, après en avoir fait peindre un tableau, qu'il a placé, dit-il, dans sa maison de Saint-Quentin, pour ranimer l'amour de la Patrie, qui étoit éteint de son temps dans tous les cœurs en France. A en juger par

ſes vers, on croiroit que la Poéſie étoit également abandonnée; les voici écrits comme ils le ſont dans l'imprimé.

Emmi, Rome eut une adventure
D'une merveilleuſe fortune;
En terre vint ſoudainement
Qui creva ſi hideuſement,
Qu'on y pouvoit enfer veoir;
Ni nul ne pouvoit y pourvoir:
Mais toutefois leur conſeillerent
Leurs Dieux, qui répons donnerent,
Que le mal nul jour ne fauldroit,
Juſqu'à ce qu'un homme y ſaudroit.
Un Chevalier de grand renom,
Qui Marcus Curtius eut nom,
Voulut pour Rome délivrer
A telle mort ſe livrer.
Armé & monté à cheval,
Alla ſaillir dedans ce val.
Sur lui s'eſt la terre recloſe,
Qui ne demandoit autre choſe.
Moult montra grand exemplaire,
Voulant aux ſiens anſi complaire,
Qu'on doit aimer le bien commun.
Dieux! où en trouveroit-on un
Qui à ce faire ainſi s'offrit,
Si la terre ainſi s'entrouvit?
Nul n'aime plus le bien publique,
Chacun à lui propre s'applique,
Et pour ce va tout malement;
Chacun aime lui ſeulement.
De ce monde tel eſt li us:
N'eſt plus de Marcus Curtius.

Les ſixieme & ſeptieme Livres contiennent encore des exemples très-remarquables de vertus, de bons mots, & de belles réponſes.

Les habitans de Priverne, dans le Latium, avoient fait la guerre aux Romains, qui vouloient injuſtement les aſſujettir : ils furent vaincus, & obligés d'envoyer demander la paix à Rome. Leurs Ambaſſadeurs furent introduits dans le Sénat, & les Conſuls leur demanderent à quelles conditions ils prétendoient l'obtenir. A celles, répondirent-ils, que méritent des peuples qui s'eſtiment aſſez pour vouloir toujours être libres. On inſiſta, & on voulut ſavoir s'ils tiendroient fidélement les conditions qui leur ſeroient impoſées. *Si vous voulez que la paix ſoit durable*, dirent-ils, *accordez-nous-la à des conditions avantageuſes ; car ſi elles ſont trop dures, la paix ne durera qu'autant de temps que nous ne pourrons pas la rompre.*

Valere Maxime, en parlant de Manlius Capitolinus, qui avoit chaſſé les Gaulois du Capitole, & qui enſuite ayant conſpiré contre ſa patrie, fut condamné à être précipité du haut de la roche Tarpéienne, qu'il avoit ſi bien défendue, fait, par une belle proſopopée, parler ainſi Rome même.

Oh !

» Oh ! Manlius, lui dit-elle, je t'ai » regardé comme le plus cher de mes en- » fans, lorsque tu m'as sauvée des mains » de mes ennemis, & que tu as renversé » les Gaulois du haut de mes murailles ; » mais puisque tu déchires mon sein, je » veux que tu sois traité comme un de » mes ennemis, comme un de ces Gaulois » que tu as vaincu : va, malheureux, » & sois précipité comme eux «.

Je n'ai garde d'exprimer cette belle image dans les termes du vieux Traducteur Simon de Hesdin ; elle perdroit toute sa grace & sa noblesse.

Crassus, qui avoit été si riche & si puissant, tomba avant sa mort dans la misere. Ce qu'il y eut de plus cruel pour lui, c'est que le nom de *Crassus dives* lui resta ; de sorte qu'en se moquant de sa pauvreté, on l'appeloit encore Crassus le riche.

Annibal, Général de mer des Carthaginois, oncle du grand Annibal, commandoit une flotte de sa République sur la Méditerranée : il découvrit une flotte Romaine, & se trouvant égal en nombre, il crut devoir l'attaquer : mais Duillius, qui commandoit les vaisseaux Romains, le repoussa vivement, & lui fit perdre un assez grand nombre des siens.

Retiré avec les débris de sa flotte dans un des ports d'Espagne, Annibal craignit avec raison que ses concitoyens ne le punissent d'avoir perdu leur flotte, & ne l'accusassent sur-tout d'avoir combattu mal-à-propos. Heureusement un de ses amis, homme d'esprit, le tira d'embarras. Il traversa l'Espagne avec rapidité, passa en Afrique, & arriva à Carthage avant qu'on y eût eu nouvelle du combat naval. Il se fait annoncer au Sénat comme envoyé par Annibal pour affaire pressée; on l'introduit sur le champ. *Messieurs*, dit-il, *votre Général est informé qu'une flotte Romaine est entrée dans les mers qu'il est chargé de défendre; quoiqu'elle soit aussi nombreuse que la sienne, doit-il combattre?* Les Sénateurs s'écrierent d'une voix unanime, qu'il devoit hasarder le combat. *Eh bien! Messieurs*, continua l'ami d'Annibal, *il a prévenu vos ordres, il a combattu de son mieux, mais il a été battu.* Les Carthaginois ne purent pas désapprouver une bataille qu'ils avoient eux-mêmes jugé devoir être livrée.

L'importante charge de Préteur étoit vacante dans Rome; tout le monde jetoit les yeux sur Caton, & se croyoit assuré qu'il l'obtiendroit, parce qu'on ne pou-

voit faire un meilleur choix : cependant il ne l'eut pas, parce qu'il ne l'avoit pas demandée. Un bon citoyen dit à cette occasion, que l'on n'avoit pas refusé la Préture à Caton, mais que l'on avoit refusé Caton à la Préture.

J'ai déjà dit que les huitieme & neuvieme Livres n'étoient pas traduits par Simon de Hesdin, mais par Nicolas de Gonesse. Ce second Traducteur, quoiqu'un peu plus moderne que le premier, n'est pas meilleur ; on va juger de son style par le léger échantillon que je vais en donner.

» Carnéades (Philosophe Grec) fut la-
» borieux & longuement Chevalier de
» sapience, car il n'eut fin de vivre & de
» philosopher qu'à cent cinq ans accom-
» plis. Si merveilleusement se appliquoit
» aux œuvres de doctrine, que quand il
» se seoit pour cause de prendre viande,
» il entroit si parfondément en cogita-
» tions, qu'il oublioit à mettre sa main
» à la table : mais Mellisa, qu'il avoit
» en lieu d'épouse, lui servoit de sa dextre
» les choses nécessaires (c'est-à-dire, lui donnoit, pour ainsi dire, la becquée au milieu de ses distractions). » Il usoit en
» sa vie tant seulement de son courage,

» & se tenoit pour environné de son corps
» ainsi que de chose étrange & superflue.
» Icelui même, quand il devoit disputer
» contre Crisipus, se purgeoit d'un herbe
» qui étoit appelée ellébore, pour s'expri-
» mer plus ententivement «.

On trouve dans le huitieme Livre, des exemples de vieillesse bien remarquables. Perpenna vit renouveler le Sénat tout entier, entre son premier Consulat & sa mort.

Terencia, qui avoit été femme de Ciceron, vécut jusques à l'âge de cent trois ans.

Massinissa, Roi de Numidie, vécut aussi long-temps; il étoit d'une force étonnante & vraiment infatigable : il passoit plusieurs jours & plusieurs nuits à cheval sans en descendre, & ne se reposoit que par complaisance pour les jeunes gens, plus aisés à se fatiguer que lui. A l'âge de quatre-ving-six ans, il eut un fils nommé Metimnatus, & personne ne douta qu'il n'en fût le pere.

Un Roi de Gades (Cadix en Espagne) régna quatre-vingts ans, n'étant monté sur le trône qu'à quarante ans.

Epiménides de Crete alla jusques à cent cinquante-sept ans.

Damaſtes d'Etolie juſques à trois cents ans.

Un nommé Danto, Illyrien, juſques à cinq cents.

Enfin un Roi de l'iſle des Lacmiens vécut ſix cents ans.

Je n'ai trouvé de remarquable dans le neuvieme Livre, que le genre de mort dont, ſuivant Valere Maxime, périrent les plus illuſtres Poëtes Grecs.

Homere étant abordé dans une iſle où des Pêcheurs lui propoſerent une énigme, ne put jamais en trouver le mot; & honteux d'avoir été mis à *quia* par de pareilles gens, il en mourut de chagrin.

Euripide revenant de ſouper de chez Archélaüs, Roi de Macédoine, fut dévoré par des chiens enragés.

Sophocle mourut de joie de ce que ſa Tragédie, qu'il avoit compoſée ayant plus de cent ans, avoit remporté le prix, quoiqu'il ne l'eût gagné que d'une ſeule voix, & que la réputation de l'illuſtre Auteur eût beaucoup contribué à lui concilier de l'indulgence.

Philemon, Auteur Comique dont il nous reſte quelques fragmens, mourut à force de rire en voyant ſon âne manger tout un plat de figues.

Pindare s'endormit dans les bras d'une personne qu'il aimoit; on fut long-temps sans oser l'éveiller, & on ne s'apperçut qu'il n'existoit plus que lorsqu'il y avoit déjà quelques heures qu'il étoit expiré.

Anacréon fut étranglé par un grain de raisin dont il avoit sucé la grappe.

Voilà tout ce que fournit d'intéressant & d'agréable la vieille traduction de Valere Maxime.

Il ne me reste plus à parler que d'un seul des Livres d'Histoire générale & d'Histoire ancienne, qui étoient en manuscrit dans la Bibliotheque du Roi Charles VII. Je possede de celui-ci trois manuscrits sur vélin, tous trois bien conservés, & ornés de plus de deux cents miniatures. C'est l'Ouvrage du fameux Jean Boccace, écrit en Latin sous le titre *de Casibus illustrium Virorum & Feminarum*, & que Laurent de Premier Fait a traduit en François aussi bien que le Décaméron du même Auteur.

Boccace de Casibus illustrium Virorum & Feminarum, traduit par Laurent de Premier Fait.

Cette traduction est datée de l'an 1409; elle a par conséquent été faite pour le Roi Charles VI, & c'est le premier Ouvrage du Traducteur, qui d'ailleurs a mis en notre Langue les Œuvres de Seneque, les Offices de Ciceron & son Traité de la Vieillesse.

L'Ouvrage Latin de Boccace n'a été imprimé que dans le seizieme siecle, & ce n'est qu'alors qu'il a été traduit & imprimé en Italien, en Espagnol & en Allemand : mais la traduction Françoise a été imprimée dans le quinzieme, puisque, dès 1476, il y en eut une édition *in-folio* gothique qui parut à Bruges. En 1483 il en parut une autre à Paris, sans compter celles de 1515 & de 1538, *in-folio*, aussi de Paris. Enfin en 1578, Claude Witard prétendit mettre ce Livre en meilleur François : mais c'est de l'ancienne traduction dont je vais rendre compte d'après mes manuscrits.

Elle fut faite pour amuser, ou, pour mieux dire, pour consoler le Roi Charles VI dans son état d'infirmité. Quoique le sujet ne fût pas gai, il remplit, dit-on, cet objet; mais ce furent sur-tout les Dames, & autres personnes des quatorzieme & quinzieme siecles, dont l'esprit étoit plus libre, & qui vouloient faire des réflexions sur la vicissitude de la vie humaine, qui s'attacherent à lire cet Ouvrage : il dut leur faire grand plaisir ; car on y trouve tout ce qu'il y a de plus intéressant dans l'Histoire, clairement exposé, & encadré dans une Fable assez

ingénieuse, & qui donne lieu à Boccace de faire agir & parler ses personnages comme s'ils étoient sur la scene. Cette espece de prosopopée rend les narrations plus vives & plus intéressantes. D'environ deux cents Histoires qui sont comprises dans l'Ouvrage des illustres malheureux, il y en a très-peu qui ne soient aujourd'hui connues de tout le monde; ainsi le plus grand nombre ne feroit pas aujourd'hui le même plaisir qu'autrefois. Presque toutes ont servi de sujet à des Tragédies; cependant il y en a encore quelques-unes qui ont échappé à nos Poëtes, & plusieurs même à nos Historiens. Nous allons les remarquer, en suivant légérement le fil de l'Ouvrage entier.

Boccace suppose qu'il s'endort en réfléchissant sur l'instabilité de la fortune, sur les vices & les défauts des hommes qui sont cause des divers accidens qui leur arrivent : il voit venir à lui une foule de gens malheureux; la plupart sont de grands personnages qui lui racontent leurs infortunes : il y en a de tous les temps & de tous les pays.

Le premier Livre contient, 1°. l'Histoire d'Adam & d'Eve, nos premiers parens : 2°. celle de Nembroth, *Fondeur*,

c'eſt-à-dire Fondateur de Babylone. A cette occaſion, Boccace dit que l'on voit encore en Aſie les ruines de la tour de Babel, qui forment une montagne très-élevée au milieu de la plaine voiſine de Babylone : 3°. celle de Saturne, que les Grecs ont érigé en Divinité du temps ; ſur quoi Boccace fait, comme on le peut croire, de grandes réflexions morales : 4°. celle de Cadmus & de la malheureuſe famille de ce Roi de Thebes : le ſujet de l'Opéra de Cadmus de Quinault, & celui de la Tragédie d'Ino & de Mélicerte ſont tirés de cette Hiſtoire : 5°. celle d'Œtha, Roi de Colchos, & de ſa fille Médée, & par ſuite, celle de Jaſon & de la conquête de la Toiſon d'or, ſujets de tant de Drames : 6°. celle du ſage Minos, à laquelle tient l'étrange & ridicule aventure de Paſiphaé, & la naiſſance du Minotaure : 7°. l'Hiſtoire tragique & épouvantable de Jocaſte, de Laïus, & de leur fils Œdipe : 8°. l'horrible Hiſtoire d'Atrée & de Thieſte eſt ici racontée d'une façon d'autant plus touchante, que Boccace fait parler Thieſte lui-même, expoſant l'odieux procédé de ſon frere avec les couleurs les plus frappantes : tout le monde connoît la fameuſe Tragédie de Crébillon ſur ce ſujet, mais

il est ici traité encore plus vivement que dans cette Tragédie même : 9°. celle de Théſée, conforme aux plans de l'Opéra de Quinault, & de la belle Tragédie de Phedre & d'Hypolite : 10°. celle d'Althée, Reine de Calidonie, & de ſon fils Méléagre. Nous avons ſur ce ſujet révoltant un Opéra & une Tragédie : 11°. celle d'Hercule, ſi connue de tout le monde : 12°. celle de Priam & de ſa femme Hécube, au moins auſſi généralement connue : 13°. celle d'Agamemnon, Roi de Micenes, que Laurent de Premier Fait appelle Connétable des Grecs : 14°. celle de Samſon, tirée de l'Ecriture Sainte : Boccace déclame beaucoup contre les femmes, à l'occaſion de Dallila qui trahit ce Général des Hébreux : 15°. enfin celle de Pyrrhus, fils d'Achille, dont nous avons ſouvent eu occaſion de rapporter les principaux traits.

Le ſecond Livre eſt diviſé en vingt-trois Chapitres. La plupart des Hiſtoires de Princes malheureux qui y ſont contenues, ſont tirées de l'Ancien Teſtament : ainſi l'on y trouve celles de Saül, de Roboam fils de Salomon, d'Achab, de ſa fille Athalie, des enfans d'Ochoſias, & de Sédécias Roi des Juifs, qui fut em-

mené captif à Babylone. On trouve ensuite l'Hiſtoire de la malheureuſe Reine de Carthage, Didon, & enfin celle du Roi Sardanapale, ſi fameux par ſon abandon aux voluptés. Boccace fait ſur ce Monarque quelques remarques aſſez particulieres : il prétend que ce fut lui qui fit le premier uſage des lits de plume, qui se ſervit de couvertures & courtepointes de ſoie, & enveloppa ſon lit de courtines ou rideaux ; qu'il fut l'inventeur des ragoûts, & qu'il y mêla des épices pour rendre l'aſſaiſonnement des viandes plus agréable, & exciter à la volupté ; que ce fut auſſi lui qui le premier uſa de parfums & de poudres de ſenteur, & qui ſe fit ſervir par de jeunes Pages élégans, bien vêtus & bien peignés. L'Auteur ajoute qu'il croyoit par là ſe rendre auſſi illuſtre que Phoronée qui le premier avoit établi des loix dans la Grece, & que Saturne qui avoit donné les premieres leçons de labourage & d'agriculture à l'Italie : mais il s'en faut bien que le ſage Boccace croie que Sardanapale ſe ſoit acquis quelque gloire par ces inventions ; au contraire il penſe qu'il vaut mieux s'être occupé toute ſa vie de bagatelles ſans conſéquence, que d'avoir fait des découvertes dangereuſes

pour les mœurs & pour l'honnêteté. Tout le monde sait que Sardanapale devint enfin si méprisable, qu'un de ses Satrapes se révolta contre lui, & l'assiégea dans son Palais. Le voluptueux Monarque voyant que personne ne prenoit son parti, & qu'il lui seroit impossible de se défendre, fit dresser au milieu de son Palais un superbe bûcher sur lequel il se brûla.

L'Histoire d'Astiages, Roi des Medes, qui, sur la foi d'un Oracle, voulut faire périr son petit-fils Cyrus, & fut détrôné par lui, fait aussi la matiere d'un des Chapitres de ce Livre.

On y trouve enfin l'Histoire de Crésus, Roi de Lydie, qui fut si long-temps le plus riche & le plus heureux Roi de l'Asie, & qui se vit enfin près de mourir de la façon la plus triste, ayant été condamné par Cyrus à être brûlé : ce vainqueur finit cependant par lui pardonner, & en fit même son ami. Cyrus lui-même, après avoir fait tant de conquêtes, & gouverné si long-temps un puissant Empire, fut cruellement massacré par ordre de Thomiris, Reine des Massagetes.

La derniere Histoire du second Livre des illustres malheureux est celle de Metius Sufferius, Roi d'Albe, qui fut allié

de Tullus Hostilius, Roi des Romains: l'ayant trahi au milieu d'une bataille, il fut sévérement puni par ce troisieme Roi de Rome, car il le fit tirer à quatre chevaux. A cette occasion, Boccace déclame contre la trahison & les traîtres, que son Traducteur Laurent de Premier Fait appelle Barateurs (1).

Les Histoires contenues dans le troisieme Livre commencent à devenir moins rebattues que celles des deux premiers: on y trouve celles de Tullus Hostilius & de sa déloyale fille Tullia, des deux Tarquins, dont le second fut le dernier des Rois de Rome, & du Décemvir Appius Claudius, qui persécuta l'innocente Virginie. A cette occasion, Boccace fait une juste & grande déclamation contre les Juges iniques. En suivant l'Histoire des Rois de Perse, il fait celles de Cambyses, fils de Cyrus, de Xerxès, dont toute la puissance échoua contre la valeur & la discipline des troupes Grecques, & d'Artaxercès son fils: mais l'article de ce volume qui m'a paru le plus curieux, & que je crois le moins connu, est celui qui con-

(1) Il y a trois cents ans que ce mot François n'est plus en usage; mais on disoit autrefois *barater* pour trahir, *barat* pour trahison, &c.

cerne Hannon, fils d'Hamilcar. Il étoit de la famille la plus illuſtre de Carthage; & ayant de grandes richeſſes & des qualités perſonnelles qui le faiſoient eſtimer, il conçut le projet d'aſſujettir ſa patrie. Cependant comme il y avoit dans le Sénat nombre de gens capables d'empêcher l'exécution de ſes mauvais deſſeins, il prit l'horrible réſolution de ſe défaire à la fois de tous ſes principaux concitoyens. Il les invita à dîner chez lui ſous prétexte d'une noce, & avoit donné ordre qu'on empoiſonnât tout le vin qu'on devoit leur préſenter à boire. Heureuſement qu'ils en furent avertis, & que cet horrible projet ne réuſſit pas: mais la grande conſidération dont il jouiſſoit, empêcha que le Sénat ne lui fît alors ſon procès. On ſe contenta de défendre par une loi les feſtins publics. Hannon s'appercevant qu'il inſpiroit de la crainte, n'en fut que plus hardi. Il trama une nouvelle conſpiration, ſe ligua avec un Roi de Mauritanie qui devoit venir à la tête d'une armée l'aider à s'emparer de la ville. Il étoit eſpionné; on fit encore avorter ſes coupables deſſeins: il fut arrêté, & ce fut alors, que n'ayant plus de raiſons de le ménager, les Carthaginois, qui paſſent pour avoir été éga-

lement politiques & cruels, lui firent souffrir les plus affreux supplices. Les détails en font horreur. Nous nous contenterons de dire qu'on y enveloppa tous ses parens, quoique la plupart d'entre eux fussent innocens du crime de Hannon.

Les principales Histoires du Livre quatrieme sont celles de Manlius Capitolinus, ce Guerrier féroce, qui, après avoir sauvé sa patrie, voulut l'opprimer, & fut précipité du haut du Capitole qu'il avoit défendu; j'en ai parlé il n'y a qu'un moment d'après Valere Maxime; de Denys, Tyran de Syracuse, second du nom, qui, après avoir succédé à son pere, & opprimé comme lui sa patrie, malgré les conseils des Philosophes qu'il aimoit, mais dont il ne suivoit pas les avis, fut obligé d'abdiquer son pouvoir, & fut réduit à l'état de Maître d'Ecole; de Polycrate, Tyran de Samos, qui jouit long-temps d'un bonheur très-grand, & finit enfin malheureusement; d'Alexandre, Roi d'Epire, frere d'Olympias, mere du grand Alexandre; de Darius Codoman, Roi de Perse, vaincu par ce dernier, & d'Olympias elle-même. On voit dans celle-ci une femme vaine, fiere d'être la mere d'un Héros, vindicative & méchante, & qui finit très-

malheureusement ; d'Eumenes, Soldat de fortune, qui avoit été un des Généraux d'Alexandre, & avoit combattu avec beaucoup de bonheur sous ses ordres, mais qui, ayant eu, après la mort de ce Conquérant, la souveraineté de la Cappadoce, ne put s'y maintenir ni conserver l'amitié & la confiance des Argiraspides, Soldats Macédoniens, qui avoient été invincibles sous leur premier Maître, & furent battus dès qu'ils combattirent sous Eumenes, quelque brave que fût celui-ci ; celle d'Agathocle, qui, de Potier de terre, devint Tyran de la Sicile, combattit contre les Carthaginois, les battit plusieurs fois, mais fut enfin vaincu par eux, & dépouillé des Etats qu'il avoit usurpés ; celle de Pyrrhus, Roi d'Epire, qui prétendoit descendre d'Achille ; il s'annonça d'abord comme un grand homme & un grand Conquérant, & fit trembler les Romains, contre lesquels il eut la guerre, vainquit aussi les Carthaginois, soumit toute la Grece, la Sicile, & une partie de l'Italie, & fut enfin tué malheureusement par une femme qui lui jeta une pierre du haut des murs d'Argos, qu'il assiégoit. L'Histoire des deux Arsinoë, l'une Reine de Macédoine, & l'autre de Cyrene,

Cyrene font également tragiques La premiere fut indignement trahie par son beau-frere Ptolomée Philadelphe, qui ne fit semblant de vouloir l'épouser que pour s'emparer de ses Etats & faire massacrer ses deux enfans : l'autre ayant voulu marier sa fille à un jeune Prince aimable, en devint elle-même amoureuse. Le jeune homme préféra la mere à la fille, qui étoit apparemment moins belle ; mais ils furent misérablement assassinés l'un & l'autre par ordre de la jeune Princesse.

La seule Histoire de ce Livre à laquelle je m'arrêterai pendant quelques momens, est celle du malheureux Philosophe Callistene : elle est instructive & touchante ; & j'ai trouvé que Boccace, en la faisant raconter par celui même à qui elle est arrivée, en rendoit le récit encore plus frappant. Boccace prétend qu'après avoir vu passer devant lui une foule d'infortunés, il en apperçut un dans l'état le plus déplorable, mutilé dans tous ses membres, souillé de sang & de poussiere, & à qui il restoit à peine la figure humaine. Cependant il lui raconta ses aventures, mais en articulant mal ses paroles, car il avoit eu la Langue coupée. » Je suis » (s'écria-t-il en gémissant) Athénien,

» Disciple & ami du grand Aristote, que
» Philippe choisit pour enseigner les Belles
» Lettres, les Sciences, & sur-tout la
» Philosophie (la plus utile de toutes),
» à ce fameux Alexandre qui a soumis par
» la force de ses armes toute l'Asie, & les
» plus beaux pays de l'Europe & de l'Afri-
» que. Un jour que je me promenois dans
» le Lycée, Aristote m'aborda. Ami, me
» dit-il, j'ai reçu de mon illustre Eleve
» une lettre qui fait autant d'honneur à
» ce jeune Conquérant lui-même qu'à la
» Philosophie & à moi. Il m'assure qu'il
» n'a point oublié les leçons que je lui
» ai données; qu'il se les rappelle sans
» cesse pour être toujours humain, bien-
» faisant, & juste au milieu même du tu-
» multe des armes & de la gloire qui
» l'environne : mais, mon cher Maître,
» ajoute Alexandre, je crains d'oublier
» à la fin vos sages avis; je n'ose cepen-
» dant vous prier de venir vous-même
» me répéter vos leçons. Votre âge & votre
» goût pour l'étude ne vous permettront
» pas sans doute de me suivre dans mes
» courses militaires; mais envoyez-moi
» du moins quelqu'un de vos Disciples
» les plus chers qui me fasse souvent sou-
» venir de vous & de vos sages instruc-

» tions, qui m'encourage à m'y confor-
» mer, & qui me reprenne si je m'en
» écarte. Vous voyez, me dit le Prince
» des Philosophes, ce qu'Alexandre me
» demande; je ne peux me dispenser de le
» satisfaire, & jai jeté les yeux sur vous
» pour remplir l'honorable emploi qu'il
» voudroit me confier à moi-même. Oh!
» mon cher Maître, lui répondis-je d'a-
» bord, que ferois-je à la Cour d'un puis-
» sant Souverain? je ne sais ni flatter, ni
» encenser les vices des Princes & des
» Grands de la terre: vous ne m'avez ap-
» pris qu'à estimer la vertu, à la pratiquer,
» & à la conseiller aux autres. C'est aussi
» tout ce que l'on vous demande, ô mon
» fils, répliqua le Philosophe de Stagire;
» c'est pour cela même qu'Alexandre vous
» mande, & que je vous adresse à lui.
» Compagnon de Platon & mon ami, allez
» sous les auspices d'un Conquérant mon
» Eleve, porter le flambeau de la Philo-
» sophie jusques aux extrémités de la terre,
» & la soumettre au joug de la sagesse,
» tandis qu'Alexandre dompte le monde
» par ses armes. Aristote me communiqua
» son enthousiasme; je partis enivré de si
» belles espérances. Je rencontrai Alexan-
» dre à l'extrémité de la Perse; il avoit

» déjà gagné deux batailles ſur Darius.
» Dans la ſeconde, il s'étoit emparé du
» camp, des tréſors, & de la famille de
» ce Monarque ; mais il avoit traité ſa
» mere, ſa femme & ſes filles avec une
» humanité & une politeſſe dont il y avoit
» juſques alors peu d'exemples : il les con-
» ſoloit lui-même, & leur auroit fait ou-
» blier tout ce qu'elles avoient perdu, ſi
» une pareille perte eût été réparable.
» Dès la premiere fois que je fus préſenté
» à Alexandre, je le félicitai ſur cette
» conduite, & je lui dis qu'elle étoit éga-
» lement admirée dans le Lycée, le Por-
» tique & l'Académie d'Athenes. Qu'en-
» tends-je ? me répliqua doucement ce
» Prince : Quoi ! vous auſſi, Calliſtene,
» vous me flattez ? ah ! je vous ai mandé
» pour me donner des leçons, & vous
» m'accablez de louanges. Oui Seigneur,
» répliquai-je, je vous loue, mais je ne
» vous flatte point : il eſt du devoir de la
» Philoſophie de vanter les belles actions,
» ainſi que de blâmer les mauvaiſes. Hélas !
» s'il vous arrivoit d'en faire, vous trou-
» veriez encore bien des gens qui les ap-
» prouveroient, mais ce ne ſeroient pas
» des Philoſophes. Je continuai de ſuivre
» Alexandre & ſon armée ; je lui vis ga-

» gner la bataille d'Arbelles, & achever
» de détruire l'Empire des Perses. J'ap-
» prouvai encore sa conduite à l'égard du
» Roi vaincu : ce ne fut ni par lui ni par
» ses ordres que périt cet infortuné Mo-
» narque ; il fut trahi par ses propres su-
» jets. Alexandre le plaignit, & le ven-
» gea ; & il acquit de nouveaux droits
» sur mon estime & mes éloges. Après bien
» d'autres exploits & d'actes de généro-
» sité, nous parvînmes dans la Lybie au
» Temple de Jupiter Hammon : ce fut
» alors que les flatteries des Prêtres de
» ce Dieu égarerent la raison du plus
» grand des mortels. J'appris que le Dis-
» ciple d'Aristote prétendoit être Dieu ;
» qu'il commençoit à se dire lui-même
» le fils de Jupiter, & qu'il adoptoit à ce
» sujet la fable la plus ridicule. J'allai le
» trouver pour m'en éclaircir avec lui.
» Nous étions alors en Egypte. Je le vis
» entouré de braves Militaires qui ne
» savoient pas en quoi consistoit la Di-
» vinité, & de vils Courtisans qui
» croyoient ou disoient du moins tout ce
» que vouloit leur Prince. Ils me sou-
» tinrent, tous à moi-même qu'Alexandre
» étoit Dieu. Je l'interrogeai, & il en con-
» vint en rougissant. Seigneur, lui dis-je

» en souriant, vous avez là une grande
» prétention; ne craignez pas cependant
» que la Philosophie vous accable de re-
» proches amers; elle ne fait que rire de
» pareilles opinions. Ah! Seigneur, soyez
» Dieu, puisque vous voulez l'être; mais
» songez à quoi ce beau titre vous en-
» gage. C'est par leurs bienfaits que les
» Dieux se signalent, & ils payent en
» graces & en faveurs les hommages qu'on
» leur rend & les adorations qu'ils exi-
» gent. Ils lancent la foudre, mais c'est
» toujours à regret; & leurs soins les plus
» chers sont de rendre les mortels heu-
» reux. Je refusai cependant de faire des
» sacrifices à l'Eleve de mon ami Aris-
» tote; je répondis que dans le Lycée
» nous n'étions pas accoutumés à trouver
» nos Dieux si près de nous; mais d'ail-
» leurs j'attendis que le Dieu se rendît
» encore plus coupable, pour user envers
» lui de la sévérité dont la Philosophie
» s'arme contre les mortels qu'elle veut
» corriger. Hélas! je n'attendis pas bien
» long-temps. Le prétendu fils de Jupiter
» commit bientôt des fautes impardonna-
» bles: il se livra à l'ivrognerie & à la dé-
» bauche. De libertin, il devint cruel. Au
» sortir d'un souper, il fit brûler une ville

» à l'instigation d'une Courtisane ivre ; il
» perça d'un javelot le cœur de Clitus son
» ami, son compagnon d'armes, & le fils
» d'un de ses plus grands Généraux. La
» nouvelle de ces forfaits enflamme mon
» zele ; je cours au Palais d'Alexandre, je
» me présente devant lui sans être effrayé
» ni de sa majesté, ni du cercle imposant
» de Satrapes & de Généraux dont il étoit
» environné. Fils de Philippe, m'écriai-
» je, en lui adressant la parole, est-ce
» ainsi que tu prétends mériter des Autels ?
» Tu assassines ton meilleur ami, tu fais
» périr dans les flammes des milliers de
» citoyens innocens & soumis. Ah ! mons-
» tre, tu ne mérites pas d'être compté
» parmi les hommes.............. A l'étonne-
» ment général succéda l'indignation bien
» ou mal fondée des Courtisans : ils exci-
» terent la colere du Maître, & je fus con-
» damné aux plus cruels supplices. Après
» avoir été déchiré & mutilé, je fus plongé
» dans un affreux cachot : on m'y refu-
» soit la mort que je demandois avec ins-
» tance, lorsqu'un jeune Courtisan qui
» m'avoit vu arriver à la Cour d'Alexan-
» dre, & avoit suivi ma conduite depuis
» ce moment jusqu'au dernier jour de ma
» vie, fut assez généreux pour me plain-

» dre, & vint me consoler. Dès que je » le reconnus, Jeune Guerrier, lui dis-je, » heureux ceux qui, comme vous, au » milieu des horreurs de la guerre & de » la Cour, plaignent encore les maux des » Sages ! Puisque vous vous intéressez à » mon sort, rendez-moi l'important ser- » vice de me débarrasse d'un reste de vie » importune........... Il m'entendit, m'ap- » prouva, & me plongea son épée dans » le cœur; mon ame satisfaite en sortant » de mon corps mutilé, est venue jouir » dans les Champs Eliséens du repos éter- » nel destiné pour les Sages «.

Telle est l'Histoire du Philosophe Callisthene, qui m'a paru mieux présentée dans le Livre de Boccace que dans aucun autre où je l'aye lue : je n'ai eu garde de la rendre dans les termes de Laurent de Premier Fait ; j'ai cru qu'elle méritoit d'être mise en meilleur langage.

Je me garderai bien de m'arrêter autant sur celles comprises dans les Livres suivans. On trouve dans le cinquieme celle d'Antiochus, & celle de son fils Seleucus. On sait assez que ce Prince étant amoureux de Stratonice, maîtresse de son pere, celui-ci n'hésita point à la lui céder. L'histoire de Régulus & celles de Siphax, de

Massinissa & de Sophonisbe ont été souvent présentées sur nos Théatres ; Antiochus, surnommé le Grand, & Annibal, le Héros des Carthaginois, sont des personnages qui ne sont pas moins connus, ainsi que Prusias, Roi de Bithynie, & son fils Nicomede. Persée, dernier Roi de Macédoine, défait par Paul Emile, est ici représenté comme un traître, parce qu'il fit, dit-on, mourir Demetrius son frere, qui devoit succéder au Royaume de Macédoine de préférence à lui. Au reste, Persée fit la guerre aux Romains avec gloire, mais il fut vaincu, & mourut dans les fers, après avoir honoré le triomphe du Consul Romain. L'Histoire de Jugurtha, Roi de Numidie, défait d'abord par Metellus & enfin par Sylla & Marius, fait le sujet d'un des deux grands morceaux historiques écrits par Saluste. On trouve ensuite ici l'Histoire de trois Rois de Syrie, dont le premier & le dernier, nommés Alexandre, furent des imposteurs. Le second, Demetrius, quoique plus légitime, fut aussi malheureux : mais l'Histoire la plus singuliere de ce Livre est celle du faux Philippe, dernier Roi de Macédoine, dont on prétend que le vrai nom étoit

Andriſcus. Son aventure a fourni le ſujet d'une Tragédie non repréſentée, imprimée en 1764 : elle eſt d'un M. Mathon, qui n'a pas aſſurément épuiſé la matiere : on peut encore après lui préſenter ſur la Scene cet Impoſteur, qu'on dit n'avoir été qu'un vil eſclave, mais qui reſſembloit parfaitement par la figure à Philippe, Roi de Macédoine, pere de Perſée. Ce dernier ayant été vaincu par les Romains & conduit en triomphe à Rome, & y étant mort, les Macédoniens, fâchés de voir finir leur Empire, ſi illuſtré par les exploits d'Alexandre, adopterent, ou du moins firent ſemblant d'adopter l'opinion qu'Andriſcus étoit Philippe même. Ils ſe rangerent ſous ſes drapeaux, & combattirent les Romains d'abord avec quelques ſuccès ; mais enfin ils furent vaincus, quoique leur Monarque prétendu ſe défendît, comme le dit Boccace, d'après Florus, avec un courage vraiment royal. Enfin il fut pris, enchaîné, conduit en triomphe derriere le char de Metellus. Il eut l'honneur de figurer dans cette auguſte cérémonie comme s'il eût été vraiment Roi : mais auſſi il périt dans les priſons de Rome avec la même cruauté dont on avoit uſé envers Perſée. Il eût été plus

heureux pour lui, dit Boccace, de finir ses jours dans l'état obscur dans lequel le sort l'avoit fait naître.

On remarque dans le sixieme Livre, des Histoires & des noms très-intéressans, mais bien connus, tels que ceux de Marius, dont la vie est dans Plutarque, & qui fait le sujet d'une de nos Tragédies; de Mithridate, Héros d'une des plus belles Pieces de Racine; de Pompée, dont la mort a fait le sujet d'un des Chef-d'œuvres de Corneille; des Ptolemées & de Cléopatre leur descendante, & du Triumvir Marc Antoine. Enfin l'on trouve dans ce Livre l'Histoire & la fin tragique de Ciceron..

Le septieme nous présente d'abord Hérode, Roi des Juifs, Prince qui avoit quelques qualités estimables, qu'il ternit par sa fausse politique & par sa cruauté; ensuite les Empereurs Tibere, Calligula & Néron, qui s'attirerent leurs infortunes, & ne les éprouverent pas assez tôt pour le bonheur & le repos des Romains. Vitellius, un de leurs successeurs, ne méritoit ni l'Empire ni la mort : il fut le plus gourmand de son siecle. A cette occasion, Boccace fait une vigoureuse sortie contre la gourmandise. Enfin le Livre

finit par l'Histoire de la destruction de Jérusalem, prise par Titus, sous l'empire de Vespasien son pere, & par une grande digression sur les Juifs.

Les huitieme & neuvieme Livres contiennent des Histoires modernes, c'est-à-dire, arrivées depuis Jésus-Christ jusqu'au siecle de Boccace & de Pétrarque, que le premier appelle à son secours dans un Prologue. Il l'invite à lui fournir des exemples capables d'appuyer les vérités morales qu'il veut établir. Cette invocation est d'autant mieux placée, que Pétrarque a écrit en Latin des Ouvrages dans le même genre que celui-ci, & que les deux Auteurs ont quelquefois puisé dans la même source. C'est par les Histoires de plusieurs Empereurs Romains qui ont eu une fin malheureuse, que le huitieme Livre commence; & l'on ne peut qu'être étonné du grand nombre d'Empereurs dont il est ici fait mention à titre d'infortunés : tous presque l'ont été depuis Domitien jusques à Julien l'Apostat. Ceux sur lesquels Boccace s'étend le plus, sont Valérien, qui fut vaincu & cruellement traité par Sapor, Roi de Perse; la fameuse Zenobie, Reine de Palmyre, qui avoit pris le titre d'Auguste, avec son mari Odenat; Dioclé-

tien, qui mourut pourtant assez tranquillement (plantant ses choux, dit l'Auteur,) auprès de Salone en Dalmatie; Maximien Hercule, Galere Maximien, & enfin Julien. Passant ensuite aux Rois Barbares qui désolerent l'Empire sous les successeurs de Constantin, on trouve l'Histoire de Radagaise, Roi des Goths, qui, après avoir ravagé l'Italie, fut vaincu par Stilicon, & massacré; celle d'Odoacre, Roi des Herules (Boccace assure qu'il étoit Russe de Nation). Il entra en Italie vers la fin du cinquieme siecle, s'empara de Rome, & eut l'honneur de porter le dernier coup à l'Empire Romain, puisque ce fut lui qui détrôna Augustule, le dernier de ses Empereurs : mais Odoacre fut surpris dans Pavie, & massacré de la propre main de Théodoric. On trouve ensuite la terrible Histoire de Rosemonde, fille de Torismond Roi des Gépides, & femme d'Alboin Roi des Lombards. Ce dernier eut la barbarie de la faire boire dans le crâne de son pere, qu'il avoit vaincu & massacré. La vengeance de cette Reine fut affreuse : elle fit assassiner Alboin par un jeune homme auquel elle s'abandonna, & ce second mari l'empoisonna. Enfin le Volume finit par l'Histoire du grand Roi

Artus de Bretagne, instituteur de la Table ronde, qui, commę on sait, fut vaincu, &, à ce que l'on croit, tué par Mordrec, son fils naturel, qui s'étoit révolté contre lui. Boccace prend occasion d'en tirer une belle morale contre les fils dénaturés.

Se rapprochant toujours de son temps, il nous conte l'Histoire de la Reine Brunehaut, fille d'Atanagilde Roi des Visigoths, femme de Sigebert Roi d'Austrasie, & mere de Childebert. On sait que les sentimens ont été fort partagés sur le compte de cette Reine, qui gouverna long-temps la France, & qui périt d'une façon très-cruelle. On trouve ensuite celle de Romilde, femme de Gisulphe Duc de Forli, neveu d'Alboin Roi des Lombards. Cette Princesse ayant vu périr son mari, défendit elle-même sa ville, assiégée par Cancan Roi des Avares; mais étant devenue amoureuse de ce Prince, qui étoit jeune & beau, elle eut la foiblesse de lui livrer sa Principauté & sa personne, & en fut traitée avec la plus grande indignité. Didier, Roi des Lombards, fut vaincu, comme l'on sait, par Charlemagne, & avec lui finit l'Empire des Barbares en Italie. On trouve enfin ici l'Histoire d'un mauvais

Pape, Jean XII, qui régna au milieu du dixieme siecle, & fut assassiné en 964, ayant été pris sur le fait par un mari jaloux. Diogene le Romain, Andronic, Alexis, & Isaac, tous Empereurs de Constantinople aux onzieme & douzieme siecles, tous coupables & tous malheureux, sont le sujet des articles suivans. Guillaume III, Roi de Sicile, de la race de Robert Guiscard, Seigneur Normand, est encore un Prince malheureux de la fin du douzieme siecle. Henri VI, fils de Fréderic I, fut Empereur, & eut aussi des droits à la Sicile : sa fin fut très-tragique, & avec cette circonstance affreuse, que ce fut son pere qui le fit périr avec ses deux fils. Mainfroi, bâtard, succéda à la postérité de Fréderic, & fut chassé par Charles d'Anjou, frere de Saint Louis ; leurs Histoires sont également ici. Enfin le Livre finit par celles de Jacques de Molay, dernier Grand-Maître de l'Ordre des Templiers ; de Gauthier, Duc d'Athenes, que Boccace prétend être issu de la Maison de France, & qui n'étoit pourtant que de celle de Brienne, qui a donné des Rois à Jérusalem, & des Régens à l'Empire de Constantinople. La derniere de toutes les Histoires contenues dans cet

Ouvrage, est celle de Philippine, dite la *Catanoise*, dont j'ai déjà eu occasion de parler : elle gouvernoit despotiquement la Reine de Naples, Jeanne seconde; mais elle finit sa vie par les supplices qu'elle méritoit. Cette derniere aventure est arrivée du temps même de Boccace, ainsi il en parle à peu près comme témoin oculaire.

Histoires des illustres Dames, par Boccace.

Ce fameux Auteur, avant que d'avoir écrit en Latin les malheurs des Hommes illustres, avoit composé dans la même Langue les Histoires des illustres Dames, dont il n'y avoit point de traduction manuscrite dans la Bibliotheque de nos Rois avant l'invention de l'Imprimerie : mais il en a paru une imprimée à Paris dès le quinzieme siecle ; elle est en caracteres gothiques *in-folio*, sous la date de 1493. Le titre porte, Des Nobles & claires Dames. Je ne peux me dispenser d'en dire un mot à la suite des nobles malheureux, du même Auteur. Je n'en connois pas le Traducteur, mais je vois qu'il dédie son Ouvrage à Anne de Bretagne, qui étoit déjà Reine de France en 1493, ayant épousé Charles VIII dès 1491. L'Ouvrage est divisé en cent huit Chapitres, qui contiennent les Histoires de cent six Dames, depuis Eve, notre premiere mere, jusqu'à Jeanne II, Reine

Reine des Deux Siciles, qui vivoit du temps de Boccace. Mais dans ce grand nombre de Dames, il y en a tant dont les Histoires sont connues, que je ne m'arrêterai que sur un très-petit nombre. Boccace convient que Ops, Rhéa, ou Cybelle, dite la mere des Dieux, fut une simple Reine de Crete, femme du Roi Saturne; que Junon fut leur fille, & régna après eux avec Jupiter; que Cerès fut une Reine de Sicile qui encouragea l'agriculture; Minerve une simple Demoiselle de beaucoup d'esprit; Vénus une Dame de Chypre très-belle & très coquette; Isis une Reine d'Egypte d'un grand mérite, qui étoit née en Grece. Il explique de même l'Histoire de quelques autres Déesses & Héroïnes de la Fable, & simplifie plusieurs autres Histoires très-merveilleuses, contenues dans les Métamorphoses d'Ovide. Il fait passer en revue toutes les Héroïnes & Princesses Grecques & Troyennes dont il est parlé dans Homere & dans l'Enéïde de Virgile; ensuite celles renommées dans l'Histoire des Juifs, des Perses, des Grecs, des Carthaginois & des Romains. On peut remarquer parmi celles-là l'Histoire de Lena, Courtisane Grecque, qui, tourmentée pour révéler

les complices d'une conspiration dans laquelle elle étoit entrée, & ne voulant point trahir ses amans & ses amis, se coupa la langue avec les dents, & la cracha au visage de son Juge & de ses Bourreaux; celle de Flora, fameuse Courtisane de Rome, qui acquit de grandes richesses, fonda des Temples, & institua des fêtes dans lesquelles les Romains ne dédaignerent pas de l'honorer comme la Déesse des fleurs.

Marcie, fille de Varron, suivant Boccace, resta toujours Vierge, & se rendit si habile dans l'art de la Peinture, & sur-tout dans celui des portraits, que personne ne l'égala; elle se peignit elle-même en se regardant dans un miroir, & se fit parfaitement ressemblante, ce qui passa dans son temps pour un véritable prodige.

Parmi les Femmes illustres modernes, Boccace place la fameuse Papesse Jeanne, qui, soit par magie, soit en vertu de l'estime que l'on fit de ses connoissances & de son esprit, fut élevée sur le trône pontifical, accoucha au milieu d'une rue dans une procession, & mourut de cet accident

J'ai dit, il n'y a qu'un moment, que la derniere Dame dont parle Boccace est

la Reine Jeanne II, plus illuſtre qu'eſtimable par les aventures qui lui ſont arrivées. Elle vivoit au quatorzieme ſiecle. Immédiatement avant que de parler d'elle, Boccace fait l'éloge de l'Impérarrice Conſtance, héritiere du Royaume des Deux Siciles, qui épouſa l'Empereur Henri VI, de la Maiſon de Souabe, & tranſmit à ſon fils Fréderic ſes droits ſur ces deux Royaumes, conquis par les Princes Normands dont elle deſcendoit.

FIN de la ſeconde Partie de la Lecture des Livres François, & du cinquieme Volume des Mélanges, &c.

